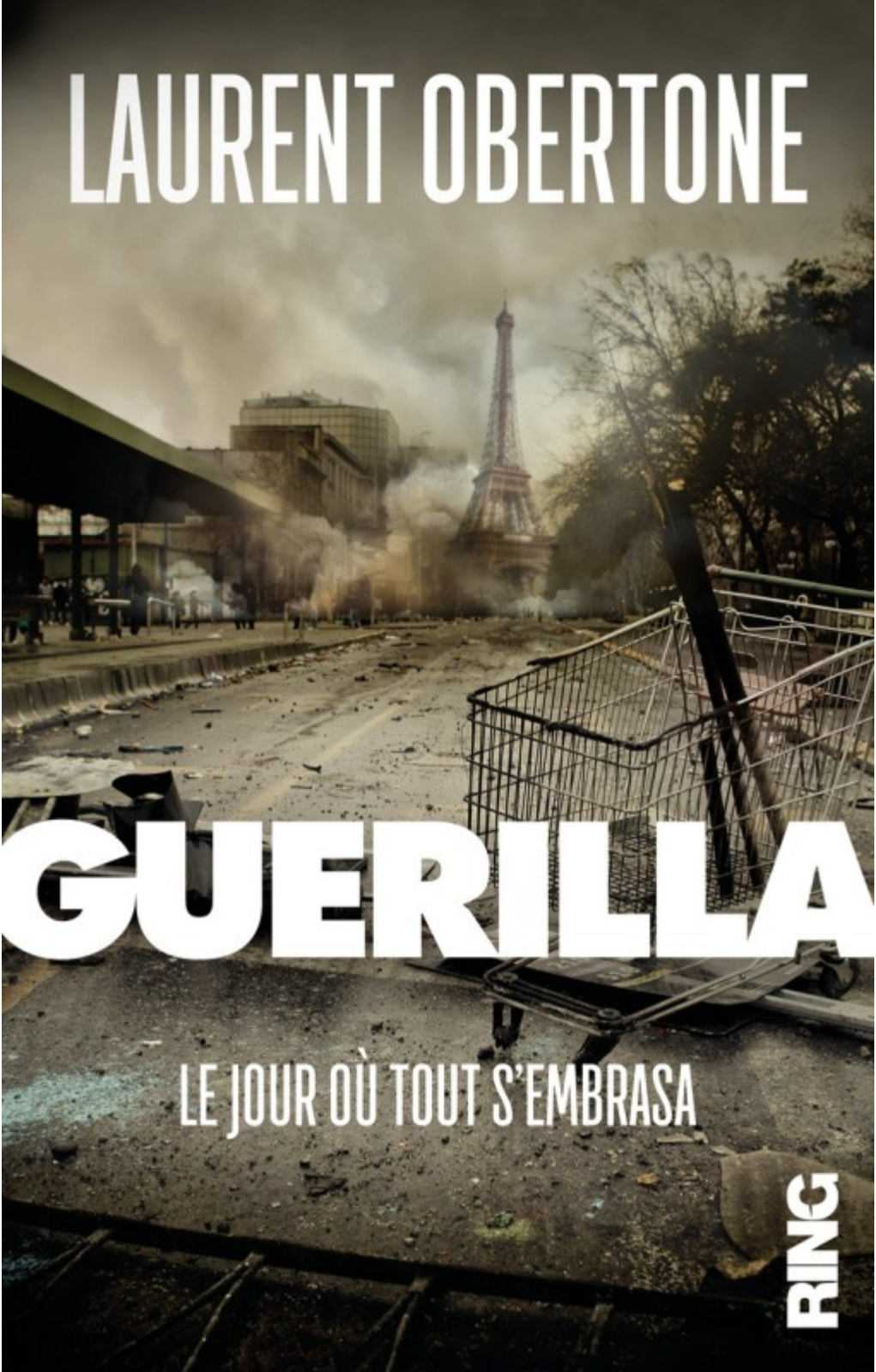
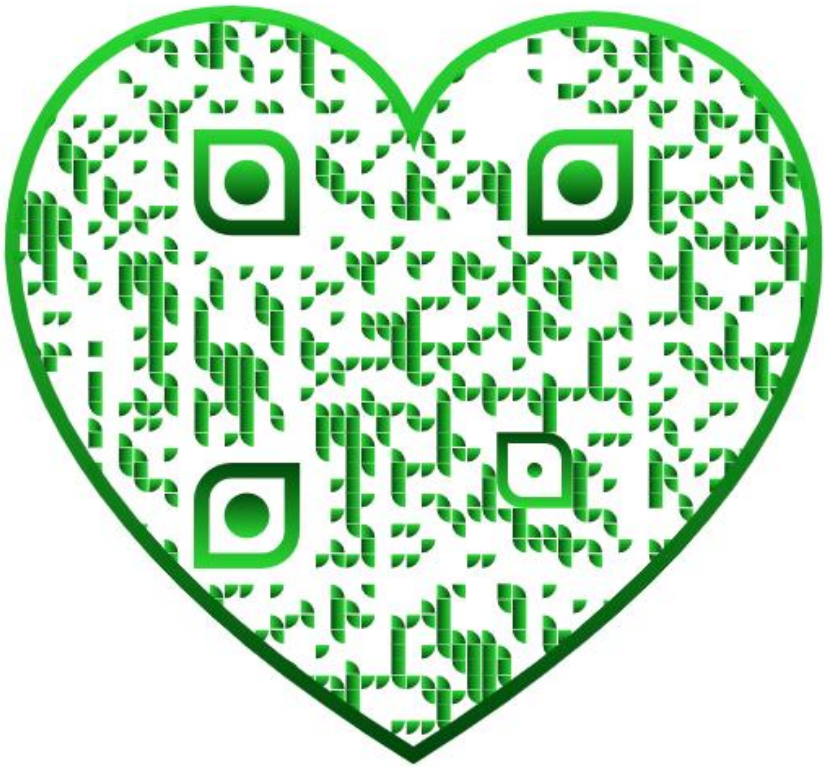
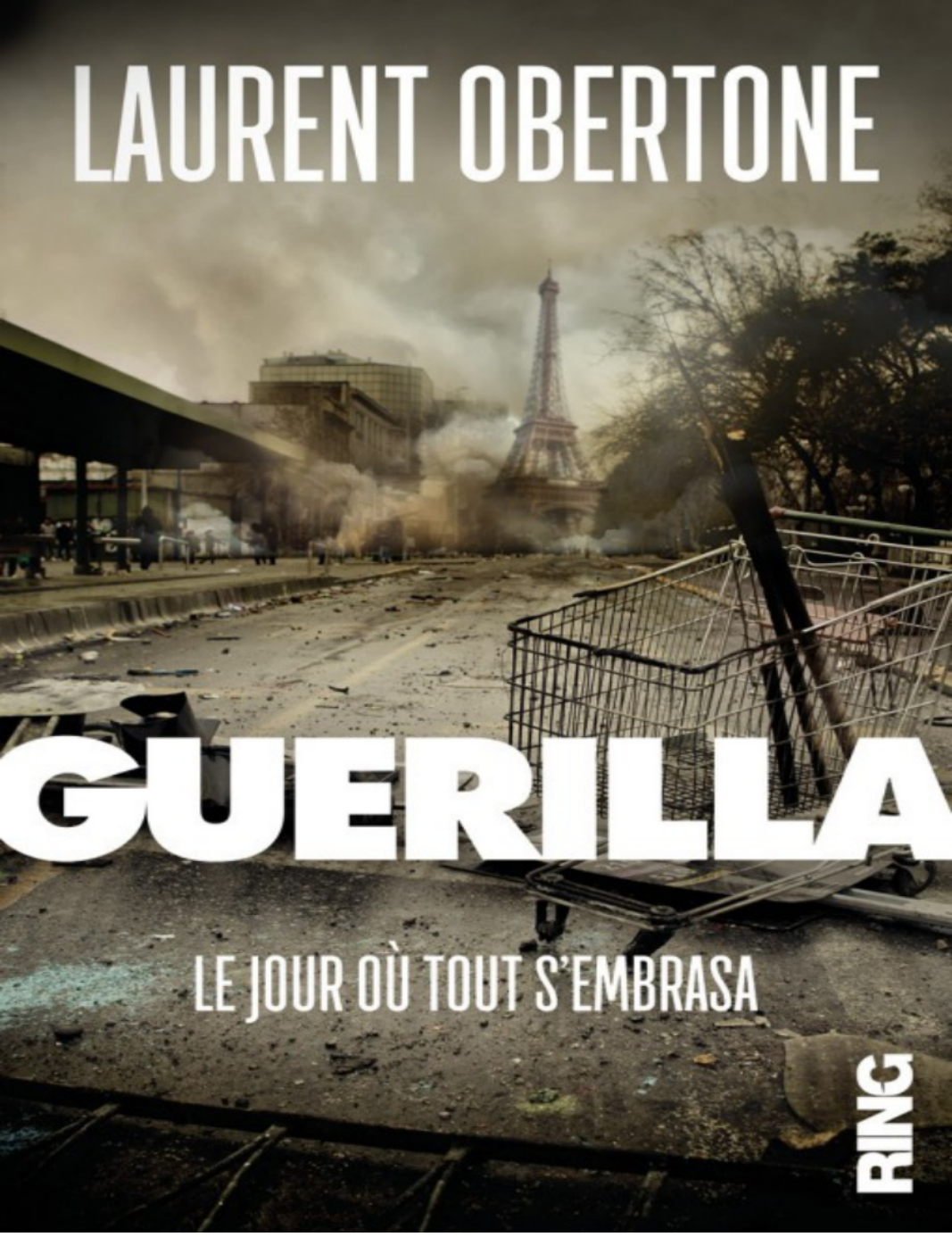

LAURENT OBERTONE
GUERILLA
LE JOUR OÙ TOUT S'EMBRASA
RING




LAURENT OBERTONE
GUERILLA
LE JOUR OÙ TOUT S'EMBRASA
RING

Guerilla

I de *Guérilla*

Laurent Obertone

Éd. Ring (2016)

Étiquettes:BIB Thriller

La guerre civile était inévitable. Vivez l'Apocalypse des trois derniers jours de la France. Dans une France proche et obscure, une descente de police dans une cité sensible tourne au drame : un policier pris dans un guet-apens perd son sang-froid et tire aveuglément. La cité s'embrase et tout le pays vacille. De villes en villes, le feu se propage et la République explose. Forces de l'ordre, voyous, terroristes, responsables, journalistes, citoyens, tous sont submergés par le raz-de-marée du chaos. Rapidement, réseaux électriques et hydrauliques tombés, faute d'approvisionnements, d'ordre, de moyens de communication, de transports et de secours, la déferlante gagne la campagne, la société vole en éclats et les villes sont la proie de violences, de pillages et de gigantesques incendies. Des terroristes, dépassés par les troubles, déclenchent des actions de grande ampleur depuis les terres, la mer et le ciel. Privés de tout, livrés à eux-mêmes, les citoyens s'apprêtent à faire face au carnage. Les événements décrits dans Guerilla reposent sur le travail d'écoute, de détection et les prévisions du renseignement français. Après deux ans d'immersion au contact d'agents des services spéciaux et des plus grands spécialistes de la terreur et des catastrophes, l'auteur du chef-d'oeuvre Utøya (l'affaire Breivik) et de l'enquête phénomène La France Orange Mécanique livre un roman météore ultra-réaliste et nous plonge dans le récit paroxystique de la guerre civile.

LAURENT OBERTONE

GUERILLA

LE JOUR OÙ TOUT S'EMBRASA

roman

ring.fr
ÉDITIONS RING

À ceux qui n'ont pas compris.

PREMIER JOUR

1

Que le ciel s'obscurcisse et tu seras seul.

— Ovide

LA COURNEUVE, 17 H.

Dans ce trou vivaient des hommes.

Des barbares, comme ils s'appelaient eux-mêmes.

Cette cité était leur territoire. Un quartier redoutable, le plus craint de la ville, et peut-être du pays. En arrivant ici, en jetant un œil vers le haut de ces tours, le flic s'était dit qu'il devait s'y passer bien des choses sales.

Ce jour-là, il avait l'impression de respirer du vide. Il y avait quelque chose de lent et de lourd dans cette atmosphère de soir et de ville. Quelque chose de final.

Il savait depuis le début que ça finirait mal.

Il le savait, bien avant d'être ici.

Le vent brassait des odeurs de chanvre, de pétrole, d'éthanol et d'urine. Ce calme inhabituel avait quelque chose d'accablant. C'était comme si l'espace et le temps se comprimaient.

Ils n'étaient que trois, et un chien, mais ce n'était pas une heure à risque. Il faisait chaud. Il y avait ce chat, galeux au dernier degré, blotti contre une poubelle de broches de kebab avariées. Il y avait ce type édenté, assis sur un carton, défoncé à l'acétone. Il y avait ces barbus, devant leur supérette, qui parlaient à haute voix de convertis. Quelques passants, quelques guetteurs endormis. Un bruit de moto, des pneus qui crient.

Comment un chat pouvait survivre ici ?

Les trois policiers longeaient prudemment les tours, en se méfiant des airs, en surveillant leurs arrières. Ni cris, ni projectiles. Jusqu'ici, tout allait pour le mieux dans le pire des mondes.

Puis ils sont entrés dans le bloc.

Et en posant le pied ici, dans ce petit local sordide, ils ont vu ces dix furieux, bâtis par la tôle et la haine, qui se shootaient là. Ils ont vu leurs yeux de camés, tous défoncés à la colle et aux sels. Avant même qu'il n'ait le temps de parler, le brigadier était encerclé, menacé,

insulté.

Comme toujours, lui se tenait derrière, en couverture, la main sur la crosse d'une arme qu'il n'avait jamais osé sortir. Il regardait, à la lueur indécise de cette ampoule vacillante, le brigadier faire face, tenter d'exister. Sa jeune collègue crevait de trouille, à en pisser sous elle. Il regardait leur chien, qu'elle retenait à peine, un malinois, gueule noire et robe feu, aboyant sa fureur.

Derrière eux il n'y avait plus que lui, son surmoi officiel, inerte et discipliné, et il y avait cette *chose,* dangereuse et pas tout à fait soumise, installée tout au fond de lui-même, qui rêvait de sortir le flingue et de tirer dans le tas.

Pourquoi étaient-ils là, déjà ?

À une heure de la fin du service, une putain de descente dans le bloc le plus chaud de la cité, parce que ce connard de brigadier s'était cru obligé de voler au secours de cette femme, habitant soi-disant au septième, qui avait appelé pour se dire en danger de mort, et dont on ne savait rien. Le brigadier avait demandé à l'autre équipage d'attendre à deux blocs d'ici, pour surveiller les voitures, pour ne pas que ça ressemble à une descente, c'est-à-dire, en langage d'ici, à une « provocation ». Et maintenant pour les beaux yeux d'un fantôme ils étaient là, encerclés par des barbares, qui rêvaient de les saigner.

Qui taperait le premier ? Le type au jogging blanc, à la gauche du brigadier. Le flic voyait son silence, ses yeux mauvais, sa volonté de se faire oublier dans un angle mort. Le brigadier parlait, fixant le plus costaud, parlait comme si tout allait bien, pour sauver le fil de la parole comme le premier feu des premiers hommes.

Il semblait croire qu'ici-bas le langage pouvait encore faire échec au crime.

Une femme, voilée, entra avec le silence, comme un présage. Elle regarda les policiers, comme elle aurait regardé Satan dans sa mosquée. L'ange des cités passa, la confrontation reprit. C'était une question de territoire et d'honneur, et au bout de l'escalade il y aurait la mort ou la bavure, ce qui revenait au même.

« Les caïds ne sont que des grandes gueules. »

C'est ce que se disaient les flics, chaque soir entre collègues, en buvant un verre.

Mais ils étaient hommes et au fond d'eux tous *ils savaient.* Ces gars-là n'étaient pas faits du même bois. Et là, maintenant, lui avait peur et lui trouvait ça surhumain d'avoir une gueule aussi grande. Ils étaient *animaux*, blocs de pulsions et de haine, des chiens d'attaque prêts à rompre leurs laisses, et à broyer des visages.

Il aurait voulu avoir le dixième de leur rage. Pourquoi avait-il si peur ?

On bouscula le brigadier.

Ça y était.

S'il réagit, il meurt. S'il ne réagit pas, il est mort.

Massive décharge d'adrénaline. Il voulut que tout dégénère, là, maintenant, tout de suite, pour pouvoir liquider cette tension, s'expurger de son abjecte discipline à coups de matraque réglementaire, en priant pour perdre connaissance au plus vite.

La bête des entrailles préparait son putsch.

Mais toujours, ce putain de surmoi officiel, qui lui interdisait de dégainer le Sig Sauer.

L'homme au jogging blanc était sorti de l'ombre pour décocher au brigadier le plus terrible coup de poing qu'il ait jamais entendu. Le bruit mat des phalanges percutant la chair avait résonné dans toute la cage. Le seul gradé vivant dans les dix barres d'immeubles à la ronde s'était effondré comme un poids mort. Aussitôt les autres s'étaient rués, s'acharnant à grands coups de talon et de pied. Lui, il avait gueulé des ordres convaincants, du genre « non ! », « calmez-vous ! », « reculez ! », et n'avait pu s'empêcher d'ajouter « police ! », comme s'il ne s'agissait que d'un énorme malentendu. Sa jeune collègue, qui jusque-là s'accrochait à la laisse du chien comme une alpiniste à sa dernière corde, hurla quelque chose et laissa le malinois faire son travail.

D'abord remarquable d'efficacité, le carnivore trouva sa limite quand une machette vint se ficher entre ses vertèbres. Sur le brigadier pleuvait un déluge de coups. Adossée au mur, la fliquette hurlait de terreur. Il avait vu une ombre brandir une pelle.

Alors la bête des entrailles avait parlé.

Alors le Sig avait craché l'horreur.

Un, deux, trois.

Au ralenti ils étaient tombés comme des pétales de cerisier.

Quatre, cinq.

Et l'autre, qui leva les mains, terrifié.

Six.

INCIDENT, subst. masc.

Petit événement fortuit et imprévisible, qui survient et modifie le déroulement attendu et normal des choses, le cours d'une entreprise, en provoquant une interruption ressentie le plus souvent comme fâcheuse.

Longtemps, le flic resta en position de tir, l'instinct dans les yeux et la mort au bout du poing. Le bruit des douilles. L'odeur du sang. Le nuage de poudre. Et le silence, enfin. Les plus chanceux avaient fui. Il avait arraché sa collègue au mur, l'avait secouée, poussée dehors. Il était trop tard pour le brigadier.

L'arme à la main il avait couru le long des tours, sur une pelouse jonchée d'immondices, en traînant par le bras sa collègue au bord de l'inconscience, sous ces centaines de balcons et ces milliers de vitres, sous les yeux noirs de la zone grise. Il avait sur la main des éclats de sang et de poudre. Aux fenêtres, dans leur dos, ça criait. Il ne lui restait plus qu'un chargeur. Le regard halluciné, ils couraient, ils couraient à vomir du sang. Leur voiture et l'autre équipage étaient à deux blocs de là. Il en avait tué au moins deux, peut-être trois, peut-être plus. Sa vie était foutue. Le long du bloc sud, il regarda en arrière, prêt à tirer encore. Il ne vit personne. Il repensa à celui qui avait tapé le premier, celui au jogging blanc, touché trois fois, qui rampait dans son sang sur les coudes, les jambes raides, le maudissant d'une voix au poumon percé.

S'il survivait aux enquêtes internes, il ne leur échapperait pas, à eux.

Eux… La gardienne de leur bloc, qui avait cru entendre des pétards, qui ne les supportait plus, avait déverrouillé sa porte en râlant. Habituée au chahut, consumée par le réel, elle était, comme toutes les concierges, dépressive, et membre d'une association de défense des animaux. Quand elle poussa la porte du hall et qu'elle vit le sang et les cadavres, il ne se passa rien.

Quand elle vit les morceaux de chien, elle hurla à désarmer les murs.

Dans son cagibi grillagé, elle s'enferma, prévint la police, après quoi appela BFM TV, puis la SPA.

Le flic n'arrivait plus à se trouver d'excuses. Dix années qu'il le redoutait, tous les jours, de la première heure de son service à cette cage d'escalier. Et c'était arrivé. Pourquoi avait-il continué ? Pourquoi avoir enduré cette angoisse, l'alcool, les injures, les humiliations ? Pourquoi mener une telle vie, qui tôt ou tard se terminerait dans un fragment de folie, à l'ombre d'une cage d'escalier ?

La femme, les enfants, les collègues, le devoir… L'espoir. Autrement dit, la naïveté, l'attente, la figuration, la sainte obéissance en la marche des choses. Il se sentait sale. Il se targuait d'être éveillé, d'avoir tiré toutes les conséquences de la réalité, mais devait porter comme sa croix la plus douloureuse d'entre elles : lui et ses collègues privaient la France de révolution. Ils étaient les auxiliaires, les garants de son agonie, qui tournaient autour du lit en veillant à ce que nul n'en débranche les fils. Pas un agent de la paix n'échapperait à la culpabilité d'avoir permis *ça.*

Ils arrivaient enfin aux voitures, et les collègues étaient blêmes. Ils avaient entendu les coups de feu. Il réalisa qu'il n'aurait jamais plus ni amis ni collègues. La bête des entrailles avait gagné, c'est lui et lui seul qui ferait face maintenant, qui affronterait l'IGPN, les enquêtes, la

hiérarchie, les médias, les manifs, une vie de procès, de chantages, de menaces et de terreur…

Il savait que sa fuite se terminait là. C'était affreux comme une certitude.

C'est lui qui venait de faire ça. C'est lui qui venait d'incarner la foudre du hasard.

Il installa sa collègue à bord, claqua la portière et les voitures démarrèrent.

On n'alluma pas les sirènes. Pas un flic n'ouvrit la bouche.

Sur le trottoir des riverains les regardèrent passer d'un air lugubre.

Derrière eux, des cris.

Le géant s'était réveillé.

L'armée des ombres allait se mettre en marche.

C'est comme ça que ça avait commencé.

2

Que chacun soit à sa place dans l'ordre du tout.

— Platon

LA COURNEUVE, 17 H 30.

Ce n'était plus qu'une question de temps, et ce temps serait court.

Dans la nuit des habitudes, dans le ronron des machines, nul n'avait perçu la secousse.

Nul n'avait senti la déchirure de la coque.

Bien avant les autres, Kaspar aurait dû comprendre. Saisir toute la portée de cet incident. Il avait vingt-quatre ans. Ce jour-là il avait vu les décapitations, l'émeute, les affrontements, le chaos. En dix minutes, il avait vu cent horreurs, puis il avait refermé son ordinateur.

Installé à Paris depuis quelques mois, cet ardent militant identitaire, par ailleurs spécialiste de jeux vidéo, tenait un blog de « réinformation », comme disait, jamais sans guillemets, la presse officielle. Il passait ses journées à arpenter les ténèbres numériques, à agiter le spectre du carnage qui venait. Et précisément ce jour-là, il ne l'avait pas vu venir.

On lui avait dit pour la cage d'escalier. Un contact dans la police. Ce n'était pas très loin de chez lui. Il comptait s'y rendre, pour faire une vidéo, *buzzer* sur l'insécurité. Ce qui marchait le mieux. Avec un peu de chance, là-bas, on flamberait quelques voitures, on s'en prendrait aux flics.

Arménien d'origine, il voulait en faire un peu plus que ses camarades gaulois. Compenser son physique ingrat et ses origines un peu suspectes, comme n'importe quel breton converti à l'islam.

Kaspar aurait pu être d'un autre parti. Il avait choisi un peu par hasard une voie à la mode, une voie propre à le démarquer. Il cherchait, comme tout le monde, à exister dans cet immense bordel.

Il était influent, un peu naïf aussi, depuis trop longtemps perdu dans le virtuel. Il ne connaissait rien des choses, ni des hommes. En sortant de chez lui, caméra sous la veste, il croyait encore à un banal fait divers. Ça lui ferait une sorte de preuve, parmi des milliers

d'autres. Il comptait bien lui donner de l'importance. Se faire, une fois encore, apôtre de la Vérité.

À peine était-il sorti dans la vraie vie qu'il s'était déjà renié trois fois… Un groupe de jeunes, devant son kebab. On insultait les flics. Il leur fit un sourire. Plus loin dans le métro, un excité fracassait un distributeur de boissons. Il baissa la tête. Arrivé à destination, il croisa cette jeune pétitionnaire qui, tout en se gardant d'approcher le quartier chauffé à blanc, prétendit que l'incident ferait le jeu de l'extrême droite, et que si les médias n'étaient pas vendus à la droite libérale broyeuse d'hommes, ils désigneraient les vrais coupables. Il se déclara bien de cet avis.

Il n'était qu'un guerrier synthétique, aussi artificiel que ses disciples. Il ne voyait que des mirages : il croyait que le peuple allait se réveiller, que les flics allaient l'aider, que la France marcherait sur la ville… Ses obsessions le privaient d'intuition.

Immunisé par sa peau sombre, il arrivait au quartier de l'incident, où convergeaient de nombreux jeunes des cités alentours. Kaspar passa devant un clochard, s'appliqua à l'ignorer, pour s'épargner une supplique, ou peut-être une sommation. Il ignorait que cet homme déchu avait les sens bien plus aiguisés que lui. Emmitouflé sous ses couvertures moisies, la peau rongée par l'angoisse et l'humidité, les yeux plissés alternativement par le soleil et le froid, le clochard était plus vulnérable, donc infiniment plus perçant. Tel un animal, il sentait les hommes et les choses.

Il s'était installé sur ce trottoir, à une centaine de mètres de la cité, entre le mur d'un terrain vague, graffé à la gloire d'Allah, et un local à poubelles, sur lequel était écrit « Nik l'éduqation », et d'où se répandait une violente odeur de lait fermenté, qu'il n'avait pas le courage de fuir. Ici, les éboueurs exerçaient leur droit de retrait plus de six mois par an. Tout autour, du béton. Pas de commerce. À condition qu'il existe le moins possible, on ne lui demanderait pas de partir.

Couché un peu à l'écart de ce monde, il observait les passants. Les grands sages sont d'abord d'excellents observateurs. Quand un coin de trottoir est un territoire, quand une rue est une vie, on finit par assez bien sentir ce qui s'y passe, ce qui s'y joue.

Il avait d'abord vu les médiateurs passer, graves, affolés. Il avait bien senti que ce n'était pas leur crise habituelle. Il avait entendu des appels à se rassembler. Il avait vu des armes.

Il aimait les gens. C'était courageux, parce qu'il n'avait pas, lui, les moyens de les fuir. À l'orée du quartier le plus dangereux de la couronne, il pratiquait à ses risques et périls la grande et belle théorie des autres. Le vivre ensemble.

Rester ici, c'était se résigner à une espérance de vie digne d'une bande d'arrêt d'urgence.

Attaché à ses barres et collé à ce goudron, défiguré par un âge qu'il était loin d'avoir, déjà un peu desséché là, comme un ver au soleil, il savait bien que sa vie n'était qu'une question d'heures. Un premier jeune lui cracherait dessus, on s'assemblerait, on lui donnerait des coups de pied, il mourrait. On brûlerait des Porsche, puis des écoles, des commerces et des poubelles, et enfin lui.

Mort il l'était déjà un peu aux yeux de ce monde. Et pourtant… Lui seul l'avait senti. Il s'était passé quelque chose.

Il avait compris que ce jour changerait tout.

Il aimait vivre. Mais ce jour-là, il avait peur. Si peur, qu'il craignait qu'on ne le sente, qu'on s'en prenne à lui.

Il se sentait tout à coup bien trop visible, car porteur d'un secret capital.

Il voulait disparaître, parce qu'il savait.

3

Courroux de frère, courroux de diables d'enfer.

— Proverbe français

LA COURNEUVE, 17 H 50.

Le père s'était penché sur le corps de son fils. Quelqu'un avait couvert les blessures et le visage, mais pas ce pantalon blanc, trempé de sang. Délicatement, le père avait soulevé le drap, et vu ces yeux grands ouverts, ce regard étonné et très loin déjà.

On empêchait la mère et la compagne d'entrer. Dans les bras des tantes et des sœurs, elles criaient toute leur douleur. L'hystérie se propagea par-delà le quartier, où l'on accourait. Tout le monde prévenait tout le monde. Une force terrifiante était en train de monter ici. Dans une ambiance d'émeute, de chamanisme, de Proche-Orient et de fin du monde, on invoquait Allah, les marabouts et les djinns. On hurlait à la vengeance. Dehors, à la lumière, on s'acharnait sur le cadavre du flic.

Quand le frère entra, le silence se fit.

Dix ans de trafics, d'arrangements et d'exécutions. C'était le maître du quartier.

Le père pleurait en silence. L'aîné regarda le corps du cadet. Il s'imprégna de l'odeur du sang. Il imagina le flic en position de tir, son frère le supplier, et les balles, une à une, le transpercer. Il imagina la dernière grimace, de douleur et de peur, de ce petit frère qu'il aimait. Puis il posa la main sur l'épaule de son père. Le père empoigna celle de son fils. Il se passa alors quelque chose de *pur,* quelque chose qui ne se passe plus que dans les clans.

On avait attaqué la famille. La famille allait riposter.

Il n'était plus question d'affaires. Il était question d'honneur. D'un défi. D'une agression. D'un outrage que seule la violence, dans toute son absurdité, pouvait dissoudre. Le frère savait ce qu'il avait à faire. Nul ne chercherait à l'en empêcher.

Quand on le vit sortir, on s'écarta. Quand on vit ses yeux, on comprit.

Dans la foule, un peu à distance, un boxeur à la retraite, médiateur employé par la ville.

Respecté dans le quartier, intermédiaire efficace pour calmer les excités et gérer les petits conflits de voisinage, il était venu dès qu'on lui avait appris ce qui s'était passé.

Pour une fois, la rumeur ne mentait pas.

Il y avait des morts. Il savait *qui* était mort.

Et comme les autres, comme pour confirmer ses craintes, comme pour s'assurer que le pire était à venir, il voulut voir la réaction du frère.

Il avait vu ce regard et il avait su.

Tête basse, il était rentré chez lui.

Il n'y avait plus rien à faire.

4

Nul ne mérite d'être loué de bonté,
s'il n'a pas la force d'être méchant.

— François de La Rochefoucauld

PARIS, 6E ARRONDISSEMENT, 18 H.

Zoé ignorait encore tout de l'incident qui allait bouleverser sa vie. Elle était une blogueuse, une blogueuse *influente.* À Saint-Germain ce titre équivalait à une inscription au LOF pour un chien, une sorte de certificat de race pure.

Le devoir de savoir, sous-titré *Le nombril de Zoé,* était un blog souvent cité par les médias. Elle passait son temps à s'y lamenter du malheur des autres. Ses écrits reflétaient une sorte de naïveté péremptoire, une bonté simple et grandiloquente, une insouciance très sûre d'elle, qui plaisait beaucoup à ses « lecteur-rice-s ». Elle parlait souvent de politique, de questions liées au genre, luttait contre l'islamophobie, les préjugés, le racisme, les expulsions, soutenait les jeunes, les zadistes, les féministes, les minorités, les LGBT…

Sur les réseaux sociaux, elle était une lanceuse d'alerte, dénonçait les populistes, faisait rager les fachos, avec beaucoup d'ironie et d'inspiration. Elle faisait aussi la promotion des régimes aux algues, de la vie sans télé, de la sauvegarde des océans. Elle mangeait avec les doigts, comme elle l'avait appris au contact des Touaregs. Elle adorait voyager, en Amérique du sud, en Afrique, en Asie. Autour de son cou, le chèche réglementaire. Coiffure vaguement attachée, pas de maquillage. Elle ne voulait pas faire trop fille. Elle se laissait pousser les poils, pour se réapproprier son corps, échapper au diktat des hommes et au marché des cosmétiques.

Elle était un peu le cahier des charges de son époque, et elle était bien contente. Son père lui avait offert un voyage en première au Botswana, et elle venait de recevoir ses places VIP pour « Dealer de chattes », son groupe de hip-hop favori. Au grand village du monde, la fête devait battre son plein. Il importait que l'ambiance ne retombe jamais, pour ne pas favoriser les craintes et le repli sur soi. Il fallait d'ailleurs profiter de cette période apaisée : si l'on ne tenait pas

compte des déséquilibrés, voilà plusieurs jours que les terroristes n'avaient pas fait parler d'eux.

Zoé marchait dans cette ville qu'elle trouvait si belle, si riche et si foisonnante, en pensant à son prochain article, qui dénoncerait le manque de sensibilisation des scolaires à la diversité de l'expression urbaine.

C'était un beau soir de novembre. Une heure s'était écoulée depuis l'incident de la cage d'escalier. Les ministres savaient ce que le monde ignorait encore. La vie suivait son cours.

Zoé croisa trois itinérants, ceux que l'on nommait jadis clandestins, puis sans-papiers, puis réfugiés, puis migrants, qui se retournèrent sur son passage, et lui crièrent quelque chose. Elle fit un sourire, l'un d'eux eut un geste obscène, elle passa son chemin.

Plus loin, une « mal-abritée », enceinte, assise sur le trottoir, portait un écriteau demandant de quoi se nourrir. Avant même que Zoé n'ait le temps de lui offrir son sandwich vegan, la mendiante l'insulta copieusement. Zoé comprenait. Il était humiliant de se voir imposer sa nourriture.

Il en fallait bien davantage pour la déconcerter.

Au fond, Zoé se sentait comme tout le monde. Elle non plus n'échappait pas à la tyrannie des origines sociales, source de tant d'incompréhensions, d'inégalités et de détresse. On lui rabâchait qu'elle avait de qui tenir, ce qui était un peu vexant. Son père était en effet un des plus grands éditorialistes du pays, et ce n'était pas toujours facile à vivre. Il s'appelait Renaud Lorenzino. Tout le monde connaissait son nom. Il signait ses articles dans plusieurs grands titres, prestigieux comme des reliques, tout en s'opposant vivement à leur fusion. Il tenait à ce que le paysage médiatique conserve son apparente pluralité.

C'est lui qui donnait le *la* de toutes les analyses, de tous les décodages, de toutes les indignations. Il était capable de réagir cinq minutes après une dépêche AFP, mais sa spécialité était de laisser monter l'agitation autour d'un fait divers, de laisser ses brebis un moment s'égarer, fébriles et apeurées, puis d'intervenir, solennellement, de ramener tout le monde à son analyse, qui deviendrait alors, comme une évidence, la ligne de toute une corporation, de tout un parti, de tout un pays.

Zoé le trouvait parfois un peu vieux jeu, un peu frileux sur le concept de transmédia – il lui prenait la tête avec sa déontologie –, mais elle était fière de lui, surtout de sa larme de fierté, quand elle lui avait présenté Moussa, « vigile, mais super cultivé », avec lequel elle s'était pacsée le mois dernier.

Elle n'oubliait pas sa mère, belle et brillante. Une psychologue engagée, de terrain, auteure du livre *Admettre son racisme pour mieux le combattre,* salué par la critique et vendu à soixante-quinze

exemplaires. Ils formaient un couple très en vue du Tout-Paris, et pour Zoé un modèle de parents compréhensifs, ouverts, un peu excentriques…

Quant à elle, elle avait fait Sciences Po, une école de graphisme, et elle détestait le formatage. Elle voulait voyager, profiter, aider, faire des rencontres, écrire, bloguer, influencer, participer, débattre, vivre, être un acteur de la grande démocratie planétaire. Faire monde.

Ce soir, elle avait vernissage.

Il fallait bien que quelque chose, comme un signe, vienne assombrir ses belles perspectives. Dans un kiosque, un magazine à scandales faisait sa Une sur « l'insécurité », et parlait de la « préoccupation » des Français.

Elle était choquée, outrée qu'on se fasse encore du blé là-dessus, sur la peur, sur le manque d'éducation des gens… Et comme ça, en public, dans la rue… Quelle violence. Elle n'aimait vraiment pas ça, et elle n'allait pas le laisser passer. À bonne distance, elle prit une photo du kiosque. Non loin de là, un demandeur d'asile expulsé d'un café insultait le patron et le menaçait de tout casser. En terrasse, les quelques clients s'efforçaient de l'ignorer. Quand il vit Zoé, le réfugié parut tout oublier de son différend.

« Hé belle madame ! Tu veux pas qu'on se parle un peu ? »

Pressée de s'installer derrière son ordinateur, Zoé avait repris sa marche.

« Va crever, sale pute ! »

Ses idées d'articles lui venaient souvent comme ça, dans la rue, au hasard de ses indignations. Elle ne comprenait pas ce que ces journalistes xénophobes avaient dans le crâne. Et le pire, c'est qu'ils étaient fiers d'eux, fiers de défendre ce pays, comme si c'était le leur.

Zoé arriva enfin chez elle.

Elle posa ses affaires sur son lit. Son téléphone vibra. Elle avait reçu un message, un message qui lui glaça le sang, mais qu'elle n'était pas vraiment sûre de comprendre.

5

L'orgueil amène l'écrasement.

— Proverbe français

LA COURNEUVE, 18 H 30.

Jean-Rachid n'avait pris ses ordres de personne. Il n'avait pas reçu, lui, le SMS qui tournait déjà dans toutes les cités du pays.

« a partagé, 6 frère tuer par des haloufs. wlh. c la GUERRE »

Il était un cas à part.

Le fou-fou du quartier. Quand il se disait pratiquant, on lui souriait poliment.

Il s'était inventé des origines berbères. Il vivait avec sa mère, Gilberte, la vieille dame des Restos du Cœur, qui organisait des distributions de vêtements et des lotos solidaires, qui connaissait chaque immeuble, chaque famille, et qui fermait les yeux sur les violences, les déprédations, la saleté, parce que tout ça, c'était la faute de la société.

Il n'avait jamais connu son père.

Dans son panthéon il n'y avait que des footballeurs, des rappeurs, et quelques caïds du quartier. Le kebabier d'à côté, aussi, avec ses gros avant-bras poilus et son regard de bourreau, qui tassait bien la viande et lui offrait toujours un supplément de sauce blanche.

Surchauffé, le quartier grouillait de monde. Un peu à l'écart, Jean-Rachid s'était installé dans sa Peugeot 405 grise, intérieur beige dépigmenté, trois-cent-mille kilomètres au compteur. Elle démarra du premier coup, dans l'habituel crissement de la courroie d'alternateur. Il fit craquer la marche arrière, et sortit du parking, dans un bruit de rouille, de cardan et d'essieux. La 405 branlait de partout, les plastiques du tableau de bord semblaient prêts à s'en désolidariser. Elle faisait évidemment partie des véhicules interdits en ville, par les normes anti-pollution. Il s'en servait peu, et par ici personne ne lui demanderait ses papiers. En tout cas ce n'était pas le jour de les lui demander.

Dans le rétroviseur, il vit ses yeux de chèvre, son visage tailladé et ses cheveux gras.

Il se trouva beau.

Jean-Rachid était quelqu'un d'original.

À l'angle de la rue, il tourna à droite, puis encore à droite, et il accéléra, pied au plancher, à fond de seconde. Le compteur monta, lentement, à 50, 60, il passa la troisième, 70, 80…

Non loin de là, au commissariat, on s'apprêtait à subir. Comme le prévoyait la procédure, on venait de transférer dans un autre service le policier « ayant fait usage de son arme ». En état de choc, sa jeune collègue était hospitalisée. Les rapports des indics sur zone étaient alarmants. Là-bas on appelait à exterminer du flic. Le matériel lourd était de sortie. Il fallait se préparer à faire face, tenir jusqu'aux renforts.

Le patron voulait de son côté tenter la conciliation. Adulé par sa hiérarchie, décrié par ses subalternes, connu pour son « indulgence », le commissaire avait plusieurs fois discuté directement avec les caïds locaux, pour arranger les situations de ce genre. Il parvenait assez bien à leur faire comprendre qu'avec lui ils ne seraient jamais en guerre, que c'était dans leur intérêt commun, et même qu'il fallait excuser le zèle de ses gars. Et que si de temps en temps un flic ou un jeune venait à morfler, ça ne devait pas tout remettre en question.

Le commissaire s'apprêtait donc à parlementer, et comme toujours, on chercha à l'en dissuader, en lui expliquant que cette fois ça ne ressemblait pas aux autres fois, mais comme toujours il avait voulu y aller. Seul, sans arme, et sans écouter personne. Le prix pour devenir un héros.

Consterné, son service le regarda partir. Il avait l'impression de devoir réparer toutes leurs conneries. Il était peu dire qu'il méprisait ses hommes. Des pleutres, des cons plein de principes… Il fallait les dresser, et il était là pour ça.

Il sortit. Il voulait y aller à pied. Le commissariat de quartier était un grand bâtiment de béton sale, au bout de l'avenue Diallo, à six-cents mètres de la cité.

Dans un crissement de pneus, la Peugeot 405 grise évita une balayeuse de voirie, pulvérisa la barrière du trottoir et percuta le commissaire à plus de 110km/h, soit avec une énergie cinétique de plus de cinq-cent-mille joules. Dans son élan, la voiture arracha son train avant sur les trois marches menant au commissariat, avant de se fracasser contre les portes du bâtiment, quelques piliers de béton et d'immenses panneaux de verre fumé.

Le commissaire fit une série de pirouettes en l'air et retomba quasiment au niveau du point d'impact. Un adjoint de sécurité, sorti avec lui, fut plus légèrement touché par la calandre de la voiture folle, dont la carcasse bloquait les portes du commissariat. Le carter émettait un sifflement et de l'huile brûlante s'en échappait. Coincés à

l'intérieur du bâtiment, les policiers cassèrent ce qui restait de baie vitrée pour se porter au secours de leur chef. Il était encore vivant, mais semblait déjà mort en dedans… Blême, presque inconscient. Nonobstant l'improbable position de ses jambes, totalement broyées par le choc, il devait souffrir de sévères lésions internes.

C'est donc environ une heure et demie après l'incident, qu'eurent lieu simultanément le premier acte de représailles, et la dernière tentative de conciliation.

Les secours arrivaient. Pour le commissaire, tension effondrée, pris de convulsions, les jeux semblaient faits. Policiers et pompiers tentaient de se dégager un accès à l'habitacle de la 405, coincée entre les piliers de béton, en tordant les montants des portières, en brisant ce qui restait des vitres. À l'intérieur il y avait cet homme, au rire fou, visage ensanglanté, la tête basculée en arrière sur un dossier de fauteuil brisé. Il ne portait pas de ceinture, ses jambes étaient disloquées sous le tableau de bord. Le volant, coupé en deux, lui avait profondément entaillé la mâchoire, dont une partie bayait dans le vide.

Il perdait beaucoup de sang. Précautionneux, les policiers tentèrent de le calmer, tout en jetant des regards nerveux vers le bout de l'avenue, d'où l'on s'attendait à voir surgir une horde armée.

Jean-Rachid avait mal aux jambes et à la tête, mais il était heureux.

On lui essuya doucement le visage, on lui maintenait le cou. On le rassurait.

Il avait accompli sa mission. Il serait un héros.

Lui, Jean-Rachid, l'éternelle sangsue au QI de batracien, lui, le puceau débile au prénom de chaînon manquant, avait enfin réussi quelque chose et allait enfin devenir quelqu'un.

On lui demanda de ne surtout pas bouger. Les médecins parlaient à voix basse.

On prit son pouls.

Tout allait bien.

On lui passa une minerve. Il sentit une piqûre.

On prenait soin de lui.

Tout allait bien.

6

L'habitude, ce confort mortel.

— François Mitterrand

PARIS, 8E ARRONDISSEMENT, 18 H 40.

Le Président de la République prenait son bain.

Sur son smartphone il tweetait son soutien à l'association des Ivoiriens de Paris victimes de trichomoniase, tout en se malaxant les testicules, vexé qu'aucune femme ne soit disponible pour le soulager.

On lui avait parlé de l'incident, opposant jeunes et policiers, susceptible de faire grand bruit. C'était l'occasion de gagner quelques points, et de faire oublier du même coup les derniers sondages et les chiffres du chômage, attendus avant la fin de la semaine.

Ses conseillers travaillaient sur une déclaration à chaud. Il avait eu brièvement Matignon, et l'Intérieur, pour accorder leurs éléments de langage.

« Grande douleur », « profonde émotion », « réaction d'une extrême fermeté », « engagements clairs ». Ton très solennel. Ne pas hésiter à en faire beaucoup. Yeux humides si possible.

Le ministre de l'Intérieur lui avait tenu la jambe, à propos de l'inquiétude de la hiérarchie policière. Il était question d'un quartier instable.

Le Président avait ri.

Il avait trop d'expérience en matière d'événements stériles pour s'inquiéter, et ces grands flics naphtalinards ne manquaient jamais une occasion de quémander.

Communication avant tout. Tel était le mot d'ordre, le seul, qui prévalait au palais, depuis des temps immémoriaux.

Il n'y avait rien au programme, ce soir, pour une fois. Un discours, quelques promesses, et tout était réglé. Ris de veau au menu. Et nuit avec Nashida.

Le Président se laissa glisser sous l'eau, et fit quelques bulles.

On frappa à la porte, encore.

« Direct dans quinze minutes, Monsieur le Président. »

Agacé, Jacques Chalarose dû se résoudre à quitter son bain.

7

Dans ce temps délicieux, quand on raconte une histoire vraie,
c'est à croire que le Diable a dicté…

— Jules Barbey d'Aurevilly

PARIS, 5E ARRONDISSEMENT, 18 H 50.

« Jocelyne ! Alors Jocelyne ?
— Quoi ?
— Ben je t'ai demandé à boire ! »

Le colonel Fourreau s'était installé dans son canapé.

Sa retraite n'avait pas entamé sa ponctualité. Il avait mis de l'ordre dans sa bibliothèque, il était bientôt l'heure des informations.

Le colonel était grand, se tenait droit, portait les vêtements de sa tribu, à savoir un complet de tweed rapiécé et toujours boutonné jusqu'en haut. C'était un homme lugubre, rasé de près, aux cheveux grisonnants, parfaitement coiffés. Sa mise était impeccable en toutes circonstances. Au cas où.

Jocelyne fit enfin son entrée, posa le plateau devant lui. C'était une femme un peu triste, au visage fatigué, qui parlait peu et ne sortait pas. Depuis la cinquantaine, elle teignait de noir ses cheveux gris, rassemblés en un chignon immuable. Elle avait toujours froid, et l'habitude de porter un long peignoir sur ses vêtements. Le colonel examina le plateau d'un œil sévère.

« L'eau n'est pas une boisson, c'est un solvant. »

Il adorait dire ça. Jocelyne le regarda avec lassitude.

« Va me chercher un chablis. »

Chez eux ça sentait le vieux et la mauvaise cuisine. En fait de fenêtre une lucarne trop haute et minuscule. Sous le plafond jaunâtre, suintant et craquelé, une petite table et une chaise. Face à la télé, ce vieux canapé, qui avait été rouge. La bibliothèque ne contenait que des ouvrages de guerre, sur les anciennes colonies, et tout Victor Hugo.

Le colonel, qui avait mis ses lunettes, alluma la télévision.

Et bien sûr, ils en parlaient.

« … gouvernement, qui planchait sur le projet de loi relatif à la salaison des huîtres, s'est réuni en urgence à Matignon. Nous vous rappelons la principale information de la journée, cette fusillade impliquant des policiers qui s'est déroulée à la cité Taubira, à la Courneuve, voici quelques minutes. Le bilan serait très lourd, dramatique, on parle de sept personnes décédées selon les sources, dont un policier. Des incidents sérieux ont éclaté, retrouvez notre édition spéciale dans un instant. »

Sept morts ! Il ne fallait pas rater la suite.

Le colonel se souvenait du premier flic égorgé en direct. Une vidéo « virale », comme ils disent. On se rappelait vaguement d'une cave sombre, d'un visage blafard, mal cadré, d'une lampe torche pointée sur un œil terrorisé, puis l'éclat d'une lame, le bouillon gargouillant d'une gorge tranchée, et un chant religieux. Émotion, indignation, manifestation, fermeté, petites bougies et pas d'amalgame.

Avant ça il y avait eu Charlie, Paris, Nice, Rouen, Mantes, puis il y a eu le métro, les festivals, puis les attaques simultanées, puis les écoles, puis les centres commerciaux… Et, pour l'instant, tout se terminait toujours par les mêmes chansons.

Étrangement, ça lui fit songer à sa devise militaire favorite.

« Quand les balles sifflent, les cons se taisent. »

Jocelyne, qui avait ramené le chablis, lui jeta un regard un peu inquiet.

Elle n'aimait pas quand il prenait cet air absent. C'était mauvais signe.

« Et ce drame, donc, à la cité Taubira, c'est notre édition spéciale : des policiers auraient ouvert le feu sur des jeunes dans une cage d'escalier, ces jeunes n'étaient pas armés selon nos premières informations, il y aurait donc sept victimes, dont un policier. On parle aussi, détail navrant, d'un chien tué. La situation est floue sur place, les secours et les renforts policiers se sont vus interdire l'accès à la cité, en ébullition. Ils ont même dû reculer sous des jets de pierres. Des détonations ont été entendues.

Sur une vidéo circulant sur Internet, les habitants du quartier parlent de « provocation policière », « d'exécution au faciès », et on peut y voir les corps de victimes, ainsi que celui du policier, malmené par une foule en colère. Âmes sensibles, attention, ces images peuvent choquer. »

L'image, de mauvaise qualité, montrait la folie de centaines de visages, rassemblés autour de cadavres vaguement floutés, et de flaques de sang. Des femmes du quartier hurlaient et arrachaient leurs vêtements. Des jeunes riaient. On brandissait des armes. Et il y avait ce corps blanc, désarticulé, sans visage, traîné nu sur le goudron, et frappé de toutes parts. Il manquait le bras droit, et le pied gauche ne tenait plus que par le tendon.

« Sur place la tension est palpable. Les familles accusent la police d'assassinat. Selon les proches et les riverains, comme ce membre du collectif « C'est la hass », il s'agit en effet d'une exécution pure et simple. Un policier aurait dit « Je vais tous vous tuer » avant de commettre un massacre de sang-froid. On parle aussi d'injures racistes. Tout ça est bien sûr à prendre au conditionnel.

— Quelle horreur ! lança Jocelyne, épouvantée. Des injures racistes, tu te rends compte ? »

Le colonel s'étonna qu'un flic ait sacrifié l'ordre social à sa misérable vie. Il s'interrogeait. Quelles étaient les circonstances exactes du drame ? Il se méfiait un peu des journalistes, depuis son passage au service com' de l'État-major, du temps où il était jeune officier. Certains d'entre eux parlaient avant de savoir, et ça n'amenait rien de bon.

« En attendant d'avoir par nos équipes sur place davantage d'informations, ce qui est compliqué en raison de l'intense émotion qui règne dans le quartier, rappelons qu'un récent rapport d'Amnesty International faisait état d'une recrudescence des brutalités policières, et pointait des manquements civiques graves chez les gardiens de la paix, comme des formules de politesse négligées, ou des contrôles d'identité disproportionnés, parfois suite à de simples caillassages… »

On parla ensuite du bien vivre ensemble, de symboles forts, d'ascenseur social en panne, de jeunes sans histoire, de dialogue qui passe mal, de quartiers déshérités, de cette honte à la française. On expliqua que l'émotion donnait déjà libre cours à la créativité. Chacun cherchait à exister avec son slogan, sa chronique, son dessin, en poussant devant les caméras son enfant, pour une belle récitation empreinte d'émotion. Écartez-vous, regardez-moi, voilà la preuve de ma bonté, voilà ma citation, ma profondeur, ma solennité, ma très grande douleur, voilà mes cris, mes larmes, mon idée, ma performance et ma bougie…

Des Brigades de l'Amour proposaient aux passants des câlins gratuits. La jeunesse, disait-on, s'inquiétait pour ses libertés fondamentales. Rivée à ses réseaux sociaux, elle se demandait ce qu'elle allait bien pouvoir s'empresser d'être, cette fois-ci, après Charlie, après Paris, après Auchan, et tout le reste. Je suis les jeunes ? Je suis la cité Taubira ? Vivement qu'on se décide.

Puis, sur un ton légèrement menaçant, les autorités médiatiques, politiques, artistiques et quelques quidams, répétèrent qu'on ne pouvait pas stigmatiser, qu'on n'avait pas le droit de récupérer, de faire des amalgames, que ce serait honteux, indigne, indécent, inadmissible, qu'il fallait être bien vigilant pendant ce temps d'union sacrée.

Le colonel se demanda s'il n'y avait pas là-dedans un moyen de

tenir l'opinion.

À la télévision, une foule hurlait devant des feux de poubelles renversées. On voyait des vitrines brisées, des véhicules incendiés, des pillards les bras chargés de matériel numérique.

« Dans les rues de Paris, la mobilisation citoyenne contre les violences policières et pour la solidarité a pris une ampleur spontanée… »

Ailleurs, les jeunes des beaux quartiers défilaient pour soutenir leurs frères « relégués » des cités. Parmi eux, des musiciens, des artistes, des écologistes, des militants LGBT, mais aussi des associations de défense des animaux. L'opinion aurait pu basculer grâce au chien tué, mais on accusait les policiers de l'avoir abattu eux-mêmes, au faîte de leur folie meurtrière.

On parlait de provocation d'agents d'extrême droite. Les féministes mettaient en avant la qualité de la réaction de la policière, selon les premiers témoignages la seule qui fut apte à gérer sans violence cette situation de crise. Les hashtags #ExecutionAuFacies #LaPoliceTue #JetaisJeuneEtInnocent connaissaient un grand succès.

« Les réactions s'enchaînent, à l'instant ce communiqué de l'ONU, « La France doit entendre la colère de son peuple, et proposer autre chose à sa jeunesse que la brutalité policière et le ghetto. Il en va de la crédibilité morale de la nation des droits de l'Homme », fin de citation.

Le massacre, rappelons-le, aurait fait sept morts, dont un policier, ces six personnes désarmées auraient été abattues par la police sans motif valable, dit-on du côté du quartier, ce qui corrobore le témoignage de la gardienne de l'immeuble, ayant assisté à la scène et qui parle « d'exécution ».

Avant d'évoquer le fond de ce drame avec nos experts en dissensions périurbaines, il faut bien dire que nous recevons des dépêches assez alarmistes sur ce qui se passerait maintenant dans certains quartiers, que nous ne citerons pas afin de ne pas les stigmatiser, c'est d'abord ça notre travail de journaliste, il n'est pas question en cette période trouble de surfer sur les peurs, de contribuer à monter les Français les uns contre les autres, ni de faire le jeu de l'extrême droite…

— Surtout pas, approuva un intervenant. *La plupart des citoyens de ces quartiers font preuve d'une dignité incroyable, compte tenu des circonstances. Les débordements, inévitables en de telles circonstances, feront comme toujours le lit de l'extrême droite.*

— C'est d'ailleurs pour ça que nous avons pris la décision, en notre âme et conscience, de ne pas diffuser la réaction du leader d'un parti que nous nous refusons à nommer, tant il ne fait pas honneur à notre pays et à nos valeurs.

— Bravo.

— Nous vous tiendrons informés des événements, minute par minute. Sur le plateau pour en débattre, nos spécialistes politiques et sécurité, mais aussi Mehdi Nemmouche, le plus célèbre acquitté de France, et la

chanteuse Hafiza, qui a interrompu la promotion de son dernier album, Faisons France, *en raison des événements que l'on sait. Schmutz Schreiberling, on commence par vous, quel est votre avis sur ce drame national, qui nous bouleverse tous ?*

— Oui il n'est d'abord pas inutile de rappeler, pour commencer, que dans le cadre de leurs communications radios, les policiers utilisent les termes U238 et U235 pour désigner les zones urbaines « enrichies » et « hautement enrichies », sous-entendu, de manière ironique et même raciste, ces quartiers multiculturels, comme s'ils s'attendaient à y vivre des situations explosives. Cet état d'esprit n'est sans doute pas étranger à ce terrible drame… »

Devant sa télévision, le colonel se radicalisait doucement. Il en était à son cinquième verre. Jocelyne semblait de plus en plus inquiète. À coup sûr il allait se mettre à râler, et serait bougon toute la soirée. Elle fit semblant de s'intéresser.

« Le procureur a parlé ?

— Il a dit qu'il fallait faire toute la lumière sur ce drame.

— Ah, très bien. Ça va dans le bon sens. »

Le colonel la regarda, avec lassitude et émerveillement, comme on regarde un enfant qui fait la même roue pour la centième fois. Jocelyne faisait partie de ces êtres humains rarissimes, capables d'apprécier le travail des chargés de communication.

« Ce sont nos valeurs qui sont en jeu. On a raison de parler de drame national. C'est la France qui est blessée, gravement, quand ses enfants tombent ainsi, sous les balles de la force dite publique, quelles que soient les circonstances exactes du drame.

— Puisse d'ailleurs ce drame rouvrir le débat sur la suppression de ces maudites armes de service, dont il est impensable d'avoir à se servir. La mission du policier est certes parfois un peu pénible, mais ne doit en aucun cas ajouter du crime au crime. C'est un échec social et humain du gouvernement qui avait vu un projet de loi en ce sens annulé, car la commission n'était pas paritaire mixte et le texte examiné comportait plusieurs adjectifs dont le genre n'était pas neutre, ce qui contrevenait à la loi sur les accords égalitaires pour une grammaire plus juste.

— Quelle incompétence ! lança Jocelyne.

— Il faut présenter au plus vite un nouveau projet de loi républico-citoyen. Pourquoi un policier aurait des droits supérieurs ? C'est instaurer un rapport de force d'un autre âge, un déséquilibre malsain, pervers, qui dans notre République n'a pas sa place, qui fatalement conduira à de tels drames. Et… Pardon. Je… Quand je vois ces images terribles… Il m'est difficile de continuer.

Le chroniqueur s'essuya les yeux. Zoom arrière. L'animateur lui prit la main. Zoom avant.

— C'est compréhensible. Nous sommes tous sous le choc ce soir. Et nous sommes tous solidaires des proches des victimes. Ils sont la France ce soir, et nous sommes tous citoyens de la France.

— Oui, puisse ce drame nous aider à nous unir, à nous rassembler, autour des valeurs de diversité, de laïcité et d'amour qui sont les nôtres et qui, je crois, sont au-dessus de toute violence… même si, pour ces familles, pour ce quartier, pour ces jeunes, ce qui s'est passé est épouvantable.

— Épouvantable. Quel choc… Je pense qu'il serait bon que le Président de la République lance, sans plus tarder, un appel clair à l'union nationale, contre tous ceux qui cherchent à nous diviser. »

« L'union nationale, c'est une sorte d'état d'urgence de la pensée unique. »

Ce fut sa grande saillie de la soirée, et le colonel n'en était pas peu fier. De son côté, Jocelyne avait l'air de trouver ça normal, l'union nationale. Elle se demanda pourquoi son mari n'était pas plus attentif aux missions de sensibilisation du service public.

À la télévision, un célèbre psychanalyste était en roue libre.

« Je ne dis pas que ça concerne tous les policiers, mais il est clair qu'un homme qui revêt un uniforme et porte une arme, qu'on prétend « gardien » d'un « ordre » un peu mystique, se sent aussitôt en droit d'exercer une forme de violence symbolique sur son prochain… »

Un reportage en direct montra des barres d'immeubles, non loin de la cité Taubira. Il en émanait d'épaisses fumées noires. Un flic criait quelque chose. Un photographe fuyait les émeutiers.

« La gauche de la gauche et les écologistes accusent le gouvernement de « jeter de l'huile sur le feu », et de persister à opposer la force à la démocratie, en préférant envoyer la police dans les cités, plutôt que d'y restaurer le dialogue. Notons toutefois que les militaires du plan Vigipirate niveau cramoisi ont été retirés des rues, en signe d'apaisement, dès que la situation s'est tendue, pour ne pas ajouter à la tension. Mais on me signale que le Président de la République s'apprête à réagir… »

Devant les drapeaux européens, le Président Jacques Chalarose, homme bedonnant, les traits lourds, l'œil sombre et humide, attendit quelques secondes. On voyait aux efforts grimaçants de sa face rougeaude – et propice à la gifle, de l'humble avis du colonel –, combien le premier acteur de France cherchait sa gravité.

« Chères citoyennes, chers citoyens.

Je veux d'abord vous dire toute mon émotion. Je suis, tout comme vous, profondément choqué, horrifié par ce que nous venons de vivre. C'est un attentat contre la République. Contre nos valeurs. Contre le très-bien-vivre-ensemble. Je veux que toute la lumière soit faite sur ce drame épouvantable. Et je n'hésiterai pas à le dire aujourd'hui : il y a concomitance entre les mentalités d'une partie de la police, avec un climat entretenu par des politiciens irresponsables, et les insupportables événements qui viennent de se produire, que je condamne, avec la plus

grande fermeté. J'en appelle à chacun : soyons dignes, à la hauteur de la dignité des victimes. Ne permettons pas l'instrumentalisation de ce drame à des fins politiques. Ne tolérons pas, qu'au nom de la haine, on tue ces jeunes une seconde fois. J'appelle chaque citoyen à se mobiliser en ce sens. J'appelle à l'unité dans cette épreuve. La République, une fois encore, est en danger. Ce danger est toujours le même : le visage barbare de l'extrémisme. Ce drame indécent, ce drame de l'intolérance, le plus sérieux depuis le début du Grand Enrichissement, doit nous engager à accélérer la venue des itinérants, mais aussi à sensibiliser, surveiller, sanctionner, lutter pied à pied contre le racisme, la xénophobie et l'antisémitisme. Cela passera par de nouvelles lois, concernant notamment le contrôle des navigations sur Internet, que je laisserai mes ministres vous détailler.

Je fais tout ce qui est en mon pouvoir, pour le très-bien-vivre-ensemble. J'y consacre l'intégralité de mon action. Sous mon mandat, nous avons accueilli plusieurs millions d'itinérants, et nous continuerons à le faire, et à tout faire pour mieux nous y adapter. J'ai fait voter la loi portant à 60 % le minimum de logements sociaux dans les grandes villes. Nous avons introduit la mixité dans des zones rurales qui en étaient encore en souffrance. Nous avons débloqué plusieurs centaines de milliards d'euros en politique d'insertion, en politique d'aides, en politique de la ville. Ce n'est pas suffisant, il y a encore beaucoup à faire, et nous le ferons. Je veux encore une fois dire toute ma compassion et ma sympathie à ceux qui sont dans l'épreuve ce soir. Je suis, nous sommes tous, les victimes de la cité Taubira. C'est le pacte social qu'on a poignardé ce soir.

L'indignation républicaine qui s'exprime aujourd'hui, que chérissaient les malheureux que nous pleurons, que je partage, qui est celle de tout mon gouvernement et qui est celle de tout un peuple, doit s'exprimer de manière citoyenne. Je veux dire à tous ceux qui sont meurtris aujourd'hui, par la folie d'un homme : l'État est à vos côtés. La haine ne passera pas ! Vive la République, vive la diversité, et vive l'enrichissement ! »

Sous les applaudissements, le Président quittait la tribune.

Jocelyne était bouleversée. Phalanges grippées sur le cristal, le colonel avait bu deux autres verres.

Les jacasseurs de service présumèrent un instant de l'envergure présidentielle, puis reprirent leur colloque visant à l'amélioration du monde.

« Encore une fois, nous autres stationnaires devrions nous demander comment mieux considérer les itinérants, leur mal-insertion, leur mal-amusement, parfois leur mal-vivre, et éviter la propagation d'idées intolérables, qui mènent à de tels drames.

— Il y a le respect, le dialogue.

— Oui. C'est d'ailleurs sans doute dans cette optique que l'Élysée a fait savoir, dans un communiqué, que le Président acceptait une invitation à rencontrer les jeunes, les forces vives des quartiers enrichis, pour dialoguer en toute franchise. »

« Très bien, approuva Jocelyne. C'est exactement ça qu'il faut faire. »

Le colonel la regarda. Puis il regarda son verre.

Puis il regarda le plafond.

Puis il soupira.

8

Morale, culpabilité et peur agissent comme des flics dans nos têtes.

— Feral Faun

PARIS, 5E ARRONDISSEMENT, 19 H 15.

Idriss portait son pantalon mauve fluorescent dont il était si fier, sans se préoccuper de l'auréole d'urine lui souillant l'entrejambe.

Il n'était jamais venu au Jardin des Plantes. Il trouva pourtant ce qu'il cherchait.

Ils étaient trois, face à l'enclos des lamas. Des visiteurs. Des Blancs.

D'après son assistante sociale, Idriss n'était pas vraiment raciste. Un peu revanchard peut-être.

Sur les réseaux sociaux, il se vantait de baiser des Blanches, pour se venger de l'esclavage.

Les trois visiteurs semblaient captivés par la majesté de ce vieux lama gris, qui ruminait derrière sa barrière, en les toisant d'un œil fier.

Idriss se plaça à côté d'eux, et les regarda.

Il y avait d'abord un Monsieur au large sourire, à la grosse voix aggravée par l'âge et les cigares.

Il avait l'air de quelqu'un d'important. La dame semblait être son épouse, une gracieuse personne d'un mètre cinquante pour cent-dix kilos, qui mangeait sa mayonnaise au pot, et à qui le diététicien demandait toujours : « Quelles sont vos pistes d'amélioration ? »

Après avoir voulu prouver que les « rondes aussi pouvaient faire du sport », et suite à un grave accident vasculaire, elle avait laissé tomber toute activité physique. Quand elle disait à son mari « je vais me préparer », ça évoquait à ce dernier une préparation d'artillerie. Il la trompait avec tout ce qu'il employait, mais il la gardait, parce qu'elle ne le trompait pas. Et, de l'avis de Monsieur, que ça arrive un jour était à peu près aussi probable qu'elle se mette à sauter à la perche.

Le troisième visiteur était le plus absent. Il était le gendre des deux

autres, le spectateur obligé de leur grande comédie. Jeune ingénieur, prié de révérer Monsieur, il était un captif fatigué, très fatigué, par son application à demeurer diplomatiquement dans l'ombre culturelle d'un imbécile, et de subir sans griffer la gentillesse de sa verrue de belle-mère, tout ça pour une fille stupide à laquelle le sort l'avait lié.

Des quatre visiteurs, Idriss seul avait eu vent de l'incident, lui, le vendeur de souvenirs. Son cousin venait de l'appeler pour lui raconter. C'était une déclaration de guerre. Cette pensée le dévorait. Une telle offense publique, contre ses frères… Les Blancs devaient payer.

Dans sa tête, les idées défilaient. Vite, trop vite. Il allait devoir agir, pour les arrêter.

Le lama le regardait.

Sous sa veste, un couteau. Dans sa tête une question. *Quand ?*

Soudain, le lama cracha. Ça fit rire les trois autres, mais ils s'interrompirent aussitôt, en constatant, au comble de la gêne, que lui ne riait pas. Pas du tout.

Un ange passa, les ailes tachées de sang.

Idriss rumina de plus belle sur les Blancs, leur racisme latent. Leur façon de faire comme si de rien n'était. D'avoir un ami Noir pour se rassurer, comme on a la dernière tablette à la mode. Eux-mêmes l'admettaient, à la télévision, ils étaient racistes. C'était à cause d'eux, malgré leurs paroles de serpent, que les Noirs demeuraient des citoyens de seconde zone.

Pour l'heure tous les quatre vivaient ensemble.

Mais le lama, agité, pressentait que quelque chose allait se passer.

Ils l'avaient offensé. Leur rire. Le parfum de cette bonne femme. L'allure suffisante de l'autre. Le regard fuyant du petit. Ils l'offensaient. Leurs paroles incompréhensibles, leurs regards, leur souffle… Autant d'insultes. Que faisaient-ils là, à s'amuser ? Se réjouissaient-ils du massacre de la cage d'escalier ? *Oui,* répondait dans sa tête une voix, son guide. *Oui.* Ils se moquent de toi. *Oui.* Ta colère est juste.

Idriss était un « déséquilibré ». En devenir, puisqu'il avait su pour l'instant se tenir.

Il s'était « radicalisé », comme s'apprêtaient à l'écrire des journalistes, en prison, sur Internet, et aussi un peu cet été à la plage, quand Céline l'avait repoussé. Son démon intérieur, d'abord relégué dans un coin, loin derrière l'indolence, la télévision, le hip-hop et les fast-foods, avait pris ces derniers mois beaucoup de place.

C'est lui qui tua les trois autres, au couteau, sous l'œil perplexe du lama.

D'abord l'ingénieur, qui échappa un gloussement bizarre, puis le bourgeois, qui se vexa et mourut dans la même seconde. La lame

mesurait trente centimètres. Dans le ventre, dans la gorge, à grands coups. Des jets de sang. Madame regardait ça, fascinée, comme on regarde quelqu'un vomir. Il n'y avait plus dans son être aucun instinct capable de réagir.

Le démon était puissant.

Son hôte avait compris qu'il s'appelait Islam.

Il criait « Allahou akbar ». C'était son cogito à lui, sa manière de dire « Je suis ».

Autour de lui la panique, et dans sa tête l'image étrange et fixe d'une bobine qu'on dévide de son fil.

Ces voix… Faire taire ces voix…

Le flic était là, immobile parmi les cris. Il avait sorti son arme.

À vingt mètres de lui, le fou frappa la grosse femme.

Elle tomba à la renverse, un peu scandalisée.

Le flic ne tirait pas.

Le tueur se précipita au-dessus d'elle, frappa au ventre, à la jambe, vers l'épaule, avait l'air de ne pas savoir au juste où poignarder, tant chaque coup dans cette carcasse adipeuse semblait porter loin de l'organe vital.

Le flic ne tirait pas.

Idriss s'arrêta. Que faire ?

Ce fut le moment de l'histoire où ses voix l'abandonnèrent.

Il avait réussi. Il avait réussi à les faire taire.

Le flic ne tirait pas.

Ses voix à lui étaient là, et bien là.

« Si tu tires… c'est toi qui meurs. »

L'État règne par la morale, en dressant ses troupes, comme des chiens de cirque. En leur apprenant à respecter des tabous.

« Ne jamais tirer sur l'homme de couleur. »

L'État n'avait pas encore compris que cette morale soudain le menaçait. Que sa survie impliquait une subite *transgression.* Il lui faudrait du temps pour le comprendre. Durant cette période critique et jusqu'à nouvel ordre, ce policier, comme chacun de ses collègues, n'aurait qu'une idée fixe : éviter de nouveaux incidents, à tout prix, ce qui incluait son honneur et sa vie.

Il regardait cette bête enragée, écumante, le bras au couteau trempé de sang. Derrière lui un soigneur tenait Idriss en respect au bout de sa fourche, comme un rétiaire avec son trident. Des témoins approchèrent, toujours prompts à s'élever contre une quelconque brutalité policière. Ils furent refroidis par la vue des cadavres, de la femme agonisante, et de l'arme ensanglantée. L'un d'eux filma tout de même, ce qui était la moindre des choses ; ça ferait beaucoup de vues sur Internet, et peut-être qu'un journaliste achèterait la vidéo.

Le flic était terrifié. Idriss, les yeux morts, le visage ravagé de tremblements, leva son couteau et le pointa dans sa direction. Tout à

coup, le tueur fit deux pas en avant. Le flic se crispa sur son arme.

Il ne tira pas.

Idriss fit alors volte-face, défia en souriant le soigneur à la fourche, puis approcha le groupe de visiteurs. Personne ne recula. Le dément ne comprenait pas pourquoi ces équilibrés-là ne le craignaient pas. Il frappa au bas-ventre une jeune femme, qui s'écroula. L'homme à ses côtés recula d'un pas. Un autre poussa un cri de surprise.

Le flic ne tira pas.

Déconcerté, Idriss s'éloigna à petites foulées.

Personne n'essaya de le suivre.

Le flic était blanc comme la mort.

Un homme lui disait : « Vous avez bien fait de ne pas tirer, dans le contexte. »

« Vous ne croyez pas que vous en avez assez fait pour aujourd'hui ? », lui demanda une femme, comme s'il était le monstre de la cage d'escalier.

« Ce n'est rien, ce n'est rien », murmurait la jeune fille, livide, gisant dans le gravier.

Plus loin on tentait de calmer la grosse femme, couverte de sang, qui hurlait et se démenait, sans parvenir à se relever.

Le soigneur appelait les secours. Durant tout l'incident, cet obsédé de guerre civile n'avait pensé qu'à ses deux éléphants, les nouvelles vedettes du Jardin des Plantes, baptisés Castor et Pollux, comme leurs illustres prédécesseurs. Si la situation devait dégénérer, il les libérerait. Pour leur laisser leur chance.

Hagards, les gens regardaient les blessés, se regardaient aller et venir, filmer, téléphoner, ne sachant que faire.

Le soigneur tira de ce non-événement la morale suivante : la plèbe, en particulier la plèbe assermentée, avait *compris le message,* et quiconque, dans les prochaines heures, s'opposerait à l'Autre et à l'avènement du déséquilibre, serait gravement suspect. La police n'était plus nulle part ; mais il y avait dans chaque cervelle un flic. Un flic intraitable, et pas un instinct, pas une pensée, ne pourrait l'en déloger.

Idriss, c'était le cauchemar au milieu du rêve, c'était l'insurrection des faits. Il semait déjà la mort ailleurs, mais la correction des mentalités se poursuivait dans son sillage.

Ce n'était rien et personne n'en parla.

9

L'enfer serait donc le lieu où l'on comprend, où l'on comprend trop…

— Emil Cioran

PARIS, 5E ARRONDISSEMENT, 19 H 30.

Un peu ahuris devant leur télévision, tristement équilibrés, le colonel Fourreau et sa femme attentaient la suite du programme.

« Ça m'arrive, comme tout le monde », a répondu le Premier ministre à la question d'un humoriste sur sa consommation de cocaïne. Une déclaration saluée par les éditorialistes, qui va dans le sens d'une légalisation.

Dans le reste de l'actualité, le conflit entre équitatrices et véganiens. Les seconds accusent les premières d'exploiter les animaux en asseyant symboliquement sur eux la domination humaine. Celles-ci se disent indignées par ces accusations gravissimes, émanant, je cite, de gens frustrés parce qu'ils n'ont jamais fait de cheval.

Au chapitre des victoires citoyennes, sont effectives la loi sur l'euthanasie rétroactive, ainsi que la loi sur l'internement psychiatrique automatique de tout meurtrier, dont la réhabilitation ne devra plus dépasser un plafond de deux ans de soins. Bien entendu cette loi ne concerne pas les policiers, ni les crimes de haine.

Enfin l'amendement Fofana, très attendu, devrait revaloriser de 50 % le SMIC des détenus, hors primes et treizième mois. Le principal syndicat de prisonniers parle d'une « insultante compensation » de conditions de détention « encore trop restrictives », et renouvelle son appel à abolir le principe de prison, tout en maintenant logements et rémunérations, « sans conditions de travail, d'antécédents, de comportement ou d'insertion ».

Polémique, maintenant, avec ce nouveau dérapage du sulfureux ministre des Transports, pour qui les accidents de la route ont, je cite, « toujours existé ». Des propos qui choquent, alors que plusieurs accidents ont déjà eu lieu cette année, en dépit des engagements du gouvernement. Sèchement recadré, le ministre n'en était pas à son coup d'essai : en janvier dernier il se déclarait convaincu que les individus étaient « parfois responsables » de leurs actes. Son entourage, qui le dit « fatigué », a

présenté des excuses aux personnes « qu'il a pu blesser ».

À la convention des associations multiculturelles de France, en présence du Crif, du Cran, du collectif Rom, de l'UOIF, de l'Union des métis de France, des Renois Represent et des Babtous fragiles, le Premier ministre, au terme d'un discours ovationné, a promis aux diverses composantes de la nation de leur réserver une attention à part entière, tout en réaffirmant le refus de la République de reconnaître les communautés.

Enfin concernant les trente touristes français égorgés au Yémen, il s'agirait, selon le Quai d'Orsay, d'un simple malentendu. Nous interrompons à nouveau ce flash pour revenir au drame de la cité Taubira, on nous signale que plusieurs assaillants présumés, soyons prudents, disons plutôt, euh, des individus, profiteraient des troubles et, euh, des mouvements citoyens pour commettre, euh, des actes, euh, des actes délictueux, nous vous parlons au conditionnel, hein, beaucoup d'informations nous arrivent d'un peu partout, et sont pour l'heure invérifiables.

— Oui il faut être très prudent. Comme toujours, on voit que ceux qui profitent de la situation pour déchaîner leur haine sont les extrémistes de droite, c'est-à-dire les terroristes. Tout incident du très-bien-vivre-ensemble est une victoire de l'extrême droite, et inversement.

— En effet. D'ailleurs, il faut le signaler, les sites d'information sont confrontés à des commentaires évoquant les itinérants de manière violemment péjorative, propos qui tombent sous le coup de la loi d'incritiquabilité du très-bien-vivre-ensemble et sont donc passibles, rappelons-le, de soixante-quinze-mille euros d'amende, de trois ans de prison, d'un stage de déradicalisation politique, et de la publication de leurs coordonnées complètes sur le mur de la honte.

— Nous ne sommes que trop laxistes avec ces gens-là. Ce sont eux qui ont armé le bras de ce policier assassin. Ça suffit !

— Rappelons d'ailleurs que l'on peut et que l'on doit signaler tout comportement déviant et non-citoyen sur ce site, que vous retrouverez à l'adresse denonce-un-raciste.gouv.fr.

— Oui. Soyons vigilants.

— Soyons tous vigilants, vous avez raison. Et on nous signale que Quraych Al-Islam, porte-parole de la Ligue musulmane, est prêt à réagir. Une réaction commune, avec Bruno Fourier, le leader des jeunes citoyens, ce qui s'annonce comme un signal d'unité républicaine très fort. »

En annonçant cela, le journaliste avait retrouvé le sourire, comme si on faisait entrer sur le terrain ses joueurs favoris, susceptibles de renverser le cours d'une partie mal engagée. La scène évoquait un meeting politique américain. Deux beaux jeunes hommes, impeccables, se tenaient face à une foule acquise. Quraych Al-Islam était un leader d'opinion talentueux, qui propageait son islam avec suffisamment de modération pour tranquilliser la ménagère. Il

parvenait à séduire une partie de l'électorat pratiquant, et surtout de l'électorat classique. C'était le trait d'union parfait. L'extrême droite le haïssait, ce qui valait titre d'abonnement médiatique. Quant à Bruno Fourier, le bel activiste au catogan, il fédérait les courants estudiantins et militants, de la gauche et du centre. Les suffrages féminins lui étaient largement dévolus. Sur l'estrade, les deux hommes se tenaient par la main. La foule applaudissait, et Jocelyne se retenait d'en faire autant.

Songeur, le colonel pensa que la foule était femme, et que la foule comme la femme n'aimait que ceux qui savaient lui mentir. Les gens voulaient une négation sur-mesure du réel, un arrangement avec l'impossible, un pacte avec le Diable. Enivrés de mensonges, ils avaient trop peur de dessoûler. Et tous hurlaient au comptoir, habitués à ce que le patron remette ça. Mais cette fois c'était fini. Vraiment. La réserve était vide, il n'y avait plus un rond dans les caisses. Ça faisait déjà un moment que le patron était raide et qu'il s'endettait.

De l'avis du colonel, le principe de réalité était une sorte de créancier, modèle forcené, qui viendrait à bout de toutes les magouilles du monde. Il a le temps que n'ont pas les hommes. Il regarde et il attend. Patient comme le Diable.

À la télévision, Bruno Fourier, flamboyant, évoquait le massacre des Innocents.

Le colonel, lui, n'avait jamais été patient. Cet homme, il ne le supportait pas. Il était ce que l'époque avait de plus commun et de moins supportable. Et Jocelyne y adhérait de tout son être… À chaque fois qu'il la voyait ainsi, penchée vers la télévision, le sourire niais et hochant la tête, il avait envie de tuer. Il se fit craquer les doigts et s'agita sur son canapé, et Jocelyne ne comprenait pas pourquoi. Pour elle, Bruno Fourier était normal, donc son mari ne l'était pas.

Dans un monde à l'envers il est fou d'être à l'endroit.

Quraych Al-Islam interpellait le Président, exigeant un soutien financier « immédiat et conséquent » de l'État envers les autorités islamiques locales, aussi longtemps qu'il le faudrait, faute de quoi la paix sociale ne pourrait être maintenue, ni les revendications légitimes contenues.

« L'islam est sans doute la grande force qui permettra la paix sociale. L'islam sera le garant du très-bien-vivre-ensemble. Mais sans aide, l'islam ne pourra pas tout. Il ne pourra pas réparer les situations les plus désespérées et les plus injustes, celles que votre société d'exclusion a créées. Entendez-moi : la dignité a un prix. Amis français, soyons quittes. Alors nous nous aimerons. Nous nous aimerons même dans la laïcité. »

Il marqua un silence, échangea un grand sourire avec Bruno Fourier.

« Inch'Allah ! »

Tout le monde a trouvé ça très drôle. Les journalistes riaient, la foule applaudissait. Et Jocelyne avait gloussé. C'en était trop pour le colonel. Quand passerait donc ce satané créancier ?

Il s'était levé, bien décidé à couper la télé.

« Mais laisse ! intervint Jocelyne. Je l'aime bien, moi, ce Bruno Fourier. Je crois vraiment que c'est quelqu'un de bien. Tout le monde le dit, il a fait beaucoup de choses pour la jeunesse. »

Mâchoire serrée, le colonel garda le silence. À la télévision, « des mamans et des maîtresses » présentaient l'initiative de leur classe, pour « accompagner les scolaires dans cet événement tragique » et « appeler à ce que les gens arrêtent de se faire du mal ». Devant ses camarades un peu jaloux, un petit asiatique récita un poème intitulé « Tous pareils ». Il était question de main tendue et d'amour de l'autre.

« Chaque jour vers l'Enfer nous descendons d'un pas. »

Le colonel avait dit ça. Dans le silence de la télé jacassante, avec sa voix venue d'en bas.

Il regarda sa femme en se disant qu'elle avait beaucoup de chance de ne rien comprendre.

Il se demandait parfois ce qu'il faisait avec elle. Il se méfiait des femmes en général, surtout depuis les quotas dans l'armée. Le colonel était de la vieille droite et de la grande muette. Tout ce qui était social et verbal lui paraissait un peu suspect. Un peu comme sa femme. Un peu comme notre société de *communication* et de *vivre ensemble*.

Jocelyne, pour sa défense, communiquait assez peu et ne vivait qu'avec lui. Elle était l'autre France, la bonne. Celle qui pense qu'il faut aider les autres et se serrer les coudes, celle qui s'indigne, qui s'engage contre les profits et les inégalités, qui s'inquiète de la détresse sociale des déshérités, du climat de haine et de la progression des extrêmes. La France Victor Hugo. Son auteur favori, dont elle s'émerveillait tous les quatre matins, sans jamais avoir compris que son mari y était allergique, comme il était allergique à la compassion, « connerie de bonne femme, fabrique de planqués ». Ça le mettait en colère, à chaque fois. « Génération de lavettes ! » criait-il, avant de quitter le salon et de claquer la porte. Jocelyne avait lu sur Doctissimo que c'était une réaction de pudeur.

Ils vivaient ensemble depuis quarante ans, avec une écrasante impression d'inchangé. Il subsistait parfois entre eux cette forme de tendresse qui lie les vieux à leur vieille bête. Elle n'était jamais allée voir ailleurs, ça non. Et ça n'arriverait pas, croyait-il. Pas tant qu'elle porterait ce peignoir.

Ça l'amusait de penser ça. Avec le temps ses plaisirs devenaient cruels.

Comme tous les autres, pour animer leur longue vie commune, ils avaient surmonté leur répulsion pour faire des enfants. Ils n'en

avaient plus de nouvelles, et par devoir avaient élevé leur orphelin de petit-fils. Précisément, c'est le moment qu'avait choisi celui-ci pour leur rendre visite.

Il s'appelait Vincent Gite. Il avait vingt-neuf ans, il était grand et costaud, un peu mal rasé et un peu fou, cheveux fauves et yeux gris et verts, un regard de vair, gênant comme un éclat enneigé. Son expression à la fois absente et invincible, avait quelque chose d'apathique et de froid. Comme un air de soldat russe, perdu dans un horizon de glace. Tout en lui évoquait la puissance et la résolution.

De sa main droite il portait ce qui ressemblait à l'étui d'une arme, et, coincé, sous son bras, un paquet figurant une cible. Dans sa main gauche, un Flash-Ball.

« Je crois que cette fois, c'est la bonne. »

Le colonel ne broncha pas.

« La bonne quoi ? » avait demandé Jocelyne.

Le jeune homme posa le lourd paquet de munitions sur la table. Il descendit la fermeture éclair de son étui, et en sortit un fusil à pompe.

« La bonne quoi ? » avait répété Jocelyne.

« Il va falloir être à la hauteur, a dit le petit-fils en posant l'arme sur la table. Dans le magasin il y a huit cartouches. Dans le carton, deux-cent-cinquante, en dix boîtes. Chevrotines. Ça arrache tout ce que ça touche. Suffisant pour défendre l'appartement, ou se frayer un chemin dans la ville. Je te laisse aussi le Flash-Ball. Ça tire deux balles en caoutchouc, grosses comme des burnes de chimpanzés. À quinze mètres elles arrêtent leur homme. Et sois prêt. Maintenant on ne joue plus. Dénoncer les idiots utiles n'est pas une raison pour demeurer un idiot inutile. »

Il se tourna vers sa grand-mère.

« Et toi, tu sais comment ça marche ? »

Jocelyne comprit qu'il parlait du fusil.

« Je… Je ne touche pas aux armes à feu.

— Tu y viendras, mémé. Crois-moi. Tu n'auras pas le choix. »

Sur la table rayonnait l'arme noire, dans toute sa brutalité froide. Intrusive, pesante, aussi dérangeante au moins que cet homme. Jocelyne s'en tenait aussi loin que possible, presque dos au mur. Pudiquement, le colonel s'en empara, et partit la ranger dans son armoire.

À voix basse, la grand-mère en profita pour s'en prendre à son petit-fils.

« Qu'est-ce que tu vas encore mettre dans la tête à ton grand-père, hein ? Avec tes idées à la gomme, là. Tu sais bien qu'il s'angoisse d'un rien, il a pas besoin de ça. »

Le jeune homme ne répondit pas. Jocelyne en avait l'habitude. Dans cette famille, les hommes parlaient surtout avec les yeux. Et

ceux de son petit Vincent brillaient ces derniers temps d'une intensité étrange. Il était souvent un peu ailleurs, mais cette fois quelque chose le hantait. Et Jocelyne n'aimait pas ça du tout.

Avant que son grand-père ne revienne, Vincent Gite s'en alla.

« Il va lui arriver des bricoles, à notre petit gars, Henri. Quelle angoisse, cet enfant… »

Des *bricoles* ? Un *enfant* ?

Était-elle à ce point aveugle ?

Le colonel jeta un œil par la fenêtre.

Quelques passants. Des travaux éventraient le trottoir. Une tranchée béante, aux airs de caveau.

Quatre véhicules de police passèrent en trombe, sirènes hurlantes.

Jocelyne le regardait.

« Alors ? Il y a du bazar ?

— Rien. »

Le colonel retourna à son canapé.

« Mes affaires sont prêtes ? Si ça continue je vais être rappelé, ça ne manquera pas.

— Bien sûr », le rassura-t-elle, avec sa sollicitude d'infirmière.

Il y a bien longtemps que plus personne ne l'appelait.

10

Peuple caméléon, peuple singe du maître,
On dirait qu'un esprit anime mille corps ;
C'est bien là que les gens sont de simples ressorts.

— Jean de La Fontaine

LILLE, 19 H 50.

Pour la septième fois, Marcel fit claquer son verre vide sur le zinc.

Dans le troquet, on regardait la télévision. Le patron lui remit ça.

« Tu vas voir que ça va mal finir », lança Marcel assez fort.

Attablé le long des vitres, un jeune couple le regarda.

Il leur souriait, et ajouta :

« Les bougnoules y vont tout foutre en l'air. »

Gênés comme si le retraité leur avait montré son sexe, les deux jeunes gens détournèrent le regard et burent à la paille une gorgée de Panach' – ici on ne servait même pas de mojito. Quelques autres clients levèrent la tête. Ils étaient une vingtaine en tout.

Le Marcel, rouge pivoine, pif poilu craquelé en polygones, comme une friche un jour de sécheresse, gras des cheveux, poilu des oreilles et jaune des yeux, était ravi de son petit effet. Émile, son voisin de comptoir, l'encourageait de ce petit rire aigu qu'ont tous les vieux fous dans les films.

« Tu dérapes, Marcel. Tu dérapes. »

Et ils se gondolèrent de plus belle.

Retraité de la SNCF, ancien syndicaliste, Marcel était assez peu au fait des préconisations gouvernementales, en matière de santé publique, de préjugés, de fruits et légumes et d'activité physique régulière. Il passait la moitié de ses journées ici, sur son tabouret et ses coudes, à manger des croque-monsieur et à emmerder le monde.

Le soir, il ne rentrait jamais sans ses cinq grammes, et en dormait toujours très bien.

Sa santé était un désastre général. Entre les dents et le tabac, il avait choisi : il fumait dans les quarante cigarillos par jour. Sous ses quelques épaisseurs de vêtements trimestriels raidis par la crasse, il puait à cinq mètres. En plus des odeurs de sueur en stade terminal, il

devait rester quelques traces de vomi sur l'envers de ses frusques. Et peut-être pire.

« Les flics devraient tous les buter, ça leur apprendrait à vivre. Comme à Alger ils ont fait. »

Les jeunes le regardèrent à nouveau, pourpres, sourcils un peu froncés.

Il les défia, et cria presque :

« Faut leur parler leur langue, aux bougnoules ! »

Cette fois la jeune fille se leva.

« Non mais ça va pas ! C'est pas possible d'entendre ça ! »

Marcel rota. Un autre client avait réagi presque en même temps :

« C'est scandaleux Monsieur. Vous devriez avoir honte de dire des choses pareilles ! »

Encouragées, d'autres belles âmes se joignirent au concert.

Esseulé, Marcel leva les bras au ciel en faisant la grimace, en moquant leur maniérisme.

« Y sont sacrés. Houla. Faut pas y toucher. T'as vu ça, Mimile ? J'ai choqué l'assemblée ? »

La jeune fille se tourna vers son compagnon.

« Tu viens ? On s'en va d'ici. »

L'autre ne se le fit pas dire deux fois.

« C'est ça, râla Marcel. Va te faire niquer par ton bougnoule. »

La fille voulut faire demi-tour. Des clients se levèrent, on s'interposa.

Torse bombé Marcel avança vers elle.

« Qu'est-ce qu'y a ? Qu'est-ce tu m'veux ? »

On eut du mal à le retenir. Il était tout de même costaud, et à l'alcool sans doute guère maîtrisable.

Le tenancier et deux militaires qui mangeaient là s'employèrent à le calmer, avec ce sourire faux, propre aux gardiens d'asile.

Au fond, ils étaient plutôt de l'avis de Marcel, mais pas publiquement. Marcel était un cas très particulier. L'exception. Il n'avait rien à perdre. Or tout bon français, actif ou retraité, se persuadait d'avoir des tas de choses à perdre, en particulier sa place au sein de ce beau monde qui pensait très bien.

Marcel était un repoussoir officiel. La preuve que le ventre d'où sortait la bête était décidément intarissable. La libération de la parole raciste, c'était lui. Le climat de haine, c'était lui. Le micro-trottoir capable de briser la respectabilité de toute une manif, c'était encore lui.

Les Français, bien élevés à l'indignation convenable, n'osaient jamais se rallier à son gros nez rouge.

Le comptoir du café n'était plus vraiment le parlement du peuple. La terreur citoyenne remplissait partout son saint-office, réduisant la majorité à son silence favori. Il faut dire aussi que les caméras cachées

« testant » les réactions des Français face à une scène de discrimination se multipliaient. Dans le doute, il fallait toujours faire comme si… Pas question d'attendre que ça se passe. Qui ne dit mot consent, n'est-ce pas. Sinon on sait. On sait où ça mène…

Dans l'immédiat, on réconforta la jeune fille. On la félicita même. On fit des plaisanteries. Le rire est un coupe-circuit. On souriait et on moquait la bêtise de Marcel. On l'insulta, cette ombre expiatoire.

« Vieil alcolo, vieux taré, sale raciste, pauvre type. »

Parmi la foule, on préférait trahir sa conscience, plutôt qu'être suspecté de mal penser. Les délateurs citoyens étaient partout. On avait l'habitude d'adapter ses postures aux circonstances. Ceux qui parlaient de lâcheté, pour la plupart, se mentaient à eux-mêmes. Car presque tous étaient comme ça.

Ce jour, sur le même sujet, la même scène se reproduisit partout, dans les bureaux, dans les troquets, dans les trains, dans les écoles, au sein des familles… Avec ou sans Marcel, partout la même comédie, les mêmes proclamations. Celui qui parlait fort, qui mettait des bons sentiments dans ses phrases, faisait taire tous les autres.

« Abolir les races, les frontières, les nations, l'exclusion, les différences… »

« Faire humanité, faire que tous se tendent la main, vivre mieux, vivre ensemble. »

Ces grandes envolées, auxquelles personne n'échappa, offraient à leurs auteurs une importance facile, une victoire sans combattre.

Poussé dehors, Marcel insulta le tenancier, et n'eut plus qu'à tituber jusque chez lui.

Émile l'excuserait, dirait de lui qu'il n'était qu'un pauvre type à problèmes, un con inoffensif. Ça conviendrait à tout le monde. Affaire classée, heures sombres évitées, repos, pouvez fumer.

Tant que l'on pouvait réduire le déviant à son extraction, à son inculture, à sa misère, la morale du citadin de gauche était sauve. À Marcel, il manquait juste un peu d'éducation pour penser comme tout le monde, comme il faut.

Il serait bien plus grave pour quelqu'un de normal et structuré d'émettre un *doute,* si subtil et tortueux soit-il, sur notre capacité à vivre ensemble…

Grâce en soit rendue au Dieu du Lien Social : du fait de l'extrême vigilance de ses ouailles, ça n'arrivait plus.

11

Le danger que l'on pressent, mais que l'on ne voit pas, est celui qui trouble le plus.

— Jules César

RER B, 20 H 20.

En apprenant le massacre, elle avait pleuré.

Son ami éducateur, très inquiet, lui avait dit qu'il y avait des morts, que ça risquait de péter très fort.

Elle devait agir. Dans le RER B, Zoé se rendait aux quartiers de la Courneuve, à la cité Taubira. Elle allait offrir sa compassion, chercher à comprendre, dénoncer, ramper, s'excuser de vivre, faire son devoir de citoyenne, surtout ne pas laisser ça aux journalistes. Elle voulait aider, raconter la douleur, révéler la brutalité et la folie de ces salopards en uniforme. Détailler le massacre. Dresser l'émouvant portrait d'une jeunesse fauchée par le racisme. Et tant pis pour le vernissage.

Zoé frissonna. Elle était très excitée. Cet assassinat la confortait dans toutes ses indignations. Elle surjouait un peu le scandale, car en réalité, un tel drame était exactement ce dont elle avait besoin. Une sorte de preuve : « Les policiers sont des racistes et les jeunes des victimes, je vous l'avais bien dit ». Ces derniers temps, elle était presque habituée à subir les événements, à tenter de les retourner dans tous les sens pour défendre le vivre ensemble.

« Ce n'est pas ce que vous pensez… Ce n'est pas leur faute… Pas de conclusions hâtives… Il est indécent de récupérer un fait divers… »

Pour une fois qu'un fait divers allait dans son sens, au diable la décence : il ne lui échapperait pas. Ses lecteurs devaient savoir tout ce qu'elle savait déjà. En quittant son loft, elle avait publié, sûre de son importance, ce message : « D'ici 24 heures sur ce blog, ma réaction au terrorisme policier. On lâche rien ! »

Zoé allait parler.

Elle parlerait d'abord des victimes. De longs portraits émouvants, agrémentés si possible de témoignages, des parents, des amis, des enfants. Tout combat se gagnait par l'émotion. Et elle pourrait doubler

les journalistes sur leur terrain, sortir des exclusivités, réussir un coup énorme.

Moussa, son pacsé, avait refusé de l'accompagner, lui conseillant de ne pas s'en mêler. Elle ne comprenait pas qu'il puisse être comme ça, indifférent à la défense de ses propres droits. La société avait-elle réussi à l'infériorisier ?

« Ça me gave. Je suis trop dans l'émotion pour analyser ça », lança-t-elle à Noah, son ami No-border, qui l'accompagnait. Un antifa qui se disait Black Bloc, rencontré au sit-in pour les piscines en prison, qui avait été de toutes les ZAD et de tous les G-30. Lui ne s'était pas débiné, et n'aurait pas peur d'aller au feu. Accessoirement, déjà que les copines s'étaient dégonflées, elle n'aurait pas fait le voyage toute seule. Ils n'étaient donc que deux, et sur la ligne, depuis Gare du Nord, les seuls Blancs. Les gens les regardaient bizarrement. Il y avait beaucoup d'Africains, d'Antillais, quelques Syriens, Afghans, et d'autres, de provenance incertaine. La splendide diversité du monde.

Elle eut un doute. Ces usagers comprendraient-ils, en ces heures sombres, que deux dépigmentés puissent être « de leur camp » ? Elle considérait que l'agressivité exprimée par certains itinérants était une réponse normale à la relégation et à la stigmatisation dont ils étaient l'objet. Elle espérait cependant que cette juste violence tomberait sur quelqu'un d'autre… Mais si ça devait être elle, elle comprendrait, surtout en ce moment : elle était blanche, aisée, elle faisait partie des oppresseurs. Mal à l'aise, elle pensait payer là une sorte d'impôt sur sa couleur.

Cette fille et ce garçon, qui tentaient de dominer leur peur, assis dos à la cloison, s'étaient tout entiers livrés au Dieu du Lien Social, qu'ils servaient chaque jour contre quelques bouffées de considération. Comme tous les jeunes de leur âge et de leur condition, ils vivaient bien à l'abri du monde, se croyant supérieurs à leur position en riant de soi et en médisant ce qu'ils étaient. Ils s'humiliaient par orgueil et se dénigraient pour mieux s'adorer. Être les premières des brebis, voilà leur ambition. Si le Dieu du Lien Social l'exigeait, ils n'hésiteraient pas à tomber sous les coups, à s'offrir à Lui, comme tant d'autres innocents. Cette divinité cruelle exigeait aussi des sacrifices intellectuels, quelques efforts pour réinterpréter les faits. C'était son « éthique » de blogueuse. Dans le journalisme, on appelait ça du « décodage ».

Dans la rame les visages étaient absents, fermés. Sans doute les pauvres gens songeaient-ils à ce qui se passait. Sans doute avaient-ils peur des amalgames. De cette police qui les mettait en danger.

Zoé sentit revenir la colère. La haine de cette société vouée à recréer l'apartheid.

Sur les cloisons de la rame des affiches de mise en garde. Certaines s'adressaient aux itinérants, par le biais de dessins enfantins. Ne pas

cracher par terre. Ne pas toucher les fesses des femmes. Tolérer les homosexuels…

Chez Zoé, ces grossiers pictogrammes traduisaient un choc cognitif entre sa défense des « itinérant-e-s » et ses convictions féministes et homosexualistes. Un faux problème selon elle, nos repères culturels devant être relativisés, pour mieux comprendre ceux de l'Autre, héritier et victime du patriarcat colonialiste.

Elle fulmina. La France avait détruit tant de gens…

Elle voulait écrire un article très positif, pour rendre aux victimes leur dignité, pour trancher avec les images de chaos, complaisamment relayées par les médias aux ordres. Elle écrivait déjà. Elle était inspirée. Le Dieu du Lien Social semblait lui souffler ses mots.

« Dans la dignité malgré des conditions indignes, les victimes n'avaient que leur inventivité pour sublimer leur existence ». C'est bien, ça. « Discrets autant qu'appréciés, tous les six donnaient à voir l'expression la plus foisonnante d'un lien social citoyen et participatif, maillon essentiel du très-bien-vivre-ensemble. »

« Ils étaient la jeunesse, assassinée. Ils étaient la France, qu'on veut nous enlever. »

Un instant elle fit comme si elle pensa, puis ajouta :

« Des jeunes souvent décriés. Trop souvent. Les tueurs se sentirent bénis. Un certain fascisme policier a donc joint le terrible geste à la parole, à cette parole de haine politicienne et médiatique, permanente, étouffante, qui cherche à se vendre sur la division, à prospérer sur la mort. »

Elle parla du principe de « légitime offense », qui selon elle régissait la vie des flics. Elle fila ensuite une métaphore un peu lourde, celle de la chance que représentaient ces jeunes, personnifiés dans « un trèfle à six feuilles, que nul n'avait su cueillir et que la botte du régime a piétiné ». Elle se surpassa en matière de sentences, de larmes, de prêt-à-s'indigner. Tout ce que son public attendait. Pour le titre, elle pensait à « Blanche-France et son venin », mais sans conviction.

À Saint-Denis, la rame s'arrêta.

Ils n'étaient plus qu'à une station de la cité Taubira. Beaucoup de jeunes montèrent, bruyamment. Certains d'entre eux, armés de bâtons, dissimulaient leur visage. L'ambiance changea.

La rame redémarra. Noah, replié sur lui-même, ne respirait plus. À ses côtés, Zoé s'efforçait de garder la tête haute. On la remarqua. Elle tenta de sourire.

« Hé mademoiselle, tu veux connaître le vrai amour ? »

Les autres riaient. Elle baissa la tête, avec l'indulgence d'une sœur de charité.

Elle devait lutter contre ses instincts. C'est sa peur qui avait tort. Et leur colère à eux était la seule chose juste en ce monde. Jusqu'ici, Zoé

s'en sortait plutôt bien. Si bien qu'elle n'avait pas pris l'exacte mesure du *changement.* Elle était trop appliquée à se mentir pour le remarquer. Et même si elle l'avait remarqué : ses lecteurs n'admiraient que ses certitudes. Tempérer son jugement, c'était risquer de perdre sa petite célébrité, ses admirateurs, sa reconnaissance et ses amitiés, et enfin son tout petit soi. Sa fragile existence.

Jusqu'au bout elle s'accrocherait au Dieu du Lien Social. En particulier en ce moment, alors qu'une bande de casseurs les encerclait, et que l'un d'eux lui caressait la cuisse. Elle lui avait doucement écarté la main, il avait aussitôt recommencé. Un autre jeune avait ôté sa cagoule, puis s'était accroupi face à l'antifa. Il avait approché son visage, tout près. Puis il l'avait giflé, d'abord doucement.

« Tu vas bouger ou pas ? »

Noah était rouge vif. L'autre le gifla de nouveau.

« Alors ? »

Une troisième gifle, plus forte. Des filles gloussèrent.

« Bouge ! »

Une autre, violente.

« Mais bouge ! Pourquoi tu bouges pas ? »

Noah était tétanisé. Zoé crut qu'il allait pleurer. Elle allait intervenir, mais la rame s'arrêta. Les casseurs se regardèrent. L'agresseur couvrit alors de sa main le nez de Noah, presque délicatement, comme s'il allait le bénir. Soudain, il lui propulsa la tête contre la cloison, lui écrasant le nez contre le plat de sa main. Noah tomba à genoux en se tenant le visage, tandis que les autres quittaient la rame en riant.

Zoé se pencha vers son ami.

« Ça va ? Tu le sais que ce n'est pas contre nous.

— Je sais. Ces salauds de flics ont bien réussi leur coup. »

Il saignait du nez. Elle l'aida à descendre. Il était vexé. Elle pensa à l'absurdité de la domination masculine. Cette scène pénible, ils l'effaceraient vite de leur esprit.

Elle marchait devant lui. Sur les murs du métro s'affichait la campagne « Même pas peur », de la RATP, une vente de pistolets à eau, dont les bénéfices seraient reversés aux victimes du terrorisme.

Un peu plus loin, un attroupement. Au beau milieu d'un adagio, un musicien s'était fait fracasser le visage contre les touches d'un piano en libre accès.

Dehors il faisait nuit.

Ils tombèrent alors sur Kaspar, le jeune blogueur arménien, qui revenait en courant vers le métro. C'était un « propagandiste d'extrême droite », ils se méprisaient en public, mais à force de se croiser sur le terrain, il leur arrivait de parler. Il avait l'air de revenir

du front.

« C'est vraiment chaud là. Je me tire d'ici. »

Elle n'eut rien le temps de lui demander.

Des gens couraient. Il y avait des fumées, des gyrophares, beaucoup de camionnettes de CRS. On entendit des cris, des bruits sourds, comme des détonations, des chocs. Il y avait un incendie à quelques centaines de mètres, au pied d'une tour. Quelques projectiles s'abattirent autour d'eux. Une grenade claqua.

Impressionnés, Zoé et Noah se réfugièrent auprès des gardes mobiles.

« Restez derrière nous, Mademoiselle. »

Avec la sécurité, la hargne revint. Ce fumier de machiste l'appelait *Mademoiselle*.

« Parce que la police est censée nous protéger ? Depuis quand ? »

Le flic lui lança un regard vide, habitué. Elle jeta dans le sien toute sa haine.

Plus que jamais elle voulut écrire et publier. Mener à bien sa mission.

Dans son carnet elle nota : « 22 h à la cité Taubira. Les flics sont là. On dit que l'assassin revient toujours sur les lieux du crime ».

Elle savoura.

12

Une loi ne pourra jamais obliger un homme à m'aimer mais il est important qu'elle lui interdise de me lyncher.

— Martin Luther King

PARIS, 5E ARRONDISSEMENT, 21 H.

Le père tenait par la main sa fille. Ils s'éloignaient de la place Denfert le long des grilles de l'ancien parc du Luxembourg, où les arbres n'étaient plus taillés depuis longtemps.

Olivier Varron était guichetier chargé d'accueil. C'était le genre d'homme dont on ne se souvenait pas. Sa fille, sept ans, était le fruit de Justine, dont il divorçait, et de son ancien ami, artiste, DJ « formidable », et « bien meilleur coup ». La fillette était jolie, secrète, intérieure, accessoirement métisse, c'est comme ça qu'il avait compris. Dans un premier temps, il avait voulu la planter là. Puis il s'était ressaisi : il était de gauche, tous ses amis étaient de gauche. Pour qui passerait-il ? Considérer cette fille comme la sienne, c'était en revanche faire montre de toute son ouverture d'esprit, et de tout son mépris des conventions. Il se disait que son sang n'était pas meilleur que celui d'un autre, et que seul l'amour comptait. En réalité, il était un homme blessé, et un père froid qui faisait semblant d'aimer, un homme perdu qui tentait de changer son dépit en vertu.

Quatre heures après l'incident, il marchait là sans penser. L'homme social est des êtres vivants le moins apte à présager ses ennuis.

Le vent grinçait. Les grilles quadrillaient sur ses pas la fin du jour. Le parc n'était qu'un désert de feuilles mortes et d'arbres spectraux, et les branches y balançaient leurs ombres comme des hydres.

Il croisa ce chasseur de Pokémon, habité par sa mission. Puis ce groupe, qui semblait revenir en hâte d'une quelconque manifestation. Ils étaient une soixantaine, pour la plupart jeunes et Blancs, au style androgyne et branché. Il y avait des saxophonistes. Des pancartes « Résistons » et « Contre la haine ». On dénonçait « l'État policié » et les « médias complices ». Un vieillard portait une cible. Certains se faisaient peur en chantonnant des slogans anti-gouvernementaux. Un gars bourré montrait son cul à un public imaginaire. Un groupe de

jeunes femmes glapissantes, badigeonnées de faux sang, portaient des badges « Nous sommes tou-t-e-s des itinérant-e-s assassiné-e-s ».

La fillette avait peur. Lui, il trouvait ça bien. Il aimait ce foisonnement d'idées, cette fantaisie, cette façon ferme, mais festive et décalée, de répondre à la violence.

Un peu à l'écart, trois paumés, silencieux, brandissaient une pancarte, sur laquelle était écrit : « Toute personne a droit à une fin de vie digne et apaisée. »

Au-delà des toits de Paris, s'élevaient des panaches de fumée noire. Le visage caché par ses cheveux bouclés, la fillette avait serré la main de son père un peu plus fort. Il y avait des policiers, plus loin devant les grilles, à l'angle du boulevard Mandela et de la rue Méric. Ils étaient huit, leurs deux voitures sérigraphiées garées contre le trottoir.

Ils l'ont regardé. Il continuait à marcher, tout en sachant qu'ils l'arrêteraient. Quand le flic lui a dit « bonsoir Monsieur », il a ressenti cette angoisse de coupable, propre au citoyen innocent.

« Vous n'êtes pas au courant de ce qui se passe ? Il vaut mieux ne pas circuler par ici.

— Qu'est-ce qui se passe ? »

Le flic eut l'air embarrassé. Ses collègues semblaient tendus.

« Il y a des échauffourées. Des violences urbaines.

— Je serai prudent », a-t-il répondu, décidé à poursuivre.

Le brigadier a haussé le ton, très légèrement.

« Vous n'irez pas plus loin, désolé. »

Olivier Varron le regardait sans comprendre.

« Il faut faire demi-tour. »

Le flic souriait et son bras désignait à vingt mètres de là une statue d'homme-socle.

« Terminus, le dieu des bornes. »

À cet instant, un hurlement. Tout proche.

Et tout de suite, il les a vus, surgir par dizaines d'entre les voitures et sur les trottoirs. Une horde cagoulée, gantée, armée, chargeant les policiers, paniqués, dépassés par le nombre, qui abandonnèrent voitures et devoir pour s'enfuir vers Denfert.

Incapable de bouger, cloué au sol par sa volonté de ne pas avoir l'air de fuir, il les a regardés, sauter sur le capot et le toit des voitures de police, y briser les vitres à coups de talon, de manche et de batte. Cette danse du triomphe ne dura pas. Quatre hommes encadrèrent le malheureux passant. Les prédateurs avaient senti la peur de leur proie. Ils ont croisé son regard de victime, l'ont vu s'ensevelir dans l'asphalte. Et il leur a souri, pathétique.

Le loup mange celui qui se fait brebis. Olivier Varron a bien tenté de les apaiser par la parole, comme un vulgaire brigadier, mais il avait l'air du prisonnier d'une armée étrangère, dont personne ne

voulait comprendre le langage. Il était le rossignol face à l'épervier. Il pouvait toujours parler, l'épervier ferait ce qu'il voulait. Il lui infligerait la honte et la souffrance, et peut-être il le tuerait.

La fillette. Elle était métisse, fraîche, innocente… Si la fillette voulait bien parler, peut-être qu'ils l'écouteraient, et les laisseraient en paix. C'est ce qu'il avait pensé. Mais la fillette n'a rien dit.

Il était paralysé. Pas par eux. Par *lui*. Par ce qu'il appelait sa culture, son éducation, sa civilité. Ce que les barbares appelaient sa *fragilité*. Depuis qu'il était né, on avait transformé ses angoisses en docilité. La fillette ne changeait rien au problème : un de ces gaillards pouvait bien l'égorger sous ses yeux, il ne bougerait pas, peut-être même qu'il continuerait à sourire.

On lui avait appris la politesse de se faire tuer.

Il n'arrivait plus à penser et il se voyait à la troisième personne, comme l'acteur d'une scène absurde, comme un esclave résigné à genoux sur le sable de l'arène, attendant qu'un geste mette fin à cette comédie. Il se voyait jouer une fable nouvelle, actualisée, celle du loup et de l'agneau, mais où le loup ne parlait pas. Bienvenue dans l'ère de la gonzo-violence. Pas de texte, juste un poing dans la gueule. Parfois une question, une seule – « T'aurais une cigarette ? » –, et les coups, pour nier et détruire. Et la victime qui se recroqueville en position fœtale, qui espère que sa soumission minimisera les dommages, et qui remerciera le dieu des lâches quand elle ne s'en tirera qu'avec quelques fractures.

À quel moment étions-nous devenus des agneaux ? Avant ce jour, il n'avait jamais eu l'idée de se poser la question. Et ce jour, c'est le temps qui lui a manqué.

Il a esquivé le premier coup de poing d'un improbable retrait de buste. Il a souri de plus belle, comme pour s'excuser de jouer ce bon tour à son assaillant, comme pour lui signifier que ça n'enlevait rien à son geste, que cette agression était une excellente idée.

L'agresseur lui a alors donné cet ordre absurde.

« Ne bouge pas. »

Et, plus absurde encore, l'agressé avait obéi.

Le crochet du droit lui fracassa la mâchoire. Le coup de pied, au plexus, le laissa plié en deux, sans aucun souffle. Le choc fut tel qu'il était certain d'en mourir.

En relevant la tête, il a vu ce grand Noir marcher vers la fillette, et la fillette partir en courant, disparaître dans une rue adjacente. Personne n'avait tenté de la suivre.

Il a alors vu cette voiture arriver. Il a vu la peur dans les yeux de la conductrice. Son instinct a mobilisé tout ce qu'il lui restait d'énergie pour s'arracher à l'inhibition mortelle de décennies d'éducation bienveillante. Il a foncé sur elle, sauté sur le capot, s'agrippant comme il a pu, en lui hurlant d'accélérer.

Paniquée par la face de ce zombie braillant derrière son pare-brise, et voyant la horde accourir, la conductrice a accéléré. Il hurlait qu'il était agressé, qu'il avait besoin d'aide, qu'il fallait qu'elle l'emmène loin d'ici. Mais face à la statue, elle a viré à droite, brusquement. Il a essayé de se cramponner, au capot, aux essuie-glaces, de toutes ses forces, mais il n'a pas pu tenir, et il a roulé au sol.

Le choc contre le trottoir lui a démis l'épaule.

Il a pris conscience qu'il lui restait une dizaine de secondes avant qu'ils n'apparaissent au coin de la rue. Il a alors roulé sur lui-même, sur le trottoir, pour ramper à plat dos sous une voiture stationnée là. Son épaule démise lui faisait atrocement mal, mais en les entendant débouler dans la rue, il savait qu'ici il avait une petite chance pour qu'ils ne le voient pas. Ils allaient le croire encore accroché à son capot, comme une méduse, et disparu au bout de la rue avec la conductrice hystérique. Pendant de longues secondes, qui sentaient le goudron, le sang et l'huile, il les a entendus s'insulter dans un sabir incompréhensible, à dix mètres de là, puis les cris se sont atténués. Ils repartaient.

L'idée folle de s'en sortir lui a traversé l'esprit.

Et là il a entendu cette voix, lointaine et glaciale, tomber comme un couperet des étages.

« Il est là ! Sous la voiture. Il est caché sous cette voiture. »

Puis il a entendu la horde rappliquer, en criant et en riant. Il n'a jamais su qui avait pu le livrer ainsi, ni pourquoi on l'avait fait. Il a vu leurs pieds. L'un d'eux s'est penché et lui a fait un sourire. Déjà il sentait des bras puissants se saisir de ses chevilles, le tirer par les pieds. Avec une seule main, accroché à l'essieu, il n'a pas pu se retenir. Il n'a pas pu les empêcher de le tirer de là.

Il était fait.

Ils l'ont traîné bien au milieu de la chaussée, et se sont acharnés.

Il n'arrivait pas à se protéger, et les coups portaient. Il a hurlé. Un coup de pied au visage l'a fait taire. En état de veille, sa conscience rendit les armes et laissa son corps réagir, de plus en plus mollement, aux brûlures des coups.

Ça s'est arrêté.

Dans le noir, il ne sentait plus rien.

Il n'entendait que sa respiration, encombrée de sang.

Il n'y avait que cet arôme d'asphalte et cette impression de lointain.

Il avait ouvert un œil.

Il a alors vu cet homme, l'air détaché, prendre son élan pour lui sauter sur la tête à pieds joints.

Sa dernière vision fut la statue de Terminus, le dieu des bornes.

13

Le courage n'est souvent dû qu'à l'inconscience, alors que la lâcheté s'appuie toujours sur de solides informations.

— Peter Ustinov

PARIS 16E ARRONDISSEMENT, 22 H.

Le serveur essuyait les tables, en gardant un œil sur le grand écran, installé dans le fond de l'établissement. Il venait d'apprendre, pour l'incident. Plutôt que de mourir pudiquement des « risques du métier », un flic avait choisi de vivre et d'incarner les « violences policières ».

Ce n'était pas la première fois, mais cette fois-ci, les images des banlieues, de Paris intra-muros et de la province, semblaient témoigner d'un embrasement plus rapide et profond que d'habitude. Il y avait contagion. « Diffusion », selon le terme préconisé par le ministère de l'Intérieur.

Sur un boulevard non identifié, la télévision montrait un attroupement. On marchait en criant quelque chose, poing en l'air. Il était question de protestation pacifique contre les crimes policiers. Soudain, sur la gauche de l'écran, apparut un groupe d'individus cagoulés. La caméra ne se détourna pas à temps, et l'on vit cette horde attaquer violemment la foule. La caméra filma alors le ciel, et durant quelques secondes on entendit des cris, des bruits de coups et de verre que l'on brise.

Attablés dans la grande salle du café équitable, quatre étudiants, une fille et trois garçons, semblaient moins intéressés que le serveur par l'écran. Ils étaient ses derniers clients. En parlant bruyamment, ils buvaient des bières laotiennes et grignotaient des chips de chou frisé sans sel ajouté. Le serveur parvenait à saisir quelques bribes de leur conversation.

La fille aux cheveux verts parlait de « médias complices », disait sa honte et son dégoût, évoquait « un pas de plus vers le pire », avec ces « malheureux parqués depuis longtemps » dans « ces quartiers de concentration », que maintenant la police du régime « exterminait ».

Ses trois amis approuvaient.

Le premier, blouson de cuir noir, bonnet vert et yeux profonds, resta songeur. Il s'appelait Joris. C'était le militant le plus radical, le meneur, celui qui avait le plus l'air de penser, et dont on guettait les réactions. Le second, affaissé dans sa parka rouge, ressemblait plus à un suiveur. Il calquait ses silences et ses rires sur ceux des autres. Le troisième, malingre et maniéré, vêtu d'une chemise de soie pourpre, se lança de sa voix haut perchée dans une diatribe contre le terrorisme policier, calculé selon lui pour attiser la colère populaire des cités, censée effrayer les vieux et les ruraux, en manque d'éducation, qui voteraient alors comme un seul homme pour l'ordre et la sécurité.

« Je refuse d'avoir peur ! », jura Joris en levant son verre, comme une sorte de serment.

Ils burent alors tous les trois, dans un de ces moments de profond sérieux propre aux soirées alcoolisées.

Le serveur avait son air sombre des mauvais soirs. Cet exploit des médias, de rendre les gens fiers de leur inconscience… Ces tirades si banales, proclamées comme si elles impliquaient le dernier des courages… Tout ça l'agaçait. À chaque incident, à chaque attaque terroriste, la même rengaine.

« Ils n'auront pas ma haine. Il faut faire la fête. Ils ne gagneront pas. »

Ils n'ont pas besoin de gagner, pensa le serveur, puisque nous avons déjà perdu.

Les chaises crissèrent sur le parquet de bambou. Le serveur regarda ses jeunes clients sortir, avec la maigre satisfaction du dormeur qui écrase un moustique.

Le carillon feng shui sonna. La porte se referma sur un éclat de rire.

Pour les uns, la vie était une fête. Pour les autres une longue défaite.

Ce soir comme tous les autres soirs, les jeunes passèrent à travers le monde. Avec l'effet de groupe et un peu d'alcool, la nuit avait toujours quelque chose d'un huis clos irréel, au délicieux parfum de folie. Au bout de la rue, appuyée contre la paroi d'un Abribus, ils virent une femme, blessée au visage. Elle pressait son écharpe de tissu contre une large plaie au front, qui ensanglantait son chemisier et une partie de sa veste. Ses talons étaient cassés et sa coiffure défaite.

La fille et le meneur l'ignorèrent.

« Ça va, Madame ? » demanda le jeune à la parka rouge.

La blessée lui jeta un regard absent.

« La touche pas, c'est dégueulasse », conseilla l'efféminé.

Ils hésitèrent un instant, puis s'en allèrent. Un couple qui passait là en fit autant.

« C'était une sacrée blessure quand même, lança le jeune à la parka rouge, comme une interrogation.

— Elle a dû tomber, j'en sais rien, répondit la fille.

— Ou trop picoler », ajouta l'efféminé.

Devant eux, Joris semblait perdu dans ses réflexions.

La conversation s'engagea entre la fille et l'efféminé. Il était question d'incapacité des « jeunes de maintenant » à s'impliquer dans des « revendications artistiques et festives ». Ils approchaient la trentaine, dont vingt ans de fac à eux deux. La fille, féministe, se disait « bouffée par son travail », un stage en médiathèque.

« Et comme ça, direct, l'enculé me parle de ma coupe de cheveux. Et il me dicte ma conduite, tu vois. J'suis pas sa putain de secrétaire, quoi. »

Le visage de l'efféminé se ferma. Il ne put s'empêcher de ramener la conversation à ses obsessions.

« Je vais te dire, tu es une fille, tu as encore de la chance. Tu n'es pas une homo.

— Oh sérieux, tu vas pas nous mettre en concurrence. Tu sais bien que je vous soutiens…

— C'est pas toi la question… même si pour toi le terme « enculé » est une insulte, et tu sais bien que ça me fait mal. »

Une blague horrible traversa l'esprit de la jeune fille.

« Excuse-moi, bredouilla-t-elle, honteuse. Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Peut-être, mais tu l'as dit. »

Lourd silence.

« Le vrai problème c'est que les homos sont déjà les grands oubliés de l'histoire. Les trans attirent toute l'attention, et tout le monde s'en fout. »

Une légère tension venait de naître. La fille se contenait. Les discours communautaristes de l'activiste gay finissaient par lasser tout le monde.

« Allez, on se rentre ? » osa le suiveur à la parka rouge, d'une voix minuscule.

Personne ne lui répondit. Le groupe continua à marcher, le long des quais.

Ils approchaient le pont de Bir-Hakeim, quand des cris venus de leur droite attirèrent leur attention. On avait l'air de se battre sur l'autre rive. Ou alors on chahutait, à cette distance il était impossible de le dire.

« Qu'est-ce qui se passe ? » demanda le jeune à la parka rouge.

À cet instant une silhouette parut s'embraser. Dans un cri lugubre elle s'éloigna du groupe, tomba, se releva, et parvint à se jeter dans la Seine, sous des hurlements de joie.

« C'est un mec qui brûlait, ça ? demanda l'efféminé.

— C'est peut-être une performance, suggéra la fille. Ou un *flash mob* ».

Ils scrutaient la Seine, mais dans la pénombre ne voyaient rien. Sur le quai, des formes s'enfuyaient vers le pont.

« Nan je crois pas. Je crois que c'est sérieux », murmura Joris.

Il avait raison. C'était un policier municipal, qu'on avait brûlé vif.

« Alors, on fait quoi, on rentre ? demanda encore le jeune à la parka rouge, manifestement terrifié.

— Ça ils l'ont bien cherché aussi, lança la fille. On ne peut s'en prendre qu'à nous. Ça fait des années que les vieux et les bouseux votent pour des ordures de libéraux, voilà où on en arrive.

Le jeune à la parka la regardait sans comprendre.

— C'est peut-être des fachos, supposa l'efféminé.

— Ça n'y ressemble pas », trancha Joris.

Les ombres couraient sur le pont, derrière les piles du viaduc soutenant le métro aérien. Il était difficile de savoir à qui on avait affaire. Sur l'autre rive, une femme hurlait au secours.

« Ils traversent le pont », constata l'efféminé, légèrement inquiet.

C'était un groupe de jeunes subsahariens, âgés peut-être d'une quinzaine d'années. Arrivés au bout du pont, ils poussèrent des cris de guerre, et prirent aussitôt sur leur gauche, en direction des jeunes étudiants.

« Ça vient par là ! Ça vient par là !

Le jeune à la parka rouge était près de la crise de panique.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda l'efféminé.

— Je serais d'avis de rentrer, tout de suite, répondit le jeune à la parka. De foutre le camp d'ici.

Une fois encore, Joris décida.

— On est avec eux, nous. Ce sont les nôtres. On ne va quand même pas se sauver. »

Il avait peur, mais tentait de le dissimuler, préférant s'en prendre à son camarade.

« Tu n'as pas à avoir peur, putain. Et notre serment ? »

Blême, il sentit sur lui les trois regards inquisiteurs.

Et si c'était ça, le fanatisme ? Refuser en bloc la raison et les faits. Préférer la mort à la défaite.

Lui n'était pas comme eux. Il les admirait mais n'avait pas leur courage.

Il eut pourtant ce jour, face à eux, le courage d'être lâche. De refuser la vérité du nombre.

« Faites comme vous voulez. Moi je rentre. »

Il leur tourna le dos, se mit à courir, et disparut le long des platanes bordant l'avenue.

« Qu'il crève ! lança Joris. Aucune sorte de conviction. C'est bien à cause de ça qu'on en est là ! »

La fille approuva.
« Les paroles c'est bien, seuls les actes comptent. »
Il n'était plus temps de parler.
À trente mètres, un cri résonna.
« Hé, les babtous ! »
Les assassins étaient là.

14

Combattez ceux qui ne croient ni en Allah ni au Jour dernier, jusqu'à ce qu'ils versent l'impôt de la capitation et qu'ils se soumettent et s'humilient.

— Le Coran. 9:29.

PARIS, I^ER ARRONDISSEMENT, 22 H 15.

Cet enfer nommé France, Quraych Al-Islam en avait fait son paradis.

Pays si prévisible, où il était si aisé de régner… Pays si avide de disparaître, que le vaincre en était presque insultant.

Modéré jusqu'à son court collier de barbe, Quraych s'était vite imposé parmi les professionnels de l'hommage républicain. Il avait compris comment bien présenter, rassurer le Français apeuré, et poliment menacer ses responsables politiques, dont la seule terreur était de perdre leur place trop vite. Quraych était un terroriste diplomate, que personne n'osait interrompre, qui avait fait du système *son* système. Entre les revendications des uns et les peurs des autres, il savait se rendre indispensable, jusqu'à devenir une sorte de concession vivante, dernier intermédiaire entre les Français et la mort.

Pas une heure sans que Quraych ne récite des sourates, ne se voue à Allah, ne songe aux enseignements d'Al-Azhar, à la grandeur des Moghols, des Abbassides, et du magnifique Soliman. Il était de tout son être l'Islam. Il était de Damas et il avait été de Deir ez-Zor, et de Palmyre. Ses compagnons n'étaient que martyrs, leur vouer sa vie était son honneur et sa fierté.

Au pays des fragiles, il se vantait d'être devenu un calife, un produit télégénique spécialisé dans la menace souriante, « sachant jouer des stéréotypes », comme l'écrivit servilement un journaliste. Dans les coulisses, en croisant les régisseurs, les rédacteurs en chef, les journalistes, il ne voyait que cet empressement à lui être agréable, ces regards mendiant la complicité, lui donnant presque envie de leur caresser la tête.

Le temps jouait pour lui, avec talent il avançait ses pions, les mosquées, l'immigration, le circuit halal, les amendements

communautaires, et avec la Ligue musulmane signait des scores électoraux sans précédent. L'infidèle n'avait à lui opposer que sa bienveillance, ses sourires, ses consensus, la persuasion que sa lâcheté était une largesse d'esprit.

Mais depuis l'incident, rien n'allait plus…

Jusqu'ici, Quraych vivait de la menace du désordre. En voyant le désordre arriver, il voyait sa bulle éclater. Que deviendrait-il, sans son meilleur moyen de pression ? Quelle menace agiterait-il, pour faire céder les gouvernements du Frankistan, et vivre de leur lâcheté, si le pays était à feu et à sang ? Une telle insurrection briserait ses plans et sa tranquille ascension.

Il pensait que la conquête gagnerait à s'imposer sans heurts, par les vannes ouvertes de l'immigration, avec la complicité active des infidèles, dont la morale délirante lui échappait, mais qu'il interprétait comme un signe du Ciel. L'heure venait.

Mais en quelques minutes, tout avait basculé. Dans la tempête des événements, Quraych avait peur de perdre la main comme de la prendre, de sortir trop tôt du bois, ou de voir une révolution des siens se faire sans lui. Et, qui sait ? De voir les infidèles se réveiller. Il lui fallait contrôler la rue. Mais la rue voulait du sang.

« Ce qui se passe n'est plus ton problème, mon frère. » Voilà ce que lui avait dit un *kafir* tout juste converti, dès le début des émeutes.

Sa traditionnelle demande de fonds, qui serait comme toujours rejetée en public et satisfaite sous le manteau, à l'abri de l'opinion, ne suffisait plus à ses bases, à la Ligue, aux tribus, aux gangs ultraviolents. Ils en voulaient bien davantage. Ivres de victoire, ils voulaient tout, tout de suite. Ils voulaient la soumission de l'infidèle en chef à défaut sa tête.

Quraych jouait sa carrière et sa légitimité. S'il se modérait une fois de trop, il serait renié par sa base. S'il allait trop loin, il se coupait de la République. Et s'il ne faisait rien, il cesserait d'exister.

Il devait choisir.

Il prit alors le plus grand risque de sa vie. Son communiqué, écrit d'une traite et envoyé à l'AFP, fut rapidement lu sur toutes les radios et diffusé sur toutes les chaînes.

« Moi, Quraych Al-Islam, au nom du peuple musulman de France, je demande à l'État français de s'excuser publiquement du mal infligé aux enfants de l'Islam depuis trop longtemps, et de verser à la Ligue musulmane et aux Associations musulmanes de France, un premier loyer de dix milliards d'euros, pour nous permettre de garder le contrôle de la situation.

C'est le contraire d'un vol, car la France nous doit bien plus que cet argent. Si cette demande n'est pas satisfaite d'ici demain midi, plus personne ne pourra empêcher ce pays de connaître l'Enfer. Si vous acquittez cette dette, alors nous consentirons à vous accorder la paix,

parce qu'Allah est grand et miséricordieux. »

La menace était claire : *plata o plomo*. En l'échange d'une capitulation sans conditions, c'est une transition indolore que Quraych proposait à l'Occident ; une mort digne.

L'ultimatum imposa d'abord un silence consterné aux médias français. Puis la plupart d'entre eux montèrent au créneau, se firent porte-paroles de la lâcheté de toute une nation : il fallait payer. La demande était légitime. Le contexte l'exigeait. On parlait de « réparations », « d'excuses » et de « restitution ». Certains appelaient à ne pas se laisser aller à un refus brutal et simpliste suggéré par les populistes. Ils rappelaient notre dette en tant que pays colonisateur, et pays d'apartheid. « Il serait certes munichois de céder, lança un grand éditorialiste. Mais ne pas céder, c'est être Hitler. »

À l'Élysée, dans une ambiance de fin du monde, se tenait un conseil des ministres extraordinaire. Extraordinaire, tant les visages étaient graves et les débats sérieux. L'équation paraissait insoluble.

Céder à l'ultimatum, c'était officialiser la soumission de l'État. Ça revenait à perdre l'électorat le plus actif, celui des petits Blancs de la classe moyenne et de la France périphérique. C'était offrir la République à Quraych Al-Islam. Mais ne pas céder, c'était perdre les médias, la gauche, et l'indispensable report de voix de la Ligue musulmane. Et c'était prendre le risque de la guerre civile.

On suggéra de dépêcher des conseillers, pour négocier la remise secrète de sommes sensiblement plus importantes. Mais cette tractation, si elle devenait publique, équivalait à un suicide électoral…

Il n'était plus possible de jouer la fermeté et de céder en sous-main. Il fallait faire un vrai choix. On prit conscience que l'ordre qui allait sortir du château serait le plus conséquent de toute son histoire.

Il y avait du *changement*, et ici on commençait tout juste à le comprendre. Le spectacle fonctionnait jusque-là grâce au bon vouloir des spectateurs. Or, ceux-là ne jetaient plus de tomates. Ils ne huaient plus. Ils menaçaient de brûler le théâtre et d'égorger la troupe. Sur scène et en coulisses, forcément, on s'inquiétait.

Ce que les Énarques appelaient entre eux « la stratégie de l'éponge » semblait trouver sa limite. Cette tactique consistait pour les pouvoirs publics, et leurs avatars culturels et associatifs, à « occuper l'occupant », selon le mot d'un ministre, c'est-à-dire à corrompre suffisamment la jeunesse pour s'épargner une révolte. Seule une éponge sèche pouvant prendre feu, il fallait donc la gorger de liquide, et plus précisément de liquidités. Ça consistait par exemple à financer les activités prisées par les mineurs délinquants et les jeunes des cités, à leur offrir des camps de vacances, à leur distribuer des billets pour les matchs de football, les concerts de hip-hop et les parcs

d'attraction, ainsi que des bons d'achat de bijoux, de vêtements, de deux-roues et de matériel numérique…

Ça consistait également à laisser prospérer les trafics, à organiser une répression « dosée », pour occuper et canaliser la jeunesse, quitte à jouer au gendarme et au voleur, et à pondre chaque semaine un nouveau « projet de revalorisation », comme celui que l'on nommait « politique de la ville », pour racketter le contribuable au profit de la banlieue.

Il y avait aussi les emplois fictifs, les associations gavées, les subventions « pour le bon déroulement des cultes », les valises à billets, et quantité de moyens plus ou moins détournés d'arroser les caïds, en l'échange d'une sorte de stabilité. Ça coûtait cher, et ce n'était que le prix d'une illusion…

Ça ne suffirait plus.

Mais que faire ?

Promettre et payer, voilà tout ce qu'un politicien sait faire. Et voilà que ça ne suffisait plus…

Le Président restait confiant : il parlerait, et ça irait. N'en avait-il pas toujours été ainsi ?

Toute la nuit, ses conseillers travailleraient à un grand discours ambigu, axé sur des « valeurs communes », mêlant des regrets aux banalités et « réaffirmant l'autorité de l'État », pour « préserver les intérêts sacrés de la République ».

Pour la première fois, cette dynastie de fonctionnaires avait peur. Pour la première fois, elle se demanda si les artifices et les mensonges habituels suffiraient à la sauver.

15

Pour que dans le cerveau d'un couillon la pensée fasse un tour, il faut qu'il lui arrive beaucoup de choses et des bien cruelles.

— Louis-Ferdinand Céline

PARIS, 16E ARRONDISSEMENT, 22 H 30.

Pour la jeunesse parisienne, si longtemps à l'abri de tout, le réveil fut brutal. Bien qu'ayant les moyens de sa sérénité, de ses postures et de ses interminables études, cette jeunesse était faite de chair et de doutes. Et l'événement, si rare, venait de la foudroyer. De la clouer au réel comme un corbeau à la porte d'une grange.

Accroupie contre une haie de charmes, la fille aux cheveux verts se releva la première.

Elle vit son ami, assis sur la route, hagard, chemise de soie en lambeaux.

« Ça va ? »

Il ne répondit pas tout de suite. Elle marcha vers lui, en lançant des regards inquiets autour d'eux.

Ça avait été très vite. Les agresseurs avaient disparu le long des quais, en riant comme des hyènes.

« Société de merde. C'est nous qui avons détruit ces pauvres gosses. »

Elle aida son ami à se relever, et le fit asseoir sur un banc. Il tremblait, saignait du nez, souffrait de plusieurs contusions, et d'une violente douleur costale. Ils l'avaient jeté au sol et s'étaient acharnés à coups de pied. Elle lui posa son manteau sur le dos.

« Ce qui m'a le plus blessé, articula-t-il enfin, ce sont les insultes homophobes.

— Ce n'est pas leur faute, tu le sais. Tout dans ce pays de merde les conditionne à ça.

— Je sais. »

La fille aux cheveux verts n'avait pas été frappée. Un agresseur s'en était saisi et l'avait portée à l'écart, derrière la haie. Les yeux fous, il avait tenté de plonger sa main dans son pantalon, mais la ceinture du

jean était trop serrée. Il lui avait alors écrasé l'entrejambe et la poitrine, avant de la jeter dans la haie, en cherchant à la frapper d'un coup de pied qui manqua sa cible.

Un riverain avait alors fait du bruit, en hurlant depuis son étage et en jetant des objets par la fenêtre, pour faire fuir les agresseurs, comme on eut fait fuir des bêtes sauvages. Ça avait marché. La fille avait voulu lui demander de l'aide, mais la fenêtre s'était refermée. On avait descendu les volets roulants et éteint la lumière.

« Et Joris ? Où est-il ? » demanda le garçon en essuyant son nez écorché.

La fille regarda autour d'elle.

« Joris ! »

Pas de réponse. Une voiture passa en trombe.

Sur les quais d'en face, les gyrophares d'une ambulance, et d'un véhicule de police.

« Joris ! »

Rien.

« Cherche pas. Il s'est sauvé, ce putain de lâche. »

Se soutenant l'un l'autre, perdus dans leur splendide isolement, les deux jeunes marchèrent vers le Trocadéro.

La fille avait les larmes aux yeux.

« Nous sommes au bord du fascisme. Et voir cette jeunesse désespérée, livrée à elle-même, ça fait si mal… Quel gâchis. Et cette absence de conviction des nôtres. Ils ne sont prêts à rien, à rien… Moi qui croyais en Joris, eh ben tu vois, il nous a laissés, Joris, il s'est débiné comme un lâche. Il n'y en pas un pour rattraper l'autre. »

Quelques mètres plus bas, sur la Seine, le corps de Joris venait de faire surface.

DEUXIÈME JOUR

16

Ma vie est mon seul enseignement.

— Gandhi

SAINT-ÉTIENNE, 8 H.

Nadine avait un doute.

Un peu comme des milliers d'enseignants, en ce petit matin du deuxième jour, dans tous les établissements scolaires de France.

La dernière fois que le rectorat leur avait demandé d'organiser une discussion d'actualité avec leurs élèves, ça s'était terminé en appels à « cramer les feujs ».

Nadine y avait pensé toute la nuit, et s'était dit qu'une minute de silence en mémoire des victimes du massacre, serait plus appropriée.

De toute façon, les élèves ne parlaient déjà que de ça, et Nadine savait par expérience qu'il était impossible de les faire revenir sur leurs préjugés.

Il ne fallait pas sous-estimer l'ampleur de « l'émotion » suscitée par l'événement.

Pour une fois, les élèves entrèrent sans bruit. Le choc, pensa-t-elle.

Du haut de son éternel tailleur vert olive, elle prit un air compatissant.

Portant pour la plupart des casquettes, des écouteurs, des lunettes noires, ils laissèrent tomber leur sac et se vautrèrent à leur table.

Quand elle parla de minute de silence, ce fut un vacarme indescriptible.

« Oh c't'e carna !

— Zyva pourquoi de silence ? Vous nous mettez une disquette là madame ! »

Elle fit semblant de ne pas entendre les injures qui se murmuraient dans toute la salle, dans leur langage à eux. « Téma la timp's », « trop guéze la seugro », « paye ta vieille zouz… »

C'était la routine.

« C'est vrai ça, pourquoi on n'en parle pas ? Tu veux défendre les flics, toi, t'es un Français, Madame. Nous on a trop le seum !

— Merci, Habib. Il n'est pas question de censurer, et… Benoît, s'il

te plaît, descend de cette table.

— Madame en vrai tu chnikave les feujs ? »

Les autres élèves se mirent à hurler, comme à un clash de rappeurs.

« Popopoooo !!!

— Wesh il a enterré le respect…

— Tu l'as ter-mi-née ! »

Nadine fit ce qu'elle savait faire de mieux : ignorer l'attaque.

« Bien, sortez vos livres de géographie… »

Une bronca indéfinissable s'éleva de la salle.

« Nik tout ! On fout le zbeul !!!

— La ouferie totale !

— La leçon du jour concerne les… s'il vous plaît. »

Elle recevait des boulettes de papier, des règles, un taille-crayon.

« Je veux bien parler de ce qui s'est passé avec vous, mais… Benoît ! menaça-t-elle. Ça va finir en rapport ! »

Elle n'attendit pas le « touche ma euk », sa fin de non-recevoir à lui, pour frapper nerveusement à la porte située à côté du tableau. Le silence ne se fit pas pour autant. Benoît ne remonta même pas son pantalon.

Le professeur de physique entra. L'homme sévère ne put se contenter de son charisme habituel. Un incident venait d'éclater au fond de la classe. Mounia gifla violemment Amaury, en le traitant de sale schmidt.

« Son reup est schmidt ! hurlait-elle.

— Y'a dra ! Y'a dra ! » criait Benoît.

Trois autres élèves se levèrent.

« Sale poucave de frome !

— Nikoumouk, kisdé de halouf !

— Sale feuj ! »

Le professeur de physique dû s'interposer, et finalement se battre, en criant à Nadine d'aller chercher les surveillants.

Dans le couloir, en larmes, Nadine appelait au secours.

Elle était un des meilleurs éléments de l'académie. La campagne « Le respect nik tout », taguée dans tous les lycées, était une idée à elle. Son projet, sa fierté.

Elle s'en voulait terriblement. Elle était au bout de sa mission. Elle leur avait consacré toute sa générosité… Elle les avait acceptés, tels qu'ils étaient, sans préjugés. Elle avait tout fait pour se montrer compréhensive, pour s'adapter à leurs grandes difficultés, et ils persistaient à dire « vous, les Français ».

Quel gâchis. Quelle tristesse…

Elle aurait donné n'importe quoi pour être acceptée par eux.

17

La victoire aime l'effort.

— Catulle

LA COURNEUVE, 9 H.

C'était donc là. C'était le territoire zéro.

Dix, quinze-mille habitants ? Nul ne le savait précisément. Des centaines de familles, des milliers de jeunes, fichés, armés, vivant d'impôts et de crimes, gouvernés par la rancœur, les salafis et les caïds. Vu de l'extérieur, on ne comprenait pas pourquoi ce quartier ne se soulevait qu'une fois tous les quatre ans. Ça ressemblait à une sorte de miracle.

Les médiateurs, eux, le savaient : des structures sociales fortes, qui n'existaient plus ailleurs – la religion, la famille, le clan –, le régissaient entièrement. Or, ces structures venaient de se liguer contre l'État, pour lui mener une guerre totale.

C'était la cité Taubira.

Face à elle, une palissade de fer.

Sur les parkings, une dizaine de fourgons, équipés de grillages anti-émeutes, bloquant les entrées en enfilade du bloc d'immeubles. Derrière le barrage, des hommes casqués, armés, équipés de brassières, de jambières, de pare-balles et de boucliers, Tonfa et lance-grenades au poing. Il y avait là une compagnie de CRS, un escadron de gendarmes mobiles, et quelques policiers du quartier. Un peu moins de trois-cents hommes, pour sécuriser ces immenses tours. L'épicentre de ce que les médias appelaient « les émotions populaires », et qui commençait à ressembler à une guerre civile.

« Sécuriser », c'était un grand mot : le but était de contenir les insurgés les plus radicaux, et d'empêcher la mise à sac du quartier. Par leur seule présence, les CRS concentraient sur eux l'attention des émeutiers, et évitaient ainsi la propagation des pillages et des incendies.

Investir la cité et récupérer les corps de la cage d'escalier n'était plus une priorité. Par intermittence, les gardes mobiles tiraient des grenades défensives vers le cœur de la cité, une sorte de place triste,

constellée de bornes anti-circulation, et dont les carrés de pelouse, bien que nettoyés un jour sur trois, étaient jonchés de détritus.

Le ciel était gris et lourd, nappé du brouillard des gaz lacrymogènes. Derrière les murs, s'étaient un temps élevés des panaches de fumée noire, peut-être pour attirer et piéger des secours. Les CRS furent arrosés de projectiles toute la nuit. Puis ça s'était calmé.

Le dispositif remplissait sa mission, mais la situation restait délicate. En plus de l'hostilité des quartiers alentours, policiers et gendarmes étaient privés de retraite : le métro était fermé, les deux avenues les plus proches rendues impraticables, obstruées de véhicules abandonnés, pour certains incendiés, dans la panique et la folie de la nuit.

À l'abri du barrage, après une nuit d'affrontements blottis derrière les CRS, Zoé Lorenzino et Noah Ascaris avaient l'air de soldats coincés derrière les lignes ennemies. Impossible de déserter : les émeutiers tenaient les environs, et leurs projectiles fusaient en continu du haut des vieilles tours. Au petit jour, une vieille dame sortant de chez elle avait reçu une boule de pétanque en pleine tête. Faute d'ambulance, on dut la secourir avec les moyens du bord, dans un fourgon.

Au cœur du dispositif, ils étaient un petit groupe silencieux d'une dizaine de civils, ahuris de peur et de fatigue, coincés ici par les événements. Parmi eux, Zoé et Noah avaient rencontré un des leurs, Maël, jeune anarchiste aux airs déterminés.

« J'ai passé la nuit à caillasser ces porcs de flics par ma fenêtre. Je squatte le plan d'un pote, en haut de cette tour. »

Il montrait un des immeubles.

« J'ai fracassé un mur entier pour en faire des projectiles. »

Noah lui demanda ce qu'il pensait de la situation.

« Les bleus ne sont pas assez nombreux, ils peuvent se faire déborder. D'après ce que je sais, ça pète un peu partout, c'est bon pour nous. »

Il regarda du côté des émeutiers.

« J'ai essayé de parler un peu avec eux, mais c'est compliqué. »

Il montra ses hématomes, au front, à la bouche.

« Avec ce qui est arrivé, ils sont à vif. »

Zoé comprenait. Frustrée de l'impossibilité de rencontrer ces jeunes, elle devrait se contenter des flics. Elle voulut profiter de l'accalmie pour parler au commandant. Conférant avec ses officiers près du véhicule de transmission, celui-là avait manifestement autre chose à faire ; mais à force d'arrogance, elle parvint à lui arracher un semblant d'entretien. Consignes de transparence…

« Pourquoi êtes-vous si peu nombreux ?

— Il y a dix-mille CRS opérationnels en France. Ils sont tous déployés. »

Comme la blogueuse ne trouvait pas d'autre question intelligente,

il continua :

« On ne sait pas combien de temps ça va durer. Les gars ne seront pas relevés. Nos barrages mobiles ne peuvent pas manœuvrer ici. Le lance-eau a été missionné sur les Champs. J'ai fait savoir que nous avions besoin d'un escadron supplémentaire, et du Peloton d'intervention de la gendarmerie, pour interpeller les meneurs. Si on ne reprend pas le terrain, il n'y aura pas d'enquête. Et en l'état on ne peut pas le reprendre. Mais les ordres de la préfecture sont formels : nous sommes ici pour maintenir la situation, éviter de nouveaux incidents graves, et nous ferons avec ce que nous avons. »

Il semblait frustré.

« À titre personnel, que pensez-vous de ces ordres ?

— Je ne suis pas là pour penser, et je ne m'exprime pas à titre personnel.

— Vous pouvez me le dire : je ne l'écrirai pas.

— Ça tombe bien : je ne le dirai pas. »

Elle s'efforça de ne pas lui rendre son sourire.

« Si vous avez d'autres questions, mon lieutenant se fera un plaisir d'y répondre. »

Zoé s'éloigna d'un pas vexé. « Reprendre le terrain ». Ils se prenaient pour des *conquistadores*.

Elle tenta d'oublier son envie de se laver, de se brosser les dents, de prendre un bon bain chaud, de dormir, et s'efforça de se replonger dans son article.

Elle était fière. Elle se raconterait comme une héroïne, avec la touche d'humilité requise. On la célébrerait, pour oser ce que les journalistes ne faisaient plus.

Elle voulut d'abord justifier le « silence » des jeunes de la cité. Elle pensa à la dignité. À leur refus d'instrumentaliser le drame. Elle ne voulait pas trop en faire dans le misérabilisme, ce qui passerait pour du paternalisme. Non, elle allait vanter leurs mérites et leur créativité, face à un ordre social qui s'apparentait à une torture psychique. Quitte à inventer un témoin ou deux.

En entendant un cri, elle leva les yeux.

À travers les grilles du barrage mobile, elle vit leur charge.

Ils étaient plusieurs centaines, sortis de derrière les tours, fonçant dans une attaque coordonnée droit sur le dispositif policier. Elle s'était levée, avait laissé tomber son carnet. Les CRS criaient des ordres, reprirent leur position, levèrent leur bouclier. Une salve de grenades fut tirée.

Dans une violente déflagration, un bouquet de fumée s'éleva de devant les fourgons. Le commandant cria quelque chose. Des sections entières s'y engouffrèrent en hurlant. Dans un vacarme sans son, les gardes mobiles firent ce qu'ils savaient faire : briser la vague d'assaut en lui opposant ses matraques et ses boucliers, avancer directement

face à elle, puis, grâce aux agents de la Bac, isoler de petits groupes d'émeutiers, en menaçant de les encercler pour les interpeller. Les jets de projectiles anarchiques devinrent vite aussi dangereux pour les assaillants que pour les policiers. Quelques grenades de désencerclement claquèrent. Les insurgés chargeaient de nouveau, dans le désordre et les cris. L'issue de la bataille semblait incertaine. Les uns avaient le matériel, l'organisation et l'amertume, les autres le nombre, la foi et la rage.

Aux côtés de la blogueuse, le lieutenant semblait inquiet. Il jetait de fréquents coups d'œil en arrière. De l'autre côté de la route, une supérette constituait le seul repli possible. Il était impossible de reculer contre les immeubles, sans risquer de s'y voir bombardé par leurs occupants.

Quand la fumée se dissipa, on vit que les émeutiers s'étaient repliés. Les CRS les avaient repoussés jusqu'au pied des tours.

Et on vit une scène affligeante : le jeune Maël, seul au milieu des sections de CRS suréquipées, criant, poussant et frappant les boucliers, comme un fou, pathétique. Il hurlait aux émeutiers de revenir. Il savait qu'on ne lui ferait rien.

Les CRS s'en amusaient presque, en le ramenant derrière les fourgons, par de légères poussées de bouclier. À le voir ainsi humilié, Zoé éprouva un mélange de honte et de colère. Elle voulut appeler les médias, pour dire comment certains témoins étaient « violentés ». Dans le chaos de l'information approximative, ça pouvait passer.

Malgré tout, malgré elle, elle avait peur. Elle approcha le lieutenant.

« Allez-vous maintenir votre dispositif ?

— Il n'est pas question d'abandonner nos positions.

— C'était pourtant une attaque violente.

— Non. C'était un test. »

À cet instant, le flot des émeutiers se referma sur la place, comme la mer derrière Moïse.

Peut-être six fois plus nombreux, ils chargèrent à nouveau, armés de bâtons, de machettes et de barres de fer.

« Ça, c'est une attaque violente. »

18

Dans l'histoire du monde, c'est encore l'absurde qui a le plus de martyrs.

— Frères Goncourt

PARIS, 5E ARRONDISSEMENT, 9 H 20.

Le colonel n'avait pas très bien dormi. Il avait allumé la télévision plus tôt que d'habitude, et ça ne lui avait rien appris de nouveau. Quelques incidents rapportés. Une certaine « tension ». Le curé apprécié de tous, qui offrait des câlins gratuits devant Montmartre, avait été égorgé par un déséquilibré. Dans l'ensemble une nuit « plutôt calme ». On évoquait cependant un « acte islamophobe gravissime », avec « un nouveau jet de lardons devant une mosquée ».

Les journalistes de BFM TV procédaient à leur revue de presse. D'énormes « NON » barraient la plupart des Unes. INDIGNE, titrait *Le Figaro,* LE CHOC, pour *Les Échos,* ABJECT, pour *La Croix*, RÉVOLTE, pour *L'Humanité,* LE MASSACRE QUI BRISE LA FRANCE, pour le *JDD,* un plus sobre LA FRANCE EN DEUIL pour *Le Monde,* LA NAUSÉE, pour *Libération,* TERRORISME ORDINAIRE, pour *L'Express,* CRIME CONTRE L'HUMANITÉ pour *L'Obs,* avec l'encart « Comment l'extrême droite profite du crime (lire en page 2) ».

L'éditorialiste Renaud Lorenzino venait de livrer son analyse – très attendue – de la situation. Il avait parlé de patrie en danger, et insisté sur la menace de l'ultradroite, intérieure, structurée, qui passait maintenant aux actes, au point de faire craindre à Lorenzino une « véritable tentative de putsch ». Il expliqua que le « putsch moral » avait déjà eu lieu, qu'il était ce « scepticisme sournois » que l'on observait partout, à l'égard de tous les efforts de la démocratie pour défendre la dignité de notre modèle de très-bien-vivre-ensemble.

Il se déclara « totalement » en faveur de la requête de Quraych Al-Islam, ajouta qu'il faudrait aller beaucoup plus loin, et à l'avenir anticiper de tels besoins légitimes.

Les journalistes parlèrent d'un discours « majeur », voire « fondateur », qui devait donner à l'union nationale un nouvel élan, et presque « une nouvelle constitution ».

« Nous vous rappelons les principales informations de la journée. L'état d'urgence a donc été renforcé, en raison des quelques incidents ayant eu lieu en marge des manifestations spontanées, auxquelles le gouvernement a demandé qu'il soit mis un terme, « pour la propre sécurité des participants ». Du côté des syndicats et des associations citoyennes, on dénonce un « déni de démocratie » et une « dictature par la peur ».

Le drame de la cité Taubira et cette situation de tension effraient les marchés, en effet les places boursières sont en forte baisse ce matin, dans le sillage de Paris, qui dévisse sous les 3 000 points. Le Premier ministre a tenu à rassurer les investisseurs, et à mettre en garde ceux qui seraient tentés d'amalgamer telle communauté ou telle religion à ces actes de protestation. Les lois anti-haine seront promulguées sans examen parlementaire, par recours à l'article 49.3. Ces lois requalifient notamment en « crime » toute déclaration jugée contraire à la dignité humaine, ce qui constituait jusque-là un simple « délit aggravé ».

Et nous vous rappelons enfin que Quraych Al-Islam attend des excuses officielles de la part du Président de la République, ainsi que le versement d'un premier « loyer » de dix milliards d'euros. Cet ultimatum expire dans deux heures et quarante minutes maintenant, comme l'indique notre compte à rebours incrusté en bas de votre écran. »

L'Élysée avait promis une réponse dans la matinée.

Un reportage montrait un rassemblement place de la République, en soutien aux itinérants. Une foule brandissait des pancartes « Refugees Welcome », et scandait : « Remplacez-nous ! Remplacez-nous ! »

Le nouveau slogan à la mode.

Une Femen, collier à piques et seins nus, boudinée jusqu'au milieu du ventre par un collant noir, hurlait à la caméra : « Nous serons tous des Français remplacés ! »

Un autre reportage, tourné dans une banlieue de l'Essonne, montrait une jeune femme chargée de sacs de courses fuyant une bande d'émeutiers, visages dissimulés par des cagoules et des keffiehs, sautant sur des voitures et jetant des pierres au loin, sur fond de feux de poubelles. Plus loin dans la rue, des magasins étaient pillés. À bonne distance, une rangée de CRS, immobile.

L'heure n'était plus à la conciliation. Devant une barre d'immeuble en flammes, un homme prenait à témoin une caméra, lui hurlait en la tenant à deux mains son amour d'un dieu tolérant et pacifiste. D'autres vinrent se joindre à lui. Bientôt l'image chavira, on entendit le journaliste crier. Retour plateau. La présentatrice s'excusa pour les difficultés techniques.

Le colonel pensa à son petit-fils. Il ne répondait pas au téléphone. Où était-il ? Que faisait-il ?

« Alors que les mouvements de protestation, d'abord localisés dans la grande couronne, s'étendent semble-t-il à certains quartiers des moyennes et grandes villes françaises, le Président de la République, qui doit faire face à une fronde de sa majorité, vient de faire savoir à l'instant qu'il rejetait officiellement la requête de Quraych Al-Islam, jugée « inappropriée ». Dans un communiqué, le Président insiste sur sa politique de réparation et sur les efforts fournis par le gouvernement contre l'exclusion, ajoutant que toute demande paraissant légitime serait étudiée avec bienveillance. Une intervention solennelle du chef de l'État aura lieu dans la journée… »

Le colonel se leva. Il fit quelques pas, s'adossa au mur, et songea.

Par la fenêtre, des fumées noires s'élevaient dans le lointain.

Ça s'était produit des dizaines de fois, rien ne laissait présager que celle-ci serait la dernière.

Et pourtant… Et si son petit-fils avait raison ? Et si le chaos était déjà là ?

Était-ce le poids des ans, la sagesse, la raison ? Sans rien connaître des troubles qui se jouaient là-bas, vers les incendies, le colonel n'eut plus la moindre volonté de contenir sa crainte, et presque sa *certitude*, que tout était en train de se jouer. Et que tout était en train de se perdre.

Il en avait vu d'autres, mais jamais ça ne lui avait paru aussi grave. Cette fois l'État semblait totalement dépassé. Et tout le monde se liguait contre la bête blessée.

Et on ne l'appelait toujours pas.

« Putain de merde ! cria-t-il, en frappant du talon le mur.

— Henri ! gémit Jocelyne, depuis sa cuisine.

— Je sais, pardon. »

Le colonel retourna à son canapé.

19

Ô mort, nous te rendons grâces des lumières
que tu répands sur notre ignorance.
Toi seule nous convaincs de notre bassesse ;
toi seule nous fais connaître notre dignité.

— Jacques-Bénigne Bossuet

LA COURNEUVE, 9 H 30.

En quelques secondes, le barrage mobile fut franchi, escaladé, débordé par les flancs. Derrière leurs fourgons, les sections n'eurent pas le temps de se reformer. L'affrontement fut brutal, d'une violence inouïe. Les policiers défendaient leur vie. Leurs grenades claquèrent au cœur même du dispositif. Dans une épaisse fumée blanche, on aperçut des machettes et on entendit des coups de feu. Face aux barres de fer, les matraques frappaient pour tuer.

L'assaut semblait contenu.

C'est alors qu'une seconde vague d'émeutiers, partie des immeubles du voisinage, s'abattit sur l'arrière du dispositif. Il n'y avait là que trois gardes mobiles, assignés à la garde des fourgons de matériel. Le lieutenant s'en rendit compte, hurla à ses hommes les plus proches de manœuvrer vers eux. Dans le chaos, personne ne l'entendit. Les deux premiers gardes parvinrent à fuir. Le troisième, acculé par les émeutiers contre un fourgon, leva son lance grenade et tira, à portée de poing. Un assaillant s'effondra, touché en pleine tête. La grenade n'explosa pas. Alors que le garde mobile cherchait à recharger, un émeutier lui tomba dessus, puis deux autres, puis une vingtaine. On le désarma, on le fit tomber. On le massacra. Le lieutenant hurlait de plus belle. Quelques-uns de ses hommes l'entendirent enfin. Ils virent ce groupe, s'acharner sur une forme à terre. Ils virent des parpaings voler. Ils virent une hache s'élever dans les airs.

Ils entendirent le bruit du coup.

Après une seconde de stupeur, les CRS chargèrent. Les émeutiers reculèrent. L'un d'entre eux trébucha, ne put échapper au lynchage expiatoire, à grands coups de matraque. Le lieutenant dû presque se

coucher sur lui pour arrêter ses hommes. Il fallait à tout prix éviter une nouvelle bavure.

L'assaut principal était repoussé. CRS et gendarmes s'étaient précipités auprès de leur collègue inconscient, qui saignait abondamment, du nez et des oreilles. Il était mort.

La rage monta parmi les hommes. Ils exigeaient d'être équipés en armes létales. Le lieutenant s'y opposa. Il fut bousculé. Il fallut toute l'autorité du commandant pour reformer le dispositif, occuper les hommes, disperser leur colère.

Il y avait des blessés. Les émeutiers restaient sur la place, à bonne distance mais menaçants, comme enhardis par la violence de l'accrochage. Ils semblaient toujours plus nombreux.

Terrifiée par tant d'absurde violence, oubliant son carnet, son billet, ses humeurs, Zoé considéra le champ de bataille. Dans ce ciel gris nappé de fumée blanche, d'où perçait un rai de lumière, chacun voyait ses dieux. Ceux de l'ordre, des collègues et du devoir, ceux du prophète, du clan et du chaos.

Zoé cherchait son dieu n'appartenant ici qu'à elle, celui du Lien Social, et n'était pas loin de se demander pourquoi il l'avait abandonnée. Noah était assis contre un fourgon, la tête entre les mains. Il venait de vomir. Maël était au bord de l'hystérie. Son dieu à lui n'était dans aucun ciel. Il était dans sa tête, et lui parlait. Il lui suggérait, en susurrant comme un dieu-serpent, de transformer sa lâcheté en vertu, d'enfin se prouver qu'il était à la hauteur de ses prétentions.

Alors il laissa là les estomacs des traîtres, il laissa là ces flics exténués, qui ne faisaient plus attention à lui, il laissa là sa manie de vaincre sans péril. Il contourna le barrage mobile et marcha à découvert, seul, dans le *no man's land* de cinquante mètres qui séparait les deux camps.

Il s'adressa aux émeutiers en se prenant pour on ne savait qui.

« À moi les réprouvés, les opprimés et les indigents ! »

On l'entendit.

« Vous pouvez les battre ! Ils sont peu nombreux. Ils sont épuisés. »

Des deux côtés, on leva la tête, on chercha à voir qui parlait ainsi. Encouragé, le jeune anarchiste continua :

« Les armes sont dans les trois derniers fourgons ! Ils ont des armes ! »

Le lieutenant jura. Le commandant donna l'ordre de le faire taire. Mais en face, devant les tours, les émeutiers firent mine d'avancer. Les flics hésitèrent. Quatre CRS finirent par sortir au pas de course, pour se saisir du jeune homme. En les voyant arriver, Maël se rapprocha des émeutiers. L'un d'eux rompit les rangs, armé d'un fusil à pompe. Il épaula, visa les quatre CRS, et tira. Un des hommes tomba. Ses collègues s'en saisirent, par les jambes et les bras, et le ramenèrent en

direction du barrage. L'homme fit feu de nouveau. Touché au ventre, Maël s'effondra.

Les émeutiers chargèrent. Maël geignait au sol.

« Tolère ! Tolère la mort, tolère la douleur, tolère ton supplice », le sommait le dieu-serpent, qui tenait son martyr. Avalé par la foule, Maël vit une ombre s'arrêter devant lui, lever un parpaing au-dessus de sa tête. Il eut le temps de bégayer :

« Ils ne savent pas ce qu'ils… »

Les tirs de grenades firent reculer les émeutiers.

Le corps gisait là, crâne fracassé.

On ne vit pas de lumière descendre sur lui, pas plus qu'on ne vit son âme s'élever.

Le Paradis de la Fraternité refusait du monde.

Cette fois les CRS exigeaient leur armement lourd. Le commandant hésita, puis le leur accorda.

Rien de tout ça ne passa à la télé. Ce réel-là n'exista pas. Les CRS se distribuaient des Sig, des fusils à pompe, des Tikka de précision. En face, on armait des kalach.

Entre les lignes, Zoé apercevait ce corps, qui restait bêtement ici.

Les flics le regardaient comme un zona.

Les milliers d'émeutiers, rassemblés sur la route et au bas des immeubles, encerclaient le dispositif famélique. C'était le dernier carré. Ils étaient le septième de cavalerie.

Le commandant n'insista pas sur la notion de légitime défense. Nul ne savait si ces hommes auraient le courage de tuer, autrement dit de mettre le feu à ce qui restait de leur pays. Chacun y pensait, se préparait au dernier assaut. Chacun attendait la première rafale, annonciatrice du grand carnage. Épouvantée, Zoé s'était mise à pleurer. Elle implora le lieutenant de l'aider.

« Tâchez de rester calme », conseilla-t-il, avec tout le réconfort dont est capable un homme qui craint pour sa vie.

Soudain, les émeutiers évacuèrent les lieux. La tête basse, ils regagnèrent leurs tours, disparurent derrière les immeubles. En quelques minutes, la place fut vide, il n'en resta plus un seul.

Il n'y avait plus que le cadavre du jeune Maël, abandonné à l'indifférence.

Les CRS, plus inquiets que soulagés, s'interrogeaient. S'étaient-ils dégonflés ? Préparaient-ils quelque chose ? Ils devaient avoir des lance-roquettes, là-dedans. Le commandant reprit contact avec la préfecture. On l'avertit que des renforts conséquents étaient en route. Il crut comprendre qu'il était question d'accord politique, et la communication s'interrompit.

On respira. Il donna des ordres. Fit ranger les armes, enlever le cadavre, demanda qu'on fasse un peu le ménage, de manière à rendre

le terrain plus présentable.

Alors que les CRS s'affairaient à dégager la route des carcasses de véhicules incendiés, Zoé reprenait ses esprits, et les distances qui allaient avec. Quand le lieutenant lui demanda « Ça va mieux, Mademoiselle ? », elle lui jeta un regard noir, feignit de trouver la question déplacée.

Elle avait retrouvé toute sa superbe. Elle planta là l'officier et marcha vers le cadavre de Maël, que les CRS s'apprêtaient à évacuer.

« Une seconde. Il a quelque chose qui est à moi. »

Les dents serrées, elle lui fit les poches, en sortit un trousseau de clés, et s'éloigna.

Il y avait sur son visage une expression que les siens ne lui connaissaient pas.

20

Sur cent hommes, dix ne devraient même pas être là et quatre-vingts ne sont que des cibles, seuls neuf sont de vrais soldats, et celui-là, celui-là est un guerrier, qui va ramener tous les autres.

— Héraclite

PARIS, 11E ARRONDISSEMENT, 11 H.

Ses voisins le disaient « spécial ».

Torse nu dans son appartement, installé à sa petite table, à la lueur d'une lampe torche, Vincent Gite nettoyait ses armes.

Il croyait en la violence, et la considérait comme le meilleur moyen de régler son problème.

Son problème, c'était les autres.

Sur la table, un couteau, un petit revolver, un Glock 19, des chargeurs de dix-sept et trente coups, plusieurs boîtes de munitions et un fusil d'assaut. C'était un HK G36 K, calibre 5,56 OTAN.

Gite approvisionnait les chargeurs.

Dans sa tête, il passait en revue ses certitudes.

Le Français ? Cliniquement mort.

Il prétend que la violence ne résout rien, parce qu'il croit que sa lâcheté a tout résolu.

Il croit sa défaite glorieuse, son déshonneur digne. Coq prétentieux dans sa merde.

Sage ? Impuissant. Grand mot pour dire *peur,* et justifier de rester assis.

Il paierait. Il paierait cher.

Une révolte ? La ville s'effondrera sur elle-même. Le bouseux défendra son village, sa maison, ses champs. Il ne va pas se mettre en ordre de marche pour sauver Paname.

Les flics ? Les militaires ? Ils défendront le régime ou rejoindront la banlieue. Il n'y a pas de troisième voie. Les hauts gradés ? Des carpettes d'État, triées depuis des décennies pour mieux s'aplatir. Il n'y aura pas de coup d'État. Des conjurés n'auraient pas la moindre chance.

Ils paieront. Ils paieront tous.

Pour accomplir sa vengeance, Vincent Gite ne comptait que sur lui-même. Il ne supportait plus tous ces gens se disant de son camp, et ne faisant rien. Prétendre haïr sans être capable de tuer, c'était déshonorer la haine.

Il rangea ses ustensiles de nettoyage.

Il n'avait plus de camp. Il ne supportait plus personne. Il avait fini par haïr le monde entier.

Il passa un coup de chiffon sur la table.

Il était sa propre secte.

Il rassembla ses chargeurs.

C'était un homme pour qui l'homme était une hérésie.

C'était un vengeur né de la cendre. La cendre de son pays, et celle de son père. Il était le petit-fils du colonel Fourreau. À quatre ans, il avait perdu son père. On parlait d'un accident, il avait toujours cru à un suicide. Sa mère l'avait abandonné quelques mois plus tard, pour « refaire sa vie » et « rattraper sa jeunesse », gâchée pour cet enfant né trop tôt, dont elle ne voulait pas. Elle vivait du côté de Saint-Tropez, il n'avait plus de nouvelles et n'en voulait pas.

Il enfila ses chaussures de combat, son tee-shirt noir, puis son pare-balles. Il passa son holster et y rangea le Glock, à hauteur de poitrine. Il dissimula le tout sous sa veste noire, qu'il bourra de chargeurs et de barres énergétiques. Il prit un couteau, sa lampe torche, un kit de survie. Il porterait le fusil d'assaut dans un sac de sport, avec le reste des chargeurs et des munitions.

Il endossa le sac, et sortit.

Très tôt, il avait eu cette envie de tuer.

Dans le civil, Vincent Gite était gardien de zoo en Seine-Saint-Denis. C'est ce qu'il avait fait croire à ses grands-parents, à tout le monde. De lui, on croyait beaucoup de choses. Son grand-père pensait que c'était juste un jeune un peu paumé, un peu parano, proche des milieux survivalistes. Un original. La moindre des choses, compte tenu de ce qu'il avait vécu.

On s'était demandé, une fois, lors d'une visite médicale, s'il n'avait pas de troubles psychiatriques.

Il avait ri. Et dans sa tête il riait encore.

Dans la rue – c'était un quartier populaire –, des attroupements. Les gens étaient inquiets, avaient besoin de parler. Certains disaient leur indignation, critiquaient l'incompétence du gouvernement. On se demandait s'il fallait céder aux exigences de la Ligue musulmane, et personne n'osa dire non. On préconisait l'apaisement. D'autres craignaient que les protestations citoyennes ne fragilisent l'économie. Gite marcha parmi eux. Il ne voyait ici que des rats d'homme, piégés, perdus.

Il voulait en finir avec ce monde. S'affranchir de cette race d'esclaves.

À ses yeux, l'effondrement était un miracle. De quoi restaurer une forme de justice.

Il était prêt, depuis longtemps déjà.

Il venait de se mettre en marche.

21

L'illusion est une foi démesurée.

— Honoré de Balzac

PARIS, 18E ARRONDISSEMENT, 12 H.

Ils étaient une trentaine, à braver l'interdiction préfectorale. Comme souvent, beaucoup d'appelés, bien peu de présents. Les militants identitaires avaient choisi une petite rue calme, non passante, bien fréquentée, pour éviter les incidents. C'était à deux pas de chez lui.

Ils déployèrent banderoles et drapeaux, entonnèrent timidement quelques slogans. Il fallait bien se faire entendre, mais on ne voulait pas d'ennuis. De cette petite troupe, Kaspar n'était pas le moins inquiet. Il avait vu de ses yeux les affrontements aux abords de la cité Taubira. Devant une telle violence, il avait presque senti sa testostérone se glacer dans son sang…

Ses velléités d'insurrection étaient réduites à rien. Il ne voulait plus se battre. Il était venu parmi les siens, plutôt pour ne pas rester seul, pour se sentir entouré, comme après une déception amoureuse.

Ses amis n'en menaient guère plus large. On se contentait de dénoncer le désordre, et proclamer qu'on était « chez nous ». Par leurs fenêtres, quelques curieux jetèrent un œil à la manifestation, puis s'en désintéressèrent.

Tout ça manquait de conviction. Il faut dire que dans la capitale, un militant identitaire avait tout d'une espèce extraterrestre, quand bien même il s'agissait, comme ici, de sa déclinaison « soft », citadine et étudiante, après plusieurs scissions du mouvement.

Il y avait quelque chose d'incongru dans la tenue d'une telle manifestation, ici, dans cette rue, bien à l'abri des événements. Un décalage entre l'acte et le discours. Plus que jamais on se résignait à subir l'histoire, et on tentait de sauver sa fierté. Ici comme ailleurs, on criait ses illusions et on se réchauffait dans la foule. C'est à ça que servaient de telles processions.

Le cœur n'y était pas. Pas un média ne s'était déplacé. On fit quelques clichés, pour la forme, pour la com'. « Face à la racaille, les

identitaires tiennent le terrain. » Quelque chose comme ça. Le temps venait de se disperser. On se proposa de manger ensemble, pour envisager des « actions ». Une fois encore, on se donnerait l'air d'avoir tenté quelque chose… Sans y croire, on parlait des gens qui bientôt seraient poussés à « choisir leur camp ».

Soudain, au bout de la rue, on vit se positionner des CRS. Le passage était étroit, il ne fallut que sept hommes pour le bloquer. Ça motiva certains militants. On s'intéressait enfin à eux, on les prenait au sérieux. À nouveau ils étaient le centre de l'attention. On releva les pancartes, on haussa les drapeaux. On se remit à chanter. Les plus excités avancèrent vers les gardes mobiles, les invectivèrent.

Kaspar se gardait de tout enthousiasme. Une intuition… Il vit des CRS prendre position de l'autre côté de la rue. C'était une nasse. C'était mauvais. Très mauvais. Les militants identitaires représentaient la seule France qu'il était moralement louable de matraquer. Les flics pourraient se faire plaisir : aucun média n'était là, et du haut de ces fenêtres, pas un témoin n'irait s'en émouvoir.

Les manifestants étaient peu nombreux, désarmés, pris au piège.

Sous les casques, des sourires. Il n'y eut pas de sommation. Des deux côtés de la rue, simultanément, les CRS chargèrent. Après des années d'attente, d'inaction, de passivité, d'injures, de crachats, de jets de peinture et de pierres, de cocktails Molotov, après des années perdues à subir, toujours, derrière le bouclier, sans broncher, les gardes mobiles libérèrent toute leur frustration. *Enfin,* ils avaient le droit de taper… C'était une sorte de récompense.

On se fit plaisir.

Couchés au sol, les bras devant le visage, hurlants, suppliants, les militants identitaires furent roués de coups. On les traita comme on traitait les anarchistes en Russie. On frappa du pied, on tenait les matraques à deux mains, on visait les tibias, les mains, les articulations, ce qui faisait le plus mal. Il n'y avait plus de règlement, plus d'ordre, plus de bavure. À l'ancienne. Les gradés de la compagnie se tenaient à l'écart, veillaient à ce que des journalistes ne viennent pas gâcher la purge.

Quelques militants crurent pouvoir se réfugier dans le hall d'un immeuble, dont une locataire avait entrouvert la porte, pour voir ce qui se passait. Ce fut pire : les CRS se ruèrent à leur suite, les coincèrent dans le sas, et les massacrèrent.

Dehors, le visage en sang, les dents déchaussées, les manifestants suppliaient leurs bourreaux.

Après cinq bonnes minutes de curée, les CRS s'épuisaient. Les coups se raréfièrent.

Le souffle court, rieurs, ils se rassemblèrent vers leurs chefs. On décida qu'ils s'étaient suffisamment défoulés. Ils pouvaient retourner à leurs missions.

On les vit repartir, comme ils étaient venus.

Traumatisés, les militants se relevaient, gémissaient, se soutenaient les uns les autres. À la fenêtre du troisième, un jeune homme levait sa bière, comme s'il portait un toast à cette bataille.

« Bravo les bleus ! criait-il. Bravo ! »

Dès le début de la charge, Kaspar le blogueur, bousculé par les siens, était tombé devant les CRS. Sous l'orage de coups, il avait feint l'inconscience, avant de se réfugier dans une cabine de toilettes réservée aux personnes trans, en s'y faufilant sans qu'on ne le remarque. Il y était toujours. Dans ce sauna fétide, accroupi de douleur et de peur, il fixait la porte de plastique en priant pour que personne ne vienne le chercher ici.

Il avait plusieurs doigts brisés à chaque main. Il ne pouvait rien faire pour soulager cette douleur atroce, sinon les laisser pendre devant lui, en serrant les dents.

Du sang coulait sur ces bouts de chair désarticulés. Ça venait de sa tête. Il était largement entaillé au cuir chevelu. Il en avait dans les yeux. Il se demanda s'il n'allait pas perdre connaissance.

Il était torse nu, le dos brûlé par le goudron et lacéré par les matraques. Il ne se rappelait plus très bien comment il avait pu perdre son tee-shirt. Il avait très mal à la cheville gauche, à l'omoplate, et il y avait près de son coude droit un énorme hématome rougeâtre, déjà très enflé.

Il avait son téléphone sur lui, parvint à le sortir au prix d'une vive douleur, en tordant ses doigts cassés dans la poche de son jean. Il le posa devant lui, maculant l'écran d'une empreinte de sang. Il ne sut que faire. Il voulait appeler la police, avant de se rendre compte de sa bêtise.

Il n'oserait pas même appeler l'hôpital, encore moins sa famille. Il était presque nu. Il avait honte.

Il aurait voulu que le monde entier disparaisse.

Il avait du mal à réfléchir. Il n'arrivait pas à comprendre. Pourquoi ce matraquage ? Il y avait quelque chose d'institutionnel, de rangé, dans leur petit groupe. Les fondateurs, le noyau dur, étaient à la retraite. Eux n'étaient que des petits bourgeois en mal de sensations. C'était du folklore…

L'ultradroite active, la vraie, celle qui préparait des coups, n'était pas là.

C'était une injustice. Vraie. Flagrante. Une preuve de persécution de leur mouvement par le régime, qui hier aurait été de nature à le réjouir, à le conforter dans son combat. Mais plus cette fois. C'était trop. Il n'avait rien fait pour mériter cette hargne.

Il n'en voulait pas vraiment aux flics : ils faisaient leur boulot.

Il n'en voulait plus à personne.

Il voulait changer d'endroit, changer de corps, changer de vie.

Il était à trois rues de chez lui. Au bout d'une heure, peut-être deux, il se décida à jeter un œil dans la rue. Il n'y avait plus rien. On avait tout nettoyé. Ses amis étaient partis. Les avait-on embarqués ? Il ne restait qu'un peu de sang, çà et là, sur lequel on avait balancé de la sciure. Il ne voyait pas de tee-shirt, ni rien susceptible de le couvrir.

N'y tenant plus, il se rua hors de sa cachette, et partit en courant. Il boitait sur sa cheville gauche, avançant presque à cloche-pied. Il avait mal. Il avait honte. Le sang lui piquait les yeux. Sur le boulevard il passa au milieu des badauds. On le regarda, blessé, meurtri, torse nu, en larmes. Il essayait de cacher son visage ensanglanté. Il avait l'impression de vivre son pire cauchemar.

Arrivé enfin, il composa le code avec son auriculaire, parvint, dans une ultime douleur, à tourner la clé dans la serrure, à rentrer chez lui, à faire rouler le bouton du verrou entre ses paumes…

Il y était arrivé.

Il sanglota.

Il tituba jusqu'à la salle de bain, enleva difficilement ses baskets, et ses chaussettes. Sa cheville était violette. Il se regarda dans la glace. Il lui faudrait des points pour suturer la plaie au cuir chevelu. Elle ne saignait plus, mais restait béante.

Il n'avait pas le courage d'aller à l'hôpital. Il y aurait sûrement des flics là-bas. Et il était fiché.

Il monta dans sa baignoire et fit couler de l'eau chaude. Il voulait se laver de tout ça.

Ça lui fit un peu de bien, mais ses doigts restaient douloureux. Il ne pouvait pas s'allonger, son dos lui faisait trop mal. En position fœtale, il laissa l'eau brûlante engourdir ses doigts. Peu à peu lui saisir le corps.

Ainsi anesthésié, dans la vapeur, il rêva de métamorphose. Il voulait changer. Laisser tomber le boulot, le porno, les vidéos et la politique. Changer d'amis, changer de pays. En attendant rester planqué chez lui, dans ce bain. Regarder des émissions stupides. Écouter avec ferveur un discours de conseiller général, prier pour être sauvé par les pouvoirs publics. S'excuser pour tout. Il voulait qu'on prenne soin de lui.

Embrasser sa vieille maman, relire ses livres d'enfant…

Méthodiquement renoncer.

22

Comme d'autres par la tendresse,
Sur ta vie et sur ta jeunesse,
Moi, je veux régner par l'effroi.

— Charles Baudelaire

ROISSY-EN-FRANCE, 13 H 30.

Au volant de son utilitaire, Jawad était en nage. Englué depuis Saint-Denis dans les bouchons monstres de l'A1, sûrement à cause du bordel dans les cités, il n'en finissait plus de consulter l'horloge digitale du tableau de bord, et se félicitait d'être parti avec une demi-heure d'avance.

Comme toujours, il naviguait continûment d'une file à l'autre, s'énervant derrière son volant, ayant l'impression de perdre encore plus de temps.

En prenant la sortie pour Goussainville, il retrouva enfin une route dégagée, et respira de nouveau. Les environs très arborés lui disaient quelque chose. Jawad avait déjà livré dans le coin.

Au rond-point du Thillay, première à droite. Suivre la petite rue, boisée à gauche, murée à droite.

À quelques dizaines de mètres des dernières maisons, il se gara. C'était là. Pile à l'heure.

Le coin était calme. Jawad sortit sa pince coupante, se pencha et sectionna son bracelet électronique, puis il descendit de la voiture, ouvrit le coffre, et en sorti le lanceur Strela 2, ocre et vert, d'où dépassait la tête blanche du missile, un 9K32 sol-air. Quinze kilos pour un mètre quarante, matériel robuste, de conception soviétique, acheminé de Syrie voici quelques années. Un grand honneur : Jawad avait été désigné pour s'équiper d'un des trois lanceurs dont disposait sa cellule.

Avec les émeutes, tout s'était précipité. Il fallait agir. Une bonne chose : il n'avait pas eu le temps de gamberger. Il se sentait prêt. Et comme la police était déjà débordée et que tout devait se faire simultanément, il aurait même une petite chance de s'en sortir. Mais c'était un objectif secondaire.

Muni du lance-missile, Jawad jeta un coup d'œil à la rue, déserte, puis se plaça devant sa voiture.

Les yeux fermés, il récita une courte prière.

Le lance-missile épaulé, organes de visée déployés, Jawad posa un genou à terre, se tourna vers Roissy, et pointa son engin vers le ciel.

23

Quand l'édifice d'une civilisation est vermoulu, ce sont toujours les foules qui en amènent l'écroulement. C'est alors qu'apparaît leur principal rôle, et que, pour un instant, la philosophie du nombre semble la seule philosophie de l'histoire.

— Gustave Le Bon

LA COURNEUVE, 13 H 40.

Pendant la minute de silence, le Président de la République avait pensé à Amina, et dut réprimer un début d'érection qui aurait fait désordre. Dans le craquement de ses lombaires, devant trois rangées d'officiels et une dalle du souvenir bétonnée en quinze minutes, il s'inclina par deux fois. À ses côtés, la jeune ministre du Vivre-ensemble et du numérique. Dans l'intimité de quelques dizaines de caméras, de centaines de conseillers, de policiers, de personnalités et d'anciens combattants pas assez vieux pour avoir jamais combattu, ils fixaient l'horizon en essayant d'avoir l'air très concernés, tels des croque-morts au sommet de leur art.

Le Président était donc là, au cœur de la cité Taubira, où l'incident avait eu lieu, où l'on s'était affronté toute la nuit, où l'on se battait encore ce matin. « Inespéré », admettait l'entourage présidentiel, « sous couvert de l'anonymat ». Après le rejet de l'ultimatum de Quraych Al-Islam, les services de l'Élysée avaient déposé une demande de visite officielle auprès des médiateurs de la cité, pour la forme, pour éviter la rupture. Il était question de « rendre hommage aux victimes de la barbarie policière ». Pas une seconde, l'Élysée n'avait imaginé recevoir une réponse favorable.

Et quelques heures plus tard, les services de sécurité du palais n'en revenaient toujours pas qu'on les laisse entrer là, placer les journalistes, installer leur chapiteau, sans les tailler en pièces. La seule chose qu'avait rencontré ici le cortège, était un silence hostile.

Inespéré, pour un chef d'État hué partout et tout le temps. Les médias feraient passer ce silence pour le recueillement des jeunes de banlieue autour de leur Président. Ce signe d'apaisement suffirait à stabiliser les marchés. Jacques Chalarose reprenait la main. La

perspective était belle, et il était dans son élément, grave et gourmé, la mine basse, au garde à vous, les yeux humides. Quand les sondages étaient mauvais, il se régénérait dans le sacré. À la colère de la foule il opposait ses morts. Il voulait l'union nationale, ce qui sous-entendait l'interdiction de la critique. Il prônait le devoir de mémoire, pourvu qu'on oublie le présent. Ses conseillers ne cessaient de le lui répéter : on n'avait rien inventé de mieux pour censurer l'opinion. Depuis des lustres les responsables politiques se protégeaient derrière ce chantage funéraire et ses rideaux de cadavres, comme la pieuvre disparaît dans son nuage d'encre.

Galvanisé par cette séquence qui ne manquerait pas de faire impression sur tout le pays et sa courbe de popularité, le Président disait face caméra « sa détermination à rassembler les résidents de France autour de valeurs communes, fondées sur le vivre ensemble, l'aspiration légitime de tous au respect, à un monde meilleur, dans l'égalité et la diversité, dont nous sommes si fiers et si riches ».

Derrière l'écho grésillant du discours, les menaces des tours. Les bruissements de la rue étaient loin, mais ils étaient. Et les journalistes, apeurés dans cette ruche urbaine, sentant comme rarement l'épaisseur du risque, ne ramenaient leurs questions qu'à ça : la situation était-elle sous contrôle ? Les réponses furent évasives. Après le rejet de l'ultimatum de Quraych Al-Islam, les appels au désordre furent nombreux. Malgré quoi un dispositif de sécurité « traditionnel » avait été ordonné par le Président, pour son déplacement ici. Manière de rendre la monnaie de sa pièce au quartier. Toi bien te tenir, moi venir en paix. Tactique de com' pour ne pas donner l'impression de priser davantage sa personne aux citoyens des zones sensibles. Tentative de convaincre qu'il n'avait pas peur de son peuple, surtout pas de ce peuple-là. En réalité, de nombreux policiers stationnaient discrètement dans les environs, casques et boucliers remisés dans les fourgons. Les consignes tenaient en une phrase : « Ne pas provoquer ni céder aux intimidations ».

Soudain un mouvement. Autour du Président, des têtes inquiètes se dressèrent. Des cris. Des tours et des environs, la foule arrivait. Aussitôt on proposa au Président d'abréger. Il refusa, évoquant d'une voix tremblante le « devoir de résistance » de « ceux qui n'ont pas reculé » qu'on célébrait aujourd'hui.

Les rares badauds fuyaient. Une foule compacte cerna la place. Des jeunes portant cagoule s'y déployaient, par dizaines, par centaines. La foule s'écoulait des tours environnantes, s'infiltrait à travers un service d'ordre condamné à l'attentisme. Autour du chapiteau, les policiers, nerveux, reculaient tout en serrant les rangs. Des rumeurs d'assaut du Palais de l'Élysée couraient.

Harcelé par le responsable de sa sécurité, le Président consentit à

demander des renforts. Mais à moins de faire des centaines de victimes, les policiers des rues adjacentes ne pouvaient approcher dans cette mer déchaînée. Il y avait là des milliers de personnes. Un médiateur voulut lancer un appel au calme, mais quelqu'un avait débranché les micros. Très vite, le bruit courut que les commissariats parisiens étaient *bloqués*. L'information parut insensée. Une action organisée ? Ça ne leur ressemblait pas.

Toujours est-il que le piège de la cité se refermait. On avait soigneusement laissé le communicant en chef, ses techniciens et ses obligés venir flairer ce grossier appât démagogique, dans l'endroit le plus incontrôlable de la ville, dans cette cité pandémoniaque, où maintenant éclataient de nombreux fumigènes. Quelques pavés volèrent. Le cortège présidentiel, réduit à une garde fidèle et quelques journalistes pris dans la nasse, parvint à s'éloigner du chapiteau. Il semblait possible de fuir par la rue Kurdi, mais cette retraite fut coupée par une foule accourue de la place Merkel.

Les flics n'avaient plus le choix : pour se dégager, il fallait faire face. La souris n'avait plus que ses dents. Les flics dégainèrent leurs armes et les pointèrent autour d'eux. La foule hésita. Le Président rompit le dernier carré et baissa les armes de ses hommes.

« Nous n'avons pas d'ennemis ici, dit-il en levant les bras. Des Français ne peuvent pas tirer sur des Français. Le sang a assez coulé. Je vais leur parler. »

Le silence se fit, jusque dans la foule. Dans le monde d'avant, son inconscience aurait fait de lui un héros. Il ne fit que jouer jusqu'au bout son sinistre rôle. C'était de l'improvisation : l'emploi du temps d'un chef d'État moderne, un quart de réunions, un quart de communication, un quart de collations et un quart de fellations, ne comprenait pas la confrontation directe.

Deux meneurs avancèrent. Le Président marcha vers eux. Le responsable de sa sécurité voulut le suivre. Un meneur l'arrêta.

« T'inquiète, on va juste parler avec lui. »

Le Président fut avalé par la foule. Le flic resta immobile. Il voulait croire ce jeune, malgré son sourire de chat. Avait-il le choix ?

Personne n'oserait tirer. Tout était joué.

24

La nature a horreur des trop longs miracles.

— Albert Camus

FLORAC, 13 H 50.

Le type au téléphone, au fort accent étranger, avait parlé d'un « cas sérieux de circulation ».

Les deux gendarmes, le premier d'un âge respectable, le second en « situation transitoire de superfluité pondérale », selon la nouvelle définition de l'OMS, avaient dû éteindre leur télévision. La brigade de Florac était à vingt kilomètres des lieux de l'accident. « Le gros et le vieux », pour les intimes, y étaient affectés depuis seize et trente ans.

Quand leur antique Kangoo arriva sur place, en pleine forêt, ils virent deux voitures bleu gendarmerie, rampes lumineuses et sérigraphie réfléchissante, garées sur le bas-côté derrière une petite fourgonnette blanche. Il y avait des collègues. Quatre d'entre eux se tenaient devant la fourgonnette, comme occupés à l'examiner. D'où sortaient-ils ?

La Kangoo se gara. Les deux militaires descendirent. On vint à leur rencontre. Le vieux comprit alors que ces hommes-là n'étaient pas de vrais gendarmes. Leurs voitures étaient repeintes, les autocollants n'étaient pas à leur place. Quelque chose clochait dans l'allure de ces gars. Il se souvint alors du vol d'uniformes et de matériel, commis l'été dernier à Alès.

Avant qu'il ne pense à sortir son arme, on le mit en joue depuis l'autre côté de la route. Une kalach. D'autres hommes sortirent des bois, lourdement armés. Les adjudants de Florac levèrent les mains. On les désarma, et on les fit avancer dans les bois, sans un mot, sur une trentaine de mètres.

« Enlevez vos uniformes. »

Les deux hommes s'exécutèrent. Un des faux gendarmes collecta leurs affaires et les fourra dans un sac en plastique.

« C'est bon. »

Un homme filmait la scène. On les fit mettre à genoux. On ne leur laissa pas le temps d'avoir peur. En caleçon, le vieux tourna la tête

vers son collègue. Il vit un pistolet se poser contre sa nuque, le bruit sourd d'un tir aqueux, et le gros corps s'abattant sur le sol. Il entendit un cri étouffé, « Allahou akbar ! », sentit à son tour quelque chose contre sa nuque, puis tout se termina.

Le groupe abandonna les cadavres et revint aux voitures. Ils étaient dix en tout. Ils se répartirent dans les quatre véhicules, puis le cortège démarra. Dans les soixante-dix kilomètres à la ronde, il n'existait plus aucun représentant de l'ordre. Des incidents avaient été déclenchés dans les villes alentours, pour mobiliser d'éventuels secours.

En quelques minutes, les quatre véhicules arrivèrent au petit village, soigneusement choisi, ramassé sur lui-même dans une vallée encaissée, perdu dans les causses du Gévaudan, à équidistance d'Alès, de Millau et de Mende. Il abritait une centaine d'habitants.

Les trois voitures floquées « Gendarmerie », suivies par la fourgonnette blanche, entrèrent au pas, par l'unique route du village. La Kangoo se gara devant la mairie. Deux hommes en descendirent et entrèrent aussitôt dans le bâtiment. Les trois autres véhicules s'arrêtèrent sur la place, face à l'église. Huit individus en descendirent et discutèrent entre eux. Sous l'œil curieux d'un vieillard assis là, on sortit des coffres plusieurs lourds bidons, pour les porter dans l'église. Deux gendarmes allèrent se positionner de manière visible, aux entrées du village.

Leurs six « collègues » commencèrent alors la tournée des maisons. Ils frappèrent à toutes les portes, demandant aux habitants de sortir au plus vite, « sans effets personnels », et de se rendre sur la place du village, « pour leur sécurité ».

Aussitôt revenus de la mairie, les deux gendarmes de la Kangoo avaient actionné la sirène de leur véhicule, et klaxonnaient pour rameuter la population.

Le village était composé pour l'essentiel de retraités, de chômeurs et d'agriculteurs. Une dizaine d'enfants. À cette heure, presque tous étaient occupés à regarder la télévision. Ils n'eurent pas le temps de s'interroger sur la brutale interruption de l'hommage présidentiel.

On regarda par les fenêtres. Soudain, la peur, virtuelle et lointaine, s'était matérialisée dans leur rue. Les gendarmes étaient là. Que se passait-il ? On sortait, d'un pas hésitant. Sur la place, un gendarme parlait dans un mégaphone.

« Merci à tous de réagir rapidement. On nous signale des mouvements suspects dans les environs. Nous avons de bonnes raisons de croire que des terroristes s'apprêtent à passer à l'action. La population doit être mise en sécurité. Le GIGN est en route, et des bus vont venir vous chercher. Nous allons procéder à une évacuation temporaire. »

Murmures d'étonnement. Le citoyen avait peur, mais se voyait fort agacé à l'idée d'être déplacé.

« Ce ne sera l'affaire que de quelques heures, le temps de sécuriser les environs. Bien. Tout le monde va entrer dans l'église, ça va nous permettre de procéder à un décompte précis, et d'attendre les bus en sécurité. Je vous demande de ne pas utiliser vos téléphones. Nous savons que les terroristes sont capables d'intercepter les communications. Ils ne doivent en aucun cas être informés de votre évacuation. »

Les gendarmes portaient pour certains des armes lourdes, qu'on jugeait plutôt rassurantes, compatibles avec une situation de crise.

« Où est Monsieur le maire ? » demanda un homme.

Le maire gisait à son bureau, dans une flaque de sang, gorge coupée d'une oreille à l'autre.

« Il gère la situation avec la préfecture, répondit le gendarme, en désignant la mairie.

— Et Monsieur le curé ?

— Nous sommes ici pour recenser tout le monde. Nous n'oublierons personne. Je vous demande d'agir dans le calme, et de tout faire pour nous faciliter la tâche. »

Certains villageois se plaignaient à voix basse. Ils n'étaient « pas prévenus », ce n'était « pas normal ». On se demandait qui « surveillerait les maisons ». Les commères du village, au premier rang, cherchaient des choses à dire aux militaires. L'une d'entre elles parla du camp de réfugiés, situé à un kilomètre du village.

« On s'occupe d'eux », avait répondu le gendarme, qui paraissait l'apprendre.

Une vieille femme obtint, « exceptionnellement », d'attendre les secours chez elle, où elle veillait son père qui n'était plus en état de se déplacer. Un gendarme resterait à leurs côtés.

Un agriculteur parla des adjudants de Florac, s'étonnant de ne pas les voir.

Un vieux roublard le poussa du coude.

« Si ça se trouve, c'est des faux. Y vont nous refaire Oradour. »

Cette demi-plaisanterie déclencha quelques rires nerveux, contribua à propager la crainte. Pour la forme on rechigna, mais tous obéirent. Le gendarme au mégaphone était sympathique, et il avait l'air d'ici. Il rassurait. Ses collègues, pour la plupart, étaient issus de l'enrichissement, mais tous militaires, croyait-on, bien armés, ici pour protéger les honnêtes gens des égorgeurs fous. Pas d'amalgame. Chacun avait en tête ces horribles vidéos, que des pirates informatiques envoyaient sur toutes les messageries, d'enfants libyens torturés, brûlés vif, exécutés de toutes les façons possibles.

Les gendarmes postés des deux côtés du bourg interceptèrent quelques véhicules. Un livreur fut refoulé. On invita les gens du coin à se rendre sur la place de l'église. On alla chercher un agriculteur dans son champ, et l'on fit défense à une vieille d'emporter son chien.

Sur le parvis de l'église où étaient rassemblés une centaine d'administrés, les gendarmes, quelque peu nerveux, installaient une caméra sur son trépied. « Pour un recensement fiable ». Sous la nef les gens discutaient, certains disant leur inquiétude, d'autres plaisantant sur le fait qu'il n'y avait jamais eu autant de monde dans leur petite église.

Curieux, un enfant approcha les bidons disposés dans les travées. Il en déplaça un, et sentit l'inertie d'un liquide. Lorsqu'il le déboucha, une vapeur âcre lui piqua les narines.

Dans l'église, une vague odeur d'essence.

25

Tout poids souhaite tomber vers le centre du monde par le plus court chemin.

— Léonard de Vinci

ROISSY-EN-FRANCE, 14 H.

Le vol 006 d'Air France, en partance de Paris-Charles-de-Gaulle et à destination de l'aéroport JFK de New York, fut enfin autorisé à décoller. À bord de l'Airbus A380, cinq-cent-soixante-et-onze passagers et neuf membres d'équipage s'apprêtaient à laisser derrière eux le *changement*.

Comme avant chaque départ, le chef de cabine tira le rideau du pont principal, et regarda ses passagers, répartis sur trois rangées de trois sièges, presque tous absorbés par leur smartphone. Une clientèle plutôt aisée, classe moyenne supérieure. Sur la gauche, au premier rang, une vieille femme à lunettes jetait un regard plein de haine à l'hôtesse qui rappelait dans l'indifférence générale les consignes de sécurité. À ses côtés, un curé courbé par la miséricorde, ruminait l'échec de sa dernière messe œcuménique. Ils feignaient d'ignorer l'enfant, derrière eux, qui injuriait sa mère.

« J't'emmerde. Conne.

— On ne doit pas dire ça à sa maman mon chéri. C'est très mal élevé.

— J't'emmerde. »

La vieille dame à lunettes avait fini par se retourner.

« Toi aussi j't'emmerde, lui lança-t-il.

— Antonin. Sois poli. »

Derrière eux, une DRH au bout de la déprime, rentrait à New York après une série d'entretiens. Voilà dix ans qu'elle lisait des CV de gens « dynamiques » et « motivés » poussés devant elle par Pôle emploi, comme des condamnés vers l'échafaud, et qu'elle entendait des « requérants de situation » lui dire qu'ils avaient « les défauts de leurs qualités ».

Sur la rangée suivante, un étudiant Erasmus passionné de politique voulut parler de ce qui se passait avec sa voisine, pour lui donner son

opinion et éventuellement corriger la sienne, mais elle ne parlait pas la langue. À ses côtés, un homme songeur venait de voir une fille se faire tabasser dans le métro, sous ses yeux. Il n'avait pas bougé une oreille. Mais il n'était pas le seul, et les autres devaient se sentir aussi coupables que lui, du moins il l'espérait. Ce sentiment de gêne passerait, et personne ne le saurait. Sur Internet, voici quelques années, il avait poussé une jeune fille au suicide. Ça ne l'empêchait pas de respirer.

De l'autre côté, il y avait un obèse en nage, payant deux places, prêt à dire « tu veux mon handicap ? » à quiconque lui adresserait un regard ambigu.

Un cadre crispé époussetait ses pellicules, en maudissant sa secrétaire de lui avoir réservé une place en deuxième. D'ordinaire, il louait le vivre ensemble, mais maintenant qu'il l'avait sous le nez, il lui trouvait une drôle d'odeur.

En plus de l'âcre parfum de sueur, un enfant venait de vomir à côté d'un sachet prévu à cet effet, à quelques rangées de là. Sa mère lui reprochait de ne pas avoir attendu le décollage, et son père disait qu'au moins c'était fait.

Tout le monde faisait plus ou moins la gueule. C'était un avion normal, aux deux tiers plein, embarquant des passagers normaux.

Dans le cockpit, le commandant de bord donna le signal du décollage.

« Air France zéro zéro six décollage piste vingt-sept gauche », annonça le copilote.

Le commandant poussa la manette des gaz à fond, le régime moteur augmenta, le roulage commença. Dans le chuintement de leurs énormes turbines, les quatre réacteurs lancèrent le gigantesque appareil vers le bout de piste.

Secoué dans son fauteuil, à près de trois-cent-vingt kilomètres heure, le commandant tira sur le minimanche, l'Airbus se cabra, les vibrations cessèrent, les quatre-cents tonnes s'élevèrent…

La forte poussée du décollage maintenait les passagers dans leur siège.

À quatorze heures sept minutes et dix secondes, ils pensaient à mille et une choses insignifiantes. Le message à l'être aimé, le temps qui passe, la brosse à dent oubliée. Un fantasme, une perspective. Une pensée amère, un refrain tenace. Avoir peur, affecter d'être blasé. La vague crainte de s'être livré à un tel monstre d'acier, contre quelques statistiques rassurantes.

À quatorze heures sept minutes et douze secondes, un bruit sourd et une violente secousse. Les masques à oxygène tombèrent. On se mit à hurler. Il y avait de la fumée, le bruit d'une alarme.

« Bordel ! s'écria le commandant.

L'alarme feu retentissait.

— C'était quoi ? demanda le copilote. On nous a heurté ? »

Quantité de voyants clignotaient.

« Panne moteur 2, pompage moteur 1, annonça le commandant. Procédure feu réacteur.

— Moteur 1 coupé.

— Maiday maiday maiday Air France zéro zéro six à Roissy, collision à sept-cents pieds, vitesse deux-cents nœuds, alarme feu, moteur 2 en panne, moteur 1 coupé. »

En pleine poussée ascensionnelle, la perte des deux moteurs d'une même aile était catastrophique. Un instant, le commandant envisagea un atterrissage d'urgence au Bourget, mais il était impossible d'équilibrer l'appareil, qui tirait trop à gauche, et n'avait pas assez de vitesse pour entamer une approche des pistes. L'Airbus risquait de décrocher, et tomberait comme une pierre. Ils devaient tenter de passer Paris, pour se poser à Orly.

« Qu'est-ce que tu en penses ?

— C'est jouable. Si les deux autres moteurs tiennent, ça peut passer. »

Les passagers n'étaient pas de cet avis. L'un d'entre eux avait vu l'aile gauche en feu, et se sentit obligé de le hurler à tue-tête. Les autres l'imitèrent. Dans la fumée, hôtesses et stewards essayaient de faire respecter les consignes de sécurité. C'était le chaos.

Quand une catastrophe se produit quelque part, il se trouve toujours quelqu'un pour dire « ça aurait pu être moi ». Manière d'exister un peu dans le drame des autres. Tous ici l'avaient fait au moins une fois. Cette fois pas de doute : c'était bien eux.

À quatorze heures huit minutes et quinze secondes, ils priaient plus qu'ils ne pensaient. Tous savaient que c'était sérieux, et personne ne chercha à rassurer son voisin. Dans cet appareil en perdition, chacun mesurait soudain son état de dépendance et de vulnérabilité. Chacun avait payé pour confier sa vie à une compagnie. Chacun eut le temps de se jurer, mais un peu tard, qu'il ne serait pour lui plus jamais question d'avion.

Dans la cabine de pilotage, les alarmes anti-collision retentirent.

« Too low, terrain. Pull up pull up. »

L'Airbus perdait de la vitesse. Le moteur 1 ne repartait pas. Des défaillances électroniques empêchaient certaines commandes de fonctionner. Les volets de l'aile gauche, déformés par les flammes, ne répondaient plus. Le commandant n'arrivait pas à maintenir à plat son avion, qui se cabrait et s'inclinait sur la gauche.

« On n'a pas assez de vitesse, fit le copilote. On n'a pas assez de vitesse !

— Je sais, répondit le commandant.

— Attention, on part… On part en roulis.

Le commandant lui jeta un regard désespéré.

— Je ne contrôle plus rien, Christian. Je le perds.
— Putain on tombe là. On tombe.
— Je sais.
— On va tomber sur Paris… »

26

Dans la mare des mensonges, il ne nage que des poissons morts.
— Proverbe russe

BAZAINVILLE, 14 H 05.

Au volant de son Audi SQ7 noire, abruti de caféine et de pensées déprimantes, Damien Bernard, comptable de son état, devait d'ici la fin de la semaine faire contrôler sa gestion, relire une série de contrats, rendre un rapport d'activité, régler trois mois de paperasses, le tout en survivant à plusieurs conflits familiaux et professionnels. Ses maux de ventre ne le lâchaient plus, et voilà plusieurs jours qu'il n'avait rien déféqué.

Le V8 de 435 chevaux, bridé à 90km/h par le tronçon de sûreté électronique, le ramenait vers Paris. Il avait programmé son GPS intelligent pour gagner du temps dans les bouchons, avec le bordel dans les banlieues. Et il se préparait à appeler sa femme. Il la craignait. Il avait senti lors de leur dernière conversation, cette altération dans sa parole, ce ton de reproche un peu froid dont il était censé s'inquiéter, et qu'il avait ignoré en jouant l'imbécile ; il aurait dû demander « t'es sûre que ça va ? », elle aurait répondu « non », et il aurait subi ses remontrances habituelles. Cette fois il lui avait dit qu'il l'aimait « plus que tout » et il avait raccroché, s'offrant donc un sursis, qui se paierait à long terme par une dispute plus sévère, puisqu'il n'était qu'un « nul », incapable de sentir la détresse de sa bien-aimée, indifférent à ses malheurs.

Sur la route, un ralentissement. Une file de voitures, plusieurs camions en travers. Il crut à un accident, mais vit des hommes en chasuble agiter des drapeaux, et comprit qu'il s'agissait d'un barrage filtrant. Deux camions garés en épi laissaient passer les voitures au ralenti, une à une.

C'était l'heure d'appeler Madame. S'il ne le faisait pas exactement maintenant, c'est elle qui appellerait. Et ça lui coûterait beaucoup plus cher. Il devrait s'excuser, la flatter, s'humilier pendant des kilomètres… C'était le prix à payer pour s'épargner cette aigreur d'estomac-là ; après quoi il ne lui en resterait plus qu'une dizaine

d'autres.

Pourquoi rester avec une telle femme ? Il ne savait pas. Il était sous son emprise, avec juste ce qu'il fallait de courage pour la subir au quotidien. Pas assez pour l'affronter, encore moins pour la quitter.

Tout ce qu'il savait, c'est qu'il était temps de téléphoner.

Son 4×4 arrivait à la hauteur des manifestants. Des drapeaux rouges, CGT, des Solidaires, des étudiants, des membres d'ONG, tous les représentants des itinérants, à défaut des itinérants eux-mêmes. C'était comme ça dans tout le pays. Loin du risque des villes, loin de l'imprévisibilité de ceux qu'ils prétendaient défendre, de tels militants fourguaient leurs tracts aux automobilistes, et procédaient à leur racket habituel. Vous soutenez la cause ? Vous n'avez rien contre les militant-e-s de la solidarité et les itinérant-e-s ? Vous n'êtes pas un fasciste complice de l'État policier ? Alors prouvez-le. L'automobiliste devait faire allégeance, se montrer convaincant, et surtout sortir quelques billets, si possible au-delà de dix euros. Faute de quoi ce serait les huées, les crachats, la farine et les œufs, la rayure sur la carrosserie, les vitres brisées…

Les militants regardèrent l'Audi d'un œil noir. Celui-là cumulait : il était riche, pollueur, sûrement de droite, n'arborait absolument aucun insigne anticapitaliste, antiraciste, ou pro-LGBT. Le genre de type à porter des costards et à manger de la viande. Il ne souriait pas, ne s'empressait pas de baisser sa vitre. Quand il fit vrombir son moteur, pour montrer son impatience, il vit brûler la haine dans les dizaines d'yeux qui le regardaient.

Il approchait l'extrémité du barrage. Si les automobilistes s'acquittaient de leur petite taxe, on les laissait passer, entre les deux poids lourds obstruant la chaussée. Devant l'Audi, une fourgonnette s'était arrêtée. Son chauffeur donnait quelque chose. L'Audi avait ralenti, faisant mine de s'arrêter. Les manifestants demandèrent au comptable de baisser sa vitre. Devant, le camion avança, laissa passer la fourgonnette. La voie était libre…

Brusquement, l'Audi accéléra. On cria. Le camion reculait déjà. Paniqué, le comptable écrasa le frein, puis enclencha la marche arrière. Mais dans le rétroviseur, il vit d'autres camions manœuvrer pour barrer la chaussée et lui couper la retraite. En un instant, le piège s'était refermé. Des deux côtés, les glissières de sécurité, devant et derrière, les camions. Et au milieu lui, avec les zombies de la justice sociale…

Qu'avait-il fait ? Il se maudissait de son coup de folie. À travers les vitres, les manifestants lui souriaient, l'air de dire : « Bien essayé ». Ils tenaient leur méchant.

« On a un gagnant les mecs ! » Ils tambourinaient contre le toit de l'Audi.

Le comptable entendit un grincement de clés contre sa portière. Un

parpaing fracassa la vitre arrière. Les manifestants commencèrent à secouer la voiture, de gauche à droite, comme pour la renverser. D'un coup de tournevis, l'un d'eux creva un pneu. Le comptable tenta de reculer mais le moteur cala. Il plongea alors aux pieds du siège passager, attrapa sa mallette, l'ouvrit, y chercha frénétiquement quelque chose…

On entendit trois coups de feu.

La foule recula. Il s'était saisi de son pistolet d'alarme.

« Un flic ! C'est un flic. »

Après une hésitation, la foule se rabattit sur le 4×4.

Il eut le temps de redémarrer, et parvint à reculer quelques mètres, jusqu'à l'autre extrémité du barrage, avant de s'immobiliser de nouveau, contre le réservoir d'un camion. On poussa un conteneur chargé de béton devant l'Audi. Il était coincé. Un homme sauta sur le capot, étoila et défonça le pare-brise à coups de pied. Une vingtaine de manifestants secouaient le véhicule, de gauche à droite, pour le renverser. À travers les vitres il criait et les menaçait de son arme.

« Assassin de la police ! » hurlait la foule.

À cet instant, le téléphone de bord sonna. « Bibiche » s'afficha sur l'écran central. La grosse impulsive. Il ne pouvait pas lui répondre. Il parvint à en avoir peur, même dans une telle situation. Pour la première fois, il allait manquer un appel de sa femme. À cet instant des mains gantées arrachèrent le restant du verre feuilleté du pare-brise, et un projectile le heurta au front. Un liquide rouge lui inonda le visage.

« Il faut le saigner ce sale flic ! »

D'un coup de talon, il parvint à ouvrir sa portière, puis à tirer encore trois coups de feu, ce qui fit de nouveau reculer les assaillants, juste assez pour qu'il parvienne à s'extraire de sa voiture, en pointant son arme factice sur la foule, l'œil droit voilé de sang.

Les manifestants firent un pas en arrière.

« Le premier qui bouge est mort ! », cria-t-il.

Il se glissa entre les deux camions, et s'éloigna en reculant de ses agresseurs, sans leur tourner le dos. Son mal de ventre avait quelque chose de surnaturel, comme s'il venait de boire un litre de soude caustique.

Il pensait, en cas de survie, à un procès où il jouerait les méchants, face à la masse laborieuse, humble et juste, qui ne cherchait qu'un peu de considération, qui ne demandait qu'à sensibiliser le privilégié aux abus et à l'arbitraire de ce monde… Il voyait déjà la délectation du juge…

On le suivait. Les plus excités étaient là. Ce délégué CGT aux longs cheveux frisés. Cet Afghan aux yeux noirs et vicieux. Ce punk à chien qui sentait la sueur et la pisse à six mètres.

« Tu n'iras pas loin, petit flic. »

« Je ne suis pas un flic ! », hurla-t-il, pathétique, la voix cassée par la détresse.

Sa chemise blanche était trempée de sang.

« Laissez-moi. Je n'ai rien contre vous… »

On riait.

À cet instant, un camion venant de l'ouest s'arrêta à côté de lui. Il eut l'idée de se réfugier à côté du chauffeur, mais ce dernier descendait déjà. Une chaussure de sécurité, au moins du cinquante, se posa sur le marchepied. On vit d'abord son dos, sa salopette en jean, comme il n'en existait plus. Puis on vit son bras, agripper à la porte sa masse d'environ cent-vingt kilos. Enfin on le vit sauter au sol, et se déployer en son entier.

Il y eut un temps d'arrêt. C'était une masse d'homme, un bon mètre quatre-vingt-dix, physique de lanceur de poids, surmonté d'une étrange tête rasée, slave, pommettes saillantes et yeux plissés, regard presque invisible, parfaitement dépourvu d'expression.

Le comptable ne bougeait plus, fasciné par cette figure immense et son absence de regard.

Soudain, un manifestant le désigna au routier.

« Arrêtez-le ! C'est un flic, il a essayé de nous tuer. »

Cette voix manquait d'assurance.

Le routier regarda le comptable. On vit briller ses petits yeux. Puis il marcha vers les manifestants.

« Вы будете удалить это ? »

Son doigt montrait le barrage.

On ne comprenait pas ce qu'il voulait.

Son tee-shirt portait une inscription cyrillique indéchiffrable, en gros caractères.

D'où sortait-il ?

Cette fois il parla anglais.

« You remove it. »

Ce n'était plus une question.

Le militant aux cheveux frisés lui fit face.

« Tu cherches les problèmes, tas de graisse ? Dégage de là. »

Il avait pris son air le plus déterminé possible.

De son énorme poing le routier se frappa le poitrail et articula :

«Вы хотите играть ?»

Ça ressemblait à un défi.

La foule se ramassa sur elle, comme un chien terrifié. Elle avança, compacte, menaçante.

Quelqu'un lança un slogan, et tous le reprirent.

« Alerta, alerta, antifascista ! »

On tentait de se donner du courage. Le syndicaliste aux cheveux frisés, poussé par le mouvement, vint poser ses poings contre le torse du colosse. Celui-ci ne bougea pas d'un millimètre. Le syndicaliste vit enfin son regard, et il eut l'impression que ce regard voyait à travers lui. Comme s'il n'existait pas. Comme si l'autre le refusait. Comme s'il lui déniait le droit d'exister.

Dans ce regard il n'y avait rien. Absolument rien. Le Russe approcha encore son terrifiant visage, et articula soigneusement, de son accent épouvantable :

« You remove it. Or I remove you. »

L'autre se décomposait sur place. Derrière lui, on le sentit. On poussa. On aboya. Des projectiles fusèrent. Une canette s'écrasa sur l'asphalte.

Le routier se détourna, et, sous des huées de rage autant que de soulagement, regagna sa cabine.

Après quelques secondes, il en ressortit.

Il s'était armé d'un démonte-pneu.

L'ambiance changea encore, comme si la croisière venait de percuter un iceberg.

Le géant redescendit. Barre d'acier à la main, il déploya ses avant-bras immenses, puis marcha sur le groupe d'un pas lent. Cet homme venu du froid était manifestement régi par un autre genre de lois. Il était la violence, celle qui ne parlait pas. C'était un mâle de type alpha, un genre de maniaque assez fou pour opposer sa sauvagerie à la masse, pour frapper un ennemi enivré par son nombre. Si on se cherchait un adversaire, il était là. Et s'il n'y en avait qu'un, il serait celui-là.

À peine le démonte-pneu s'éleva qu'un frêle jeune homme s'interposa, en hurlant à l'attention des siens : « Pas de violence ! Ne tombons pas dans ce piège. »

On fit semblant de trouver ça juste et intelligent. On s'empressa de reculer, avec un sourire entendu, censé sauver les apparences. Maquiller sa lâcheté en supériorité, l'Occident savait faire. Une manière de se sortir honorablement d'une défaite à cent contre un.

Plus loin, le comptable, qui était plutôt un mâle de type lambda, avait enjambé la glissière de sécurité, et fuyait dans les bois, sans son portable, sans avoir personne à qui raconter ça.

Après une course de deux kilomètres, qui fit naître un énorme point de côté, il s'arrêta, tomba à genoux, les mains dans les aiguilles de pin, et vomit les restes d'un sandwich triangle au cantal et quelques chips à la crème d'oignon.

Des pans entiers de son être venaient de s'effondrer, en quelques déflagrations intérieures. Il se rendit compte qu'il venait d'abandonner tout ce qui lui tenait lieu d'identité. Sa voiture, probablement

incendiée, son ordinateur et dix années de travail, qui brûleraient avec elle. Ses dossiers, sa femme, son boulot, sa respectabilité… Il lui avait suffi d'un peu de hasard et de deux kilomètres dans les bois pour ne plus exister.

Souriant enfin, il regarda son arme, incapable de le suicider.

Il regarda autour de lui, et recommença à marcher, un peu effrayé par sa solitude.

Il voulait trouver du monde. Pas de russes armés, ni de psychopathes syndiqués.

Juste des gens normaux.

27

La preuve du pire, c'est la foule.

— Sénèque

LA COURNEUVE, 14 H 10.

Ils hésitaient. Ils avaient vu cet avion de ligne en flammes, passer au ras des tours, dans un monstrueux vacarme. C'était peut-être un signe. Ils étaient les obscurs, les damnés, les misérables… Et ils se voyaient soudain à portée d'Histoire. *Il* était là, devant eux, parmi eux, lui, l'intouchable, le *Président de la République.* Sans gardes, sans policiers, sans micros, sans caméras… Seul, et homme, comme eux tous. Ça les impressionnait, malgré tout. On se gênait un peu. Le mythe, le symbole… On hésite toujours à détruire. Le ventre veut du sang, le cerveau en demande le prix. Mais une foule n'est qu'un ventre, et n'hésite jamais longtemps.

Le Président le savait, et tenta de prendre la parole.

« Chers citoyens ! »

Le terme « compatriotes », étymologiquement « ceux qui partagent la terre ancestrale », jugé trop excluant, était banni depuis longtemps.

« J'ai entendu votre appel… »

La foule se transforma en une gigantesque salle de classe. Les cris et les huées couvrirent sa voix. Personne n'avait envie de l'entendre parler, mais personne n'osa le premier désacraliser la fonction…

« Qu'il ferme sa race ! On lui nique ses morts », lança quelqu'un. Le Président fut d'abord insulté par des voix d'enfants. Il tenta de leur retourner un regard de professeur outré, censé « exprimer fermement son mécontentement », comme aurait dit le Quai d'Orsay. On se moqua de lui. Il fut injurié de plus belle. Un homme le bouscula. Il fut malmené, giflé. Blême, il tentait cette fois de sourire. On lui cracha au visage, on le jeta au sol. C'était une très mauvaise séquence. Certains témoins, plus âgés, dont un imam, tentèrent de s'interposer, mais on n'arrête pas une foule qui a le goût du sang. Plus loin flics et journalistes étaient agressés, tabassés, massacrés. Ils n'avaient plus rien à défendre, ni à photographier. Cet indice de docilité, qu'on nommait « conscience professionnelle », était en chute libre.

La foule vomie des quartiers venait de partout. Parmi elle on voyait de nombreux enfants. Il y avait là la crème des bidonvilles et des nouveaux faubourgs des environs, de Drancy, Aubervilliers, Bobigny, et d'autres venant de plus loin, et certains de nulle part. Le Président, défait, visage en sang, costume dépenaillé, fut traîné devant le monument, comme une future victime sacrificielle. Il n'en avait plus pour longtemps. On se pressait autour de lui, chacun ici voulant participer, lui arracher quelque chose, le frapper, le toucher, le tuer au moins un petit peu.

Un peu plus loin, les choses ne semblaient guère mieux se passer pour la ministre du Vivre-ensemble et du numérique, qui avait fait de sa priorité la lutte contre les préjugés liés au sexisme sans y amalgamer les jeunes de banlieue. Elle avait déjà perdu la plupart de ses vêtements.

Le Président répétait : « Je vais vous recevoir, je vais vous recevoir », et la foule riait. Il ne touchait plus le sol. On le jeta sur le monument, dans une bousculade monumentale. Certains filmaient et dansaient, d'autres cherchaient à voir ce qui se passait. Les premiers rangs semblaient hésiter sur la marche à suivre. Que faire ? On cherchait la terminaison, le point d'orgue, le parachèvement. On ne pouvait pas juste lui jeter un pneu autour du cou et le regarder flamber, c'était quand même le Président. Il fallait un beau geste, de l'original, un peu de génie au milieu de la barbarie. Chacun lança sa petite idée, mais une seule fit consensus : sodomiser le Président à plusieurs.

Perdu parmi cette foule hystérique, n'osant intervenir de peur d'être désavoué, Quraych Al-Islam fut dépassé par l'Histoire. Sa position se dérobait : il n'avait plus de raison d'être. Un instant il crut à la possibilité folle de devenir dictateur par accident… Mais régner par des communiqués, manipuler les journalistes, maîtriser son paraître télévisuel, ça ne faisait pas de lui un meneur d'hommes, tout au contraire. Depuis ce maudit incident, il sentait la défiance des siens. Il était le suspect d'une terreur nouvelle et dans une foule d'assassins un rien était corruption. Le seul fait d'*avoir été* en ce monde-là pourrait s'avérer fatal.

Il tenterait de s'asseoir derrière le bureau du Président, et dans la seconde il en serait écarté par les convertis et les radicaux. Il avait compris qu'il n'y aurait plus jamais ni bureau ni Président, et que les hommes de la diplomatie, de la ruse et de la nuance, en un mot les hommes de sa trempe, n'auraient plus leur place dans le monde qui venait.

Il regarda les visages autour de lui, et vit que la folie s'en était emparée. Un peu de frustration, aussi. Ça allait beaucoup trop vite, dans les seconds rangs on ne voyait rien, on n'avait pas le temps de profiter… Jacques Chalarose était massacré à coups de pied, comme

un vulgaire touriste égaré. On ne savait pas qui avait frappé le premier, mais personne ne voulait être le dernier. Ça ne dura pas. Il était méconnaissable. Il était mort. Et pourquoi ne l'avait-on pas violé ? Et pourquoi ne pas le torturer ? Chacun pensa qu'il y avait mieux à faire.

Dans une ambiance de kermesse, Jacques Chalarose fut digéré par la foule. Chacun ici donnait l'impression d'avoir déjà tué, et de ne plus vivre que pour ça. La République se terminait comme elle avait commencé. Le pays n'avait pas connu pareille fête depuis la Terreur.

28

On est quelque chose en raison du mal qu'on peut faire.

— Paul-Louis Courier

ROISSY-EN-FRANCE, 14 H 20.

Enfermé dans sa voiture, Jawad hurlait la grandeur d'Allah, à en perdre la voix.

Ça s'était joué en quatre secondes. Dès l'apparition de l'immense appareil au-dessus des arbres, beaucoup plus près et plus vite que prévu, Jawad y avait accroché la tête chercheuse du missile, avant de presser la détente.

La fusée était partie tout droit, dans un sifflement suraigu, pour percuter l'Airbus sous son aile gauche, enflammant dans l'explosion une partie du réservoir.

Déstabilisé par le souffle du tir, Jawad avait vu l'énorme appareil blessé passer au-dessus de lui, dans un bruit assourdissant. Derrière son aile une immense traînée de flammes. Le vrombissement des réacteurs lui avait paru changé, mais l'avion disparaissait déjà vers Gonnesse. Le ciel sembla se dilater dans son sillage. L'odeur de kérosène était insoutenable. Sous ce nuage de chaleur, Jawad s'était précipité dans sa voiture, de peur d'être brûlé vif.

Il ne savait pas si l'Airbus était suffisamment touché pour s'écraser, en tout cas il avait accompli la première partie de sa mission. Il rangea le lanceur dans le coffre, et enfila son pare-balles.

Inquiet du bruit de son tir, il se remit au volant et se hâta de faire demi-tour, de peur d'être coincé par les flics dans cette impasse.

Ça n'arriva pas.

Jawad fit le tour du rond-point de Thillay, roula jusqu'à Roissy, puis prit la direction de Villepinte. Là, il fut stoppé par des bouchons. Ça chauffait du côté de Tremblay. On voyait des véhicules de pompiers et des cars de CRS. Il y avait d'importants incendies.

Jawad fit demi-tour et se dirigea vers le centre commercial Paris-Nord, tout proche de l'A1, à quelques centaines de mètres de l'aéroport Paris-Charles-de-Gaulle.

Dans le tunnel de sa mission, Jawad ne pensait pas. Il opta pour

Ikea. C'était un mauvais choix, mais il en avait peu d'autres. Le magasin était trop grand, truffé de sorties, et serait désert, compte tenu des embouteillages et des émeutes.

Pas grave. Jawad se fixa un objectif : un tour complet du magasin, en sens inverse. Après quoi il tenterait de fuir en voiture, ou à pied, vers une nouvelle cible. Les consignes étaient de rester mobile le plus longtemps possible, avant de s'enfermer, si possible avec des otages, pour occuper au maximum les équipes d'intervention.

Jawad se gara au plus près de la grande entrée. Il n'y avait personne sur le parking. Sorti de sa voiture, il farfouilla sous la banquette arrière, en extirpa la kalach, et plusieurs chargeurs.

Aussitôt armé, il se dirigea au pas de course vers la porte tambour. À travers les vitres, il visa le gardien, et tira. Derrière le verre qui tombait il vit une masse s'effondrer.

Personne n'eut le temps de stopper la porte.

Jawad était entré.

29

S'enfuir dans un village pour en faire le centre du monde.

— Jules Renard

QUELQUE PART, 15 H 30.

Ils avaient d'abord sorti du coffre de la fourgonnette un énorme réservoir, puis à quatre l'avaient porté dans l'église, et, sous les yeux des villageois médusés, dans le narthex l'avaient renversé. Une vilaine odeur d'essence coula jusque sous leurs pieds.

Un gendarme pointa sur eux son arme de guerre. On comprit. On se mit à hurler. On tenta de fuir par la sacristie, unique autre issue. On y trouva le corps du curé, gisant sur le parquet, égorgé dans son aube. À côté de lui, un gendarme, bras tendu au-dessus d'une flaque d'essence. Il alluma son briquet et le lâcha. L'essence s'éleva en une trombe de flammes, jusqu'au plafond. À travers le mur de feu, on vit l'incendiaire sortir, et refermer la porte derrière lui. Les villageois firent demi-tour. À l'entrée principale, les gendarmes tiraient sur le sol. Dans l'espace clos, empli de vapeurs d'essence, l'embrasement ressembla à une explosion. Des bidons avaient été entreposés dans les chapelles et les bas-côtés, là où l'on aurait le réflexe de fuir. Ils s'enflammèrent, les uns après les autres, dans une série d'explosions. Une tempête de feu se propagea à toute l'église. Les villageois se changèrent en torches humaines, brûlèrent vifs, tombèrent asphyxiés. De l'entrée, les « gendarmes » filmaient, riaient, faisaient des commentaires, lançaient çà et là des bouteilles en plastique remplies d'essence, pour aviver les flammes.

Derrière le chœur, où l'incendie était moins violent, on parvint à briser des vitraux, mais les autres gendarmes encerclaient le bâtiment, et tiraient sur les fuyards. On vit des mains désespérément s'accrocher aux grilles.

Par la grande porte, un homme en flammes sortit en courant, renversa la caméra, et se heurta violemment à la fourgonnette, glissa au sol où il acheva de se consumer. Un des tueurs eut le réflexe de prendre la caméra et de filmer en gros plan, la peau se dilatant, les yeux se fondre, la chair se racornir, découvrant les dents, les tissus se

figeant au crâne, et la graisse brûlée dégouttant du trou qui fut un nez.

L'église avait été bien choisie, courte du chœur au parvis, avec peu de renfoncements.

Quand l'incendie prit fin de lui-même, les gendarmes entrèrent. Il fallut achever une femme agonisante, réfugiée dans une chapelle latérale, et deux enfants, un dans l'isoloir, l'autre dissimulé sous plusieurs corps. On tira quelques rafales sur le Christ et l'on cria « Allahou akbar ! »

« C'est dans la boîte », avait dit celui qui tenait la caméra.

Il s'était installé dans la voiture, avec un ordinateur, pour y copier son film.

Le vieillard grabataire et sa gardienne avaient été exécutés à leur domicile, un livreur de surgelés mitraillé à mort, au volant de son véhicule. Les dix djihadistes avaient enlevé leurs uniformes, et revêtu leurs tenues de martyrs.

Il leur fallait monter la vidéo, hisser le drapeau, et faire leur proclamation.

L'un d'eux fit remarquer qu'ils devaient d'abord vérifier que personne n'était resté caché dans les maisons. Un autre demanda ce qu'il fallait faire du camp de réfugiés.

Le chef eut un sourire pervers.

Il avait une idée.

30

Le faible subit ce qu'il doit subir.

— Thucydide

PARIS, 5E ARRONDISSEMENT, 16 H.

On parla d'abord du crash de l'Airbus Porte de la Laïcité, anciennement Porte de la Chapelle. Des images du sinistre circulaient, mais nul n'était en mesure d'en établir le bilan, ou de localiser précisément le crash. Le 18e était hors de contrôle, depuis le début des « émotions populaires ». On parlait de deux autres atterrissages forcés en province, dont un Boeing 777 très endommagé, avec plusieurs blessés, aux environs de Lyon Saint-Exupéry. Trois autres appareils avaient essuyé des tirs d'armes légères. Les autorités « s'orientaient vers la piste terroriste », mais convenaient de « rester très prudent », compte tenu de « l'état de confusion » actuel.

Par mesure de précaution, tous les vols furent annulés. On cloua les avions au sol, et on ferma écoles et aéroports. Pour la première fois, on conseilla aux Français de rester chez eux. Certains pensèrent qu'il était temps de quitter la capitale, mais les gares étaient saturées de voyageurs en colère. Le trafic ferroviaire, touché par de nombreux actes de malveillance, était au point mort. Les chauffeurs de taxis exerçaient leur droit de retrait. Le périphérique, les autoroutes franciliennes et la plupart des grands axes parisiens étaient bloqués par des kilomètres de véhicules, souvent abandonnés. Par crainte de vols et d'incidents, péniches et bateaux-mouches n'étaient plus à quai. Paris était une île dont on ne pouvait s'échapper.

Les policiers, scandalisés que l'on ne parle pas des dizaines d'attaques à main armée en cours, dans les centres commerciaux, les rues et les écoles du pays, se voyaient refuser catégoriquement l'accès aux médias, sous prétexte d'éviter un mouvement de panique.

On commençait à diffuser en boucle une vidéo amateur, prise de Montmartre, montrant l'immense Airbus en feu, cabré au ras des toits de Paris, s'inclinant sur la gauche pour disparaître derrière les immeubles, dans une énorme boule de feu.

Aux environs de 16 heures, les éditions spéciales annoncèrent la

mort du Président. On insista sur le caractère « confus » de « ce nouvel incident », le traitant comme un banal fait divers. Le Président aurait été tué par des « déséquilibrés », peut-être par « accident », « en marge d'un rassemblement populaire pour l'égalité et la fraternité ». Chaque journaliste ponctuait son intervention par la même absurde rengaine : « Une enquête a été ouverte ».

Le colonel percevait dans leurs yeux fuyants un certain défaut de maîtrise. La diction est au journaliste ce que sont au magicien les gestes. Il y avait dans leur voix cette infime fluctuation, cette signature de la peur, qui les trahissait. Pour la première fois, le colonel voyait des hommes, non des personnages. Ils parlaient, mais n'arrivaient plus à dissimuler la révolution qui était en train de se jouer. Le marché ne s'y trompait pas. À la bourse de Paris, l'effondrement des valeurs fut si massif et brutal qu'on comprit que l'économie mondiale ne s'en remettrait pas. Pendant qu'on se suicidait à Paris, Wall Street annonça sa fermeture exceptionnelle, bientôt imitée par les autres places boursières.

Un journaliste, comme noyé dans les événements, évoqua d'un ton monocorde le décret d'un deuil national, le renforcement de l'état d'urgence, les raffineries bloquées, les réquisitions gouvernementales perturbées par des manifestants, les centrales nucléaires mises en sûreté, le sabotage des lignes à haute tension, et les millions de foyers privés d'électricité qui en résultaient. Il précisa que d'après les sondages, les Français « redoutaient des conséquences plus graves », comme la possible « perturbation de la coupe du monde de football ».

La concurrence entre chaînes d'information en continu l'obligea à revenir sur la mort du Président. Dans la « bousculade » qui avait suivi on parlait en outre de victimes et, plus étonnant, de « disparus ». Certains journalistes suggéraient aux médiateurs de la cité Taubira une ligne de défense, en les questionnant sur une commémoration « maladroite », ressentie « comme une provocation ». Opportunément, on parla de nouvelles violences policières. Les vidéos d'émeutiers, les témoignages de policiers, ne remontaient jamais jusqu'aux écrans officiels. Quant aux journalistes, comme ils en avaient l'habitude, ils se censurèrent eux-mêmes. Quelques protestations s'élevèrent dans les rédactions, mais on décida qu'elles y resteraient. Des images de femmes et d'enfants aux yeux rougis par les gaz lacrymogènes feraient l'affaire.

Pour expliquer la mort du Président, la télévision projetait des images stupéfiantes de commissariats *bloqués.* Autour des bâtiments, des cercles silencieux, des rondes de gens se donnant la main, militants, étudiants, lycéens, collégiens, vieillards, femmes, enfants… Des centaines de visages fermés. De manière assez frappante, bien peu représentatifs de la diversité française.

On voyait des policiers, sur les parvis de leurs bâtiments, qui

n'avaient jamais vu ça, qui ne l'avaient même jamais imaginé, et qui semblaient se demander que faire.

Bruno Fourier était présenté par les médias comme l'instigateur de cette action, « silencieuse et pacifique, il est important de le souligner ».

Les médias avaient oublié toute règle de temps de parole. Hors champ, chacun pensait aux siens, à la situation qui se dégradait sévèrement. Les loges étaient remplies par le flux continu des invités habituels, venus s'y chercher comme un refuge, y faire leur catharsis, se regrouper derrière leur raison d'être. L'antenne était à qui la voulait. En l'occurrence, Bruno Fourier.

« L'insurrection est un devoir ! Le refus d'obtempérer est devenu une grande cause nationale. Le peuple est souverain, la police et l'État ne sont légitimes que pour lui obéir. Nous, peuple, avons décidé que la police n'avait aucune légitimité à opposer à notre colère. Je n'ai pas peur, aujourd'hui, de dire que tous ceux qui refusent de descendre dans la rue pour s'opposer aux abus policiers, sont complices de cet État fasciste, que l'Histoire jugera et condamnera comme il se doit. Prenez garde ! Pensez-y ! Dès demain, on se demandera – et on vous demandera – ce que vous avez fait durant ces dernières heures. »

Interrogé sur la mort du Président, l'homme au catogan en fit un événement secondaire.

« À l'heure du drame qu'on sait, de l'émotion qu'il a suscitée, quel sens avait cette commémoration aux accents nationalistes ? Quel mépris ! Quelle impudeur ! Tout ce que j'ai vu, c'est un assassin revenir sur le lieu de son crime. Je vois cet événement, non comme un drame, mais comme un acte fondateur, révolutionnaire. La cage d'escalier, c'était une déclaration de guerre. Le Président, c'est la Bastille. Dans la rue, ce sont les enfants de 1789, qui ne veulent qu'abolir nos privilèges ! Ils sont l'avenir ! Citoyens, soyons avec eux, ou soyez nos ennemis ! »

Les journalistes ne mouftaient pas. On envoya de nouveau les images de commissariats bloqués. En bas de l'écran défilait un bandeau « le Président est mort », comme s'il était question d'un accident de la route. Les gens encerclant les commissariats donnaient l'impression de se recueillir, comme possédés par une révélation religieuse. Il était impossible de comprendre ce qui se passait.

Ces gens qui descendaient dans la rue étaient-ils nocifs ? Le colonel ne le pensait pas. Comme tout le monde, ils suivaient le mouvement, se contentaient de bien-penser au bon endroit et au bon moment. Bruno Fourier, en revanche, lui semblait dangereux. Ces dernières heures, il allait trop loin. Si loin qu'il trouverait fatalement ses limites, pensa naïvement le colonel. L'opinion, c'est certain, allait basculer. Il avait cru ça à peu près tous les jours, depuis cinquante ans…

La nouvelle d'une gigantesque explosion, sur le site pétrochimique de Berre-l'Étang – on évoquait des centaines de victimes –, conforta sa

crédulité. C'était trop. Les gens allaient réagir.

En coulisse, on parla aussi d'un massacre, commis dans une vaste résidence, sur la Côte d'Azur. Des hommes armés en auraient bloqué les issues, et exécuté un à un tous les habitants. « Peut-être l'œuvre de déséquilibrés », supposèrent prudemment les directeurs de rédaction.

Les régisseurs, effarés, recevaient des dizaines de vidéos insupportables, de flics torturés, de citoyens exécutés, dans les rues, à leur domicile. Certains voulurent en parler. On leur répondit que rien n'était authentifié, et qu'il fallait éviter de faire le jeu des terroristes.

Sur un autre plateau, une politicienne pleurait avec des journalistes, comme des enfants. Ils s'excusaient de ce « naufrage collectif », se lamentaient de n'avoir su empêcher ce gâchis, de n'avoir su entendre le peuple, de n'avoir su contenir la « folie répressive ». Le réalisateur, rompu à l'usage de « symboles » et « d'émotions », décida de laisser cette scène à l'antenne.

Le président de l'Assemblée nationale, nommé Président de la République par intérim, proposa une « amnistie générale », en l'échange d'un retour au calme « progressif ». Cet affairiste notoire n'avait pas pris la mesure de la rue. « Il ne nous achètera plus », hurla à la télévision un jeune de sa ville. Le bon vieux temps était fini. Ces messieurs étaient bien trop habitués à l'impunité pour s'adapter à la situation nouvelle.

« On nous signalerait quelques incidents à caractère sexuel », annonça la présentatrice, comme si elle parlait de perturbations atmosphériques.

« Oui alors ça c'est toujours pareil, tempéra son collègue, *on va choisir deux ou trois cas très isolés, on va les monter en épingle pour jeter l'amalgame et la stigmatisation sur tous les itinérants, et les racistes vont triompher.*

— Oui c'est pour ça que nous serons très prudents. »

Cruelle, l'image montrait une jeune femme en pleurs, prostrée contre un bas de porte, chemisier ouvert et bas déchirés.

« Ce… ce qu'il faut bien comprendre, bafouilla la journaliste, *c'est que nous n'avons aucun moyen de contextualiser ces images.*

— Oui ni de vérifier des faits présumés.

— Bien sûr, s'ils venaient à être avérés, ça n'enlèverait rien à leur gravité.

— Bien sûr ! Mais avec des « si », on fait le jeu de vous savez qui… »

Dans le silence un peu consterné des présentateurs, une féministe radicale avait pris la parole.

« Femmes, nous devons faire un choix : soit nous sommes du côté des racistes, et nous continuons à accuser les itinérants de ce que les médias appellent des « violences », soit nous sommes du côté des itinérants, en ce cas nous devons nous émanciper, pour de vrai, en consentant à cet

enrichissement qui nous tend les bras. Je vais le dire très franchement, mes sœurs, j'en ai assez de votre petite frilosité bourgeoise et coincée ! Assez de beaux discours ! Ouvrons nos cœurs et nos cuisses à l'Autre ! Voilà la véritable acceptation, le véritable geste d'amour ! La véritable révolution ! »

Après un moment de flottement, on donna la parole à un chercheur de Human Rights Watch, qui expliqua qu'au cours de ces trente dernières années, au moins huit faits « suspects » pouvaient s'apparenter à des bavures policières, ce qui lui semblait « considérable ».

Pour les experts, les attaques terroristes étaient officiellement « gestes de désespérés », et non plus de « déséquilibrés », autant de fous ne pouvant se manifester d'un seul coup. On parlait de « troubles de la conciliation », de citoyens « sous le choc », et du temps qu'il faudrait pour rabibocher la France enrichissante et poignardée, et l'autre, la salope décadente, oppressive et fermée. Jamais le désastre n'avait à ce point empli le petit écran.

C'était trop, pensa encore le colonel. Beaucoup trop. Les gens allaient réagir.

Il ne vit pas venir la contre-offensive…

Les « faits divers », tels le crash de l'Airbus, les viols et la mort du Président, furent évacués au profit d'une autre information. On parlait d'un « nouveau drame ». Un enfant avait été tué. Les images du petit corps, brandi à bout de bras par un homme barbu au-devant d'une foule vociférante, face à un hallier de caméras, tournaient déjà sur toutes les chaînes.

Nul ne saurait jamais comment était mort cet enfant. Pas un politicien n'osa lancer le débat sur le caractère douteux de cette scène, sur l'irresponsabilité de la famille, sur la folie de ce quartier, sur le cynisme d'une telle exposition.

Ce cadavre était un argument décisif. Était monstrueux quiconque ne se soumettait pas à cette image, discutait encore l'indiscutable culpabilité des flics et de la société. Déjà les réseaux sociaux rendaient l'oracle, repris par les médias, intimant à tous le « silence » face à « cette terrible tragédie qui doit nous faire honte ». « Qui osera encore la ramener après ça ? » demanda quelqu'un. Pas grand monde, en effet.

La seule version qui circula fut celle de la rue. L'enfant aurait été « exécuté » par des policiers. « Jeté du haut d'un immeuble ». Les journalistes, gênés, savaient ce que cette version avait de douteuse. Pour autant, pas un seul n'en appela à la prudence. Ils se taisaient. Ils avaient peur. On ne filmait plus que la rue, et la rue seule parlait. Le programme ne semblait pas devoir s'interrompre.

Le colonel était admiratif. Ils s'en sortaient donc toujours. C'était remarquable. Les plans étaient bien choisis, la machine parfaitement

huilée. Elle mettrait en scène tout ce que la rue voudrait. Elle laisserait jusqu'au bout le cygne chanter.

« Notre enfant vaut bien votre Président ! » hurlait une vieille femme.

Plus loin, une étudiante :

« Assez d'enfants morts. Vous voulez tuer d'autres Français ? Commencez par nous ! »

Quand les journalistes retrouvèrent l'usage de l'émotion, ce fut pour insister sur leur « état de choc », sur leur « nausée », sur cette « inhumanité », sur la nécessité « d'ouvrir les yeux ». Tous multipliaient les laïus lugubres, appelant à enrayer ce retour mécanique des heures les plus sombres de notre histoire.

On apprit que l'enfant se prénommait Yanis. Il devint aussitôt « le petit Yanis », martyr du web, icône de toutes les indignations. Il y en eut bien d'autres avant lui, coups de fouet dans le flux numérique, en une semaine oubliés. Dans la rue, Renaud Lorenzino croyait voir des « millions de citoyens », « de toutes les couleurs, de tous les âges, de toutes les confessions, de toutes les classes sociales », marchant au nom de cet enfant. Un « espoir pour le pays, pour nos valeurs, si durement éprouvées, par cette crise sans précédent, par cette quasi-tentative de putsch policier ».

« Cette petite grande âme innocente qu'on vient de nous voler, qui vient de s'envoler, sera notre lueur dans la nuit », lança un philosophe. « Elle nous guidera vers la lumière de la raison. »

Des experts parlèrent de « possibles actes terroristes » comme d'une conséquence assez banale de la situation, un peu comme la bave accompagne toujours l'escargot. La récupération de l'extrême droite fut néanmoins jugée « indécente ».

On prétendit que les itinérants étaient « les premières victimes de ces incidents ». Le colonel, qui avait entendu cette assertion des milliers de fois, n'avait plus la force de la mettre en doute.

Le mot d'ordre était de « comprendre » cette colère, qui réagissait à une violence symbolique séculaire, au fond bien plus violente et injuste que les quelques « débordements » de ces dernières heures. On persistait à dire que toute « surenchère sécuritaire », que tout « repli sur soi », que toute « peur de l'autre », ne ferait qu'aggraver la situation, et mettrait notre vivre ensemble dans un « état de péril irrémédiable ».

Affalés devant leurs écrans, les « jeunes » de par le vieux continent virent le signal. Et si on faisait pareil ? Charleroi, Amsterdam, Birmingham… Puis Bruxelles, Stockholm, Londres. On parlait aussi de Berlin, qui en quelques années avait battu tous les records d'accueil d'itinérants. L'Allemagne se sacrifiait aussi vite qu'elle le pouvait, pour expier ses inexpiables démons.

L'ONU, les États-Unis, l'Arabie Saoudite, les ONG, les enfants des

écoles reprochèrent à la France son aveuglement social, son arrogance, et son renoncement à ses principes. Twaalf Kogels, président de l'Union Européenne, parla d'une « révolte populaire » qui devait « être entendue ». Personne ne parlait plus de l'Airbus, ni des viols, ni du Président français. L'image du « petit Yanis » était en revanche au bas de chaque écran, comme un scellé figeant une scène de crime.

Les résolutions de l'ONU n'eurent pas à être votées : les militaires reçurent l'ordre d'attendre. Raison officielle : « Nous ne sommes pas en Russie, nous ne donnerons jamais la troupe contre le peuple ». Raison officieuse : plus de la moitié des militaires du rang étant issus de banlieues concernées, personne n'avait envie de tester leur loyauté…

On ne parlait que de « dialogue ». Pas un seul conseiller ne savait quoi faire en réalité. Certaines chaînes cessèrent d'émettre. Les communications fixes et satellitaires étaient perturbées, parfois piratées, quantité de folles rumeurs circulaient. La loi n'avait plus cours. La France s'enfonçait dans un épais brouillard de guerre.

31

On ne fait rien de grand sans le fanatisme.

— Gustave Flaubert

ROISSY-EN-FRANCE, 16 H 30.

الله أكبر[1]

Espace cuisines, salle des commandes.

C'était un carnage.

Près des comptoirs et de leurs ordinateurs, gisaient dans d'improbables positions les employés aux uniformes jaunes et bleus, et quelques clients.

Les blessures à la kalach étaient impressionnantes. Une jambe arrachée. Un visage détruit. Quantité de sang.

Et cette odeur…

Il y avait là quatorze cadavres, dont cette belle jeune femme, effondrée sur un meuble d'angle (JÄVEL, 591 euros). Sous les lumières blanches et les meubles impeccables, le sang et le silence.

Le massacre dans toute sa crudité.

الله أكبر

Jawad, assourdi par les tirs, tendait l'oreille mais n'entendit rien. Tout le monde avait fui. Au début, il avait exécuté des clients tétanisés, incapables de réagir. Ces êtres finis avaient l'air d'attendre qu'on leur dise quoi faire… Il avait pris son temps, était venu les abattre un par un, à bout portant, presque poliment. Et eux attendaient, comme s'ils se savaient coupables.

Il avait épargné deux sœurs en *hijab,* mais pas un enfant d'infidèle, qui jouait sur un fauteuil (WICKED, 124 euros). Les cibles étaient trop rares, c'était la consigne.

La frayeur, ça avait été ce vigile, armé d'un 9mm, planqué dans une salle de bain. Il avait tiré dans le dos de Jawad. La balle s'était écrasée sur le pare-balles niveau III-A. Insensible, Jawad s'était

retourné. Il avait vu les yeux terrifiés du gardien. Sans broncher, il avait encaissé deux autres balles, en pleine poitrine, comme des coups de marteaux.

الله أكبر

L'infidèle allait mourir.

الله أكبر

La rafale l'avait déchiqueté à la verticale.

الله أكبر

Combien de morts en tout ? Une trentaine ?

La mission était accomplie. Jawad se dirigeait vers la sortie. Il s'était perdu deux ou trois fois dans les raccourcis, mais il avait fini par faire le tour du magasin. Il était fier. Son cœur tapait fort.

Le captagon, cette petite pilule blanche qui rend invincible, lui donnait des airs de zombie.

الله أكبر

Il était digne des plus grands martyrs. Il était un guerrier aussi immense qu'il l'avait imaginé.

الله أكبر

Jawad était quelqu'un d'introverti. Un homme « discret », « serviable », « sans histoire »… Un être s'était construit en lui, de l'intérieur, contre lui, contre les autres. Un être sensible. Trop sensible. Sa crainte insensée d'une humiliation faisait peur à ses proches. Elle laissait entrevoir la possibilité d'une violence sans mesure. D'une incroyable volonté *d'anéantir*.

Bien évidemment, lui, Jawad, ne pensait pas jusque-là. Il prenait du captagon et hurlait « Allahou akbar ».

La timidité, stratégie de l'effacement. Du dévouement feint. De l'attention fausse. Et derrière, l'accumulation. N'oublier rien, retenir tout. L'Autre n'était qu'usurpateur. Jawad était un bagne humain, une somme d'outrages et d'infamies. En lui, les forces de la colère. Son absolue volonté. Sa folie prisonnière. Toute la frustration du faible méditant sa titanesque vengeance.

Jawad était le fanatisme.

La revanche des minables, la rétorsion des impuissants.

Il ne pouvait penser toute sa haine.

Il ne pouvait la contenir.

Alors il criait.

الله أكبر

Errant longtemps sans but, depuis l'exode d'Algérie, il avait trouvé dans l'Islam le Système dont il rêvait. Un dialogue direct avec la toute-puissance, un délire à sa mesure. Un code, un cadre, un dogme. Un respect. Une identité, un sens, des frères. La possibilité d'ordonner le monde, par lui et en lui. D'être enfin respecté. De changer son introversion en abîme, en trou noir, duquel on n'ose approcher. D'intégrer un royaume dont les soldats ne doutent pas.

De porter partout leur noir étendard.

أنا أعتمد على الله

Dans l'exaltation il s'en était remis à Allah, et s'était intéressé à ceux qui allaient au bout.

Il se demanda d'abord comment on pouvait croire jusque-là. Son imam lui avait répondu que les gens les plus intelligents choisissaient, par force, par singularité, de croire en des choses insensées, que c'était la vertu des âmes nobles.

Que le cœur d'un martyr ne doutait pas. Que les récompenses seraient à la hauteur.

ا لحَمْد لله

Le doute était toute sa vie.

الله أكبر

Il n'avait jamais eu aucune récompense.

Puis il avait compris.

Allah était dans son cœur.

L'Islam était l'irrésistible évidence.

L'Islam était la possibilité de rejoindre les forts.

De consacrer à un but son infinie volonté.

De concentrer sa haine en un point.

De tout exprimer.

De tuer le doute.

الله أكبر

Il avait fallu un mois au petit converti pour devenir *ultra.*

Jamais plus Jawad ne serait *sans histoire.* C'est lui qui effacerait les autres.

Ce groupe, mal dissimulé dans la section canapés. Deux hommes et deux femmes.

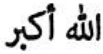
ODJURET, 324 euros. LURA, 129 euros. CUNT, 99 euros. ILLA, 246 euros.

الله أكبر

Briser le réel. Tuer le timide. Le captagon, divine molécule des

surhommes. Plus faim, plus soif, plus peur. Ni crainte ni douleur. Plus la moindre empathie. Plus le moindre doute. Jawad croit que certains le diront lâche. Ils ne savent pas. Ils cherchent à expliquer cette force qui les dépasse. Ils cherchent à se réconforter de leur petitesse. Seul Jawad sait. Il faut une volonté énorme pour faire ce que Jawad fait.

Il faut être Jawad.



Il était de retour dans la cafétéria, près de l'entrée. Seul. Il y avait peu de clients, sûrement à cause de l'agitation dans les environs. Et les fuyards, une fois dehors, avaient dû prévenir ceux qui approchaient le magasin.

Il lui fallait une photo de revendication. En guise de preuve, il faudrait un cadavre. Il n'y avait que celui du vigile ici. L'enfant ? À l'autre bout du magasin. Jawad regarda autour de lui. Il vit une peluche de renne, un élan à bascule, les immenses panneaux IKEA.

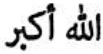
Grotesque.

En pleine ivresse du crime, dans cet univers absurde, dans ce réel si fissuré, Jawad connaissait une sorte d'overdose. Tout se dilatait. Pris de vertige, rattrapé par sa conscience, il perdit l'équilibre, réprima des nausées.

Il tenta de se réfugier dans ses fantasmes, derrière son arme, dans son fanatisme.

Un genou à terre, il se contracta, rassembla toute sa haine.

Il hurla.



Jawad se plaça devant le cadavre du vigile. Il cadra au plus large. Mais quelle pose prendre ? Le pouce levé, un sourire, comme une photo de vacances ? Montrer son visage ou le dissimuler ?

Il se décida pour la sobriété, prit une série de clichés et retourna l'écran. Il regarda son air vide. On voyait le vigile, mais ça n'avait aucune profondeur. Cette scène ne disait rien de ce qu'il venait de faire. Tant pis. Il légenda : « IKEA Paris-Nord, 50 infidèles exécutés, par la grâce d'Allah ».

Il essaya d'envoyer la photo, plusieurs fois, mais n'y arriva pas.

…y

Pas de réseau.

!y!y!y

En sortant sur le parking désert, son impression d'inutilité l'accablait.

Pourquoi les flics ne se déplaçaient pas ?

L'indifférence le rattrapait.

Jawad se sentit seul.
Toujours pas de réseau. Comment était-ce possible ?
Et la récompense, où était-elle ? Pas ici. Alors où ?
Le doute. Le doute revenait.
Jawad se sentit sale.
Il eut envie d'en finir, tout de suite.
Mais la mission ? Sans mission, pas de récompense.
جواد الصغية
Méritait-il une récompense ?

Jawad se sentit vide.

Du captagon, vite. Beaucoup de captagon.

32

Les plaisirs simples constituent le dernier refuge des êtres complexes.

— Oscar Wilde

AILLEURS, 19 H 30.

Perdu dans son épaisse forêt, Damien Bernard avait fini par tomber sur un sentier balisé. Un parcours VTT. Il l'avait suivi. Cette promenade forcée lui avait rappelé son enfance, une sortie scolaire, pour identifier les plantes, observer les animaux. L'odeur de résine, les bruits de feuillages et d'insectes… Il renouait avec une vision de la nature oubliée, paisible, éternelle.

À une trentaine de mètres de lui, à travers les frondaisons, il vit un homme armé d'un fusil.

Était-ce un chasseur ? Ça n'en avait pas l'air. En arrêt, il semblait scruter quelque chose, là-bas, droit devant. Était-ce un homme comme lui, fuyant la folie d'une foule ?

Le comptable n'osa se montrer. Il tenait toujours son arme factice. Il lui sembla que l'homme au fusil le remarqua à son tour, et, comme si de rien n'était, passa son chemin.

Après un instant, le comptable reprit sa marche, dans l'autre direction.

Il refusa de réfléchir. Il n'en avait plus la force.

Son sentier finit par déboucher sur une route, qui l'amena enfin hors de la forêt, où il vit des champs, et les premières maison d'un petit village.

Il dissimula son pistolet d'alarme à sa ceinture, sous sa chemise.

On apercevait une église, il y aurait peut-être des commerces.

Comme un fugitif, il examina discrètement sa blessure dans le rétroviseur d'une voiture stationnée là. Il vit une légère entaille, juste sous le cuir chevelu. Elle lui parut superficielle.

Son aspect général laissait à désirer. Il marcha tout de même vers la place, poussé par le besoin de voir du monde. Son vœu fut exaucé : il vit un gamin jouant à la balle, une famille traversant la place. Quelques anciens, assis sur les bancs. Près de la Poste et de la

pharmacie, il y avait une supérette, et une sorte de troquet.

Il approcha. Il était écrit « Restaurant – auberge » sur la vieille devanture beige. Il pourrait téléphoner ici.

Il poussa la porte, qui fit tinter le carillon.

Tout le monde le regarda. On vit son visage. Sa chemise tachée de sang. Un peu honteux, il avança vers le comptoir, demanda à la tenancière un mouchoir.

« Je suis tombé », crut-il bon de préciser. Elle le regarda, puis lui tendit un rouleau d'essuie-tout.

Après une hésitation, il commanda une pression, avant de se rendre aux toilettes, où il nettoya consciencieusement sa blessure, au gel hydro-alcoolique. Ça piquait, mais ça ne saignait plus. Un pansement suffirait.

Quand il regagna la salle, les clients, deux vieillards occupés à jouer et une grosse femme à boire, ne faisaient plus attention à lui.

Il s'installa au comptoir et but une bonne gorgée de bière glacée. Il ferma les yeux de plaisir, comme dans une mauvaise publicité. Il allait mieux. Tout juste une vague migraine.

Un couple de retraités entra. Ils saluèrent l'assemblée, et plaisantèrent avec la tenancière, dans un patois à peine compréhensible. Ils s'installèrent vers les parieurs, dont l'un maudissait un certain Aurore de cuivre, étalon défait dans la cinquième. Il sembla au comptable que les retraités parlaient de champignons.

Il regarda autour de lui.

Sous une table, un vieux chien étendu. Des écriteaux mettaient en garde le client qui espérait un crédit de la maison. Le flipper *Star wars* ne devait plus fonctionner depuis longtemps.

C'était un autre monde… Ici personne ne connaissait son histoire.

« Vous voulez téléphoner, Monsieur ? »

Un instant, il pensa dire oui.

« Non, merci. »

Rien ne pressait. Il avait largement de quoi justifier son silence.

Dehors, le jour tombait. Le comptable décida de prendre une chambre. La tenancière, désormais plutôt affable – l'étranger était un client –, l'y conduisit. Comme prévu, il fallait gravir des escaliers miteux et grinçants, la chambre sentait le vieux et le désinfectant, il y avait un rouleau de PQ rose premier prix, le matelas était trop mou et l'oreiller trop gros, la douche était sale et la tapisserie jaunâtre se décollait. C'était exactement comme il l'avait imaginé.

Dans les WC, où la marge de manœuvre était plus que modeste, il faisait inexplicablement chaud. Pour la première fois depuis une éternité, il se délesta d'une série de crottes tout à fait respectables.

Il en avait presque oublié cette sensation…

Il était heureux.

Il repensa à son aventure, avec une pointe d'aigreur. Il revit la sale gueule de ce syndicaliste. Il revit le géant russe. Il se revit lui, presque suppliant…

Il s'en était tout de même sorti. Tant pis pour le matériel, ça lui ferait des vacances. Et une sacrée histoire à raconter. D'autant que sans témoin contradictoire, ses fabulations pourraient sauver sa virilité…

Il souriait. Pour l'instant, il avait trouvé son asile. Pas de fous à l'horizon, plus d'angoisse, encore moins sa femme… Il allait en profiter.

Avant la fermeture, il reprendrait une bière, ferait un tour à la pharmacie, puis irait à la supérette s'offrir un tee-shirt, une brosse à dents et quelques victuailles. Pour ces achats, il demanderait à la tenancière de lui faire de la monnaie, et de l'ajouter à sa note. Note qu'il ne savait toujours pas comment régler.

Peut-être commanderait-il un croque-monsieur au comptoir. Avec un œuf, une bière. Et un cigare.

Puis il irait dormir. Et il dormirait longtemps.

33

Le principe qui nous gouverne est absolument invincible.

— Marc Aurèle

PARIS, 16E ARRONDISSEMENT, 20 H 50.

Personne ne savait qui était vraiment Renaud Lorenzino.

Patiemment, il avait bâti sa statue. Homme de gauche, engagé, intransigeant, époux modèle, mécène, féministe, éditorialiste, inlassable défenseur d'une presse libre, farouche adversaire de toute dérive droitière, premier défenseur des musulmans de France… Sans jamais tomber dans aucun piège, tout en viscosité, il avait tissé son réseau, séduit Paris, était devenu « l'ami » de ceux qui comptaient, qui lui seraient utiles, qui avaient des médias ou de l'argent. Le plus dur avait été d'éviter les conflits de personnes, les jalousies. Des pertes de temps. Il était allé droit au but, à la lumière, là où on l'écoutait, là où on le vénérait. Il avait l'oreille du pouvoir, et en une allusion, en un coup de fil, il pouvait condamner n'importe qui à la mort sociale.

C'était un marchand. La demande était forte, et il vendait ses idées. Il réservait son cynisme à un très petit cercle d'amis. Une fois, l'un d'eux, chargé de com' de droite, lui avait dit que les intellectuels de gauche ne connaissaient pas vraiment le peuple.

« C'est la base, avait répondu Lorenzino. S'ils le connaissaient, ils ne seraient pas de gauche. »

Estomaqué, son ami avait fini par éclater de rire. Dans ce monde-là, on aimait ce genre d'humour. On était tellement au-dessus des choses…

Le plus dur était de faire comprendre à sa famille la subtilité de son jeu. Il incarnait la posture qui payait. Il faisait exactement ce qu'il fallait pour devenir un héros, admiré et riche. Il y avait une pensée apparente, réservée à la télé, au public, et une pensée secrète, lucide et cruciale, pour la vie de tous les jours.

« Aime ton prochain comme toi-même, mais ne va pas croire qu'il te laissera en vie. »

C'était sa leçon de vie préférée. Et ça, sa fille ne le comprenait pas. Elle était imperméable à cette logique à deux étages. Pour elle, l'Autre

était bon, et n'était que ça. L'éditorialiste regrettait qu'elle ait à ce point assimilé ses discours, sans le moindre recul. Jusqu'à lui ramener un Noir à la maison… Il en avait chialé. Sa femme était fière de lui, mais elle ne comprenait rien non plus. Il valait peut-être mieux les laisser à leurs illusions.

Lui ne s'en faisait aucune. Il avait bien vu le merdier arriver. Son temps ici était fini, il avait pris tout ce qu'il pouvait prendre. Demain, il repartirait à New York, en héros, et il ferait la même chose là-bas. Il fallait qu'il en parle à sa famille. Il lui faudrait convaincre sa fille, qui ne répondait d'ailleurs pas à ses textos. Avec ses lubies à la con, qui sait ce qu'elle était en train de faire ?

Il espérait recevoir des nouvelles assez vite. Il savait très précisément ce qui était en train de se passer dans le pays, et mieux valait qu'elle s'en tienne à l'abri.

Oui, Renaud Lorenzino n'ignorait rien de la situation. Et sa vision des choses était si noire, si pessimiste, que pas un de ses adversaires, de droite ou d'extrême droite, n'oserait la soutenir publiquement. Pour lui, tout était perdu. Il n'y avait plus qu'à fuir. Dans les ascenseurs de Radio France, voici une heure à peine, il tentait encore d'en convaincre une ancienne conquête.

« Je vais te dire ce qui se passe. Il n'est plus question de l'habituelle petite guerre entre touristes et terroristes. La folie est lâchée dans les rues. Cette nuit tout sera pillé, détruit, sans distinction ni logique. Les itinérants et assimilés s'en donneront à cœur joie. Les petits Blancs des villes ont pris fait et cause pour ces malheureuses victimes de la société, comme nous le leur avons appris. Les petits Blancs des champs se tairont et attendront, parce qu'ils ne savent faire que ça. Pendant ce temps, le terrorisme va donner tout ce qu'il a, de peur de se faire voler sa terreur et son chaos. Tous les employés qui font que ce pays tourne ne vont pas risquer leur peau pour leur travail de merde. Ils resteront chez eux. Il n'y aura plus de transports, de services, de communications, d'approvisionnements. Tous les circuits seront coupés. Finis, les médicaments, la nourriture, le gaz, l'essence, l'eau potable, l'électricité, Internet, le téléphone, les secours, la police… Tout va s'effondrer. La ville va prendre feu. Des incendies gigantesques, puisqu'aucun pompier ne fera plus son travail, puisqu'aucun flic ne fera plus respecter la moindre loi. Ils seront livrés à eux-mêmes, ou affectés à des postes stratégiques prioritaires, qui ne consistent plus qu'à protéger les gens comme nous. Ailleurs, ce sera chacun pour soi. La rue est déjà livrée aux tirs, aux couteaux et aux flammes. Les moutons se terreront chez eux, ou chercheront à fuir. Quant à nous, qui parlions hier de la France, parce que nous avions besoin de sa sueur pour payer nos orgies, nous devons l'abandonner au plus vite. Nous seuls en avons les moyens. »

La jeune femme avait objecté, sans vraiment y croire, que la force

publique était puissante, et qu'elle pourrait reprendre le contrôle du terrain. Lorenzino s'était emporté.

« Mais réveille-toi ! L'État c'est quoi ? Trois-cent-mille fonctionnaires à peine, éparpillés dans des casernes et des commissariats, de par le pays. Cette force est dissuasive en un point précis, sûrement pas quand les adversaires sont des millions, et qu'ils se soulèvent le même jour, dans des centaines de villes et des milliers de quartiers, au sein même des corps constitués. Et tu sais très bien qui gouverne. Tu sais très bien que ces institutions ne sont qu'une fiction. Tu sais très bien que ce pays est totalement castré. Tous ceux qui ont un semblant de responsabilités sont terrorisés par nos menaces. Personne ne fera rien, mets-toi bien ça dans la tronche. N'oublie pas que je connais les meilleurs, à la sécurité intérieure. Ils n'ont pas joué aux cartes, ces dernières heures. Ils savent. Demain ce sera la panique *totale,* la majorité des habitants de ce pays en violeront les lois pour se procurer des biens de première nécessité, en vue du chaos qui vient, qui est là. Ce sera la fin de toutes les hiérarchies, de toutes les disciplines, de toutes les organisations, de toutes les confiances. Tout sera plié en trois jours. Les événements sont en marche, invincibles, et d'heure en heure feront de ce monde une chose qui n'a jamais été. Nous venons de perdre tout le pouvoir que cette société virtuelle a bien voulu nous concéder. Tout va cesser de faire illusion. Les comptes en banque seront vaporisés. Le papier va perdre toute sa valeur. Puis l'argent, les nombres, les lois, enfin les valeurs elles-mêmes vont disparaître. Ce sera la fin de la morale et la fin du verbe. *Homo sapiens* ne sera plus une espèce protégée. Tout ce qui comptera dans ce monde, ce sera la peur et les armes. Ce n'est plus une probabilité, c'est une certitude. Le miracle a pris fin. La France n'existe plus. »

Effarée d'entendre un si brillant analyste tenir un tel discours, son amie prétendit qu'elle ne voulait pas, elle, renoncer à ses valeurs, à l'amour de l'Autre, et que ce qui se passait ne remettait en cause qu'un gouvernement, et pas « notre capacité à vivre ensemble ».

« Tu ne comprends pas, avait soupiré Lorenzino. Tu dois oublier ce baratin. Dès aujourd'hui, nos valeurs n'ont plus cours. L'amour, les droits, le respect, la civilisation… C'est fini. Ce ne sont que des mots. Ce soir, c'est la fin de la fiction. Tu veux partir en province ? C'est le pays qu'il faut fuir ! Ici le chaos te rattrapera. La faim et la peur ne laisseront pas une réserve intacte, pas un bâtiment debout, pas une âme en paix. Nous sommes au seuil du réel pur. Il faut que tu comprennes : il n'y a plus de royaume imaginaire, d'illusion numérique ou verbale. Demain, ce sera la fin du probable. Demain l'amour ne sera plus que le cri désespéré des condamnés à mort. »

Il était parti, sans savoir s'il serait compris.

Il en était persuadé : on pouvait faire tous les discours que l'on

voulait, on ne gagnerait jamais que des heures, pas des jours. Ça allait même plus vite qu'il ne l'avait anticipé : l'éditorialiste ne pensait pas que le Président se ferait tuer. Si on lui avait demandé son avis, il aurait déconseillé cette cérémonie à la Courneuve. Ça n'avait plus d'importance, maintenant. Tout ça ne le concernait plus. Son argent était ailleurs, et son avenir aussi.

En attendant, comme chaque semaine, il comptait bien se détendre. Rien ni personne ne le priverait de ses habitudes. Renaud Lorenzino était une sorte de prince. C'est comme ça qu'il fut accueilli, au club. C'était un endroit secret, une sorte de palace aménagé dans les sous-sols d'un appartement-façade. Ça s'appelait juste « le club », on s'y recrutait un peu comme chez les francs-maçons, sous serment, et on ne parlait pas du club en dehors du club. Il n'était fréquenté que par des gens de qualité, des patrons, des personnalités, des artistes, des politiciens, quelques hauts fonctionnaires.

Il y avait toujours un peu de gêne, au début, quand des adversaires politiques s'y croisaient pour la première fois. Puis ils se serraient la main et, entre initiés, devenaient amis.

On ne savait pas au juste qui tenait le club, mais Luc, l'entremetteuse – elle voulait qu'on dise « elle » –, transsexuelle d'une quarantaine d'années, était très à l'écoute de la volonté des clients et pouvait se prévaloir d'une discrétion sans faille. Jamais le club n'avait fait parler de lui. Il faut dire que journalistes et patrons de presse comptaient au nombre de ses habitués. Chaque soir, les clients étaient prévenus, pour ne pas dire menacés : rien de ce qui se passait au club n'en devait sortir.

De tous les habitués, Lorenzino comptait parmi les plus riches, les plus réguliers, et les plus vicieux.

Son arrivée était prévue, son programme était prêt.

Malgré tout son pouvoir et sa sérénité, l'éditorialiste n'arrivait pas à faire abstraction de ce qui se passait. Certes, son quartier, le 16e, près de Boulogne, serait l'un des derniers touchés par les émeutes. C'était le secteur des grands médias, donc un des mieux protégés de la ville. Mais n'aurait-il pas dû partir dès ce soir ?

Confusément, il pressentait quelque chose. Comme une sale impression.

Il n'arrivait pas à comprendre pourquoi.

Il ignorait tout du vrai danger.

Il ignorait qu'un homme le pistait et savait ses habitudes.

Cet homme-là avait sur les mains le sang d'un autre homme.

Cet homme-là n'était pas un être de circonstances aux convictions calculées.

C'était un homme enragé, dont la folie était la loi.

C'était un homme qui voulait tuer.

34

Le remède salutaire est rarement de bon goût ; le médecin le plus doux, n'est pas le meilleur.

— Charles de Saint-Évremond

PARIS, 14E ARRONDISSEMENT, 21 H.

Le docteur Cachet se demandait pourquoi il avait si peu à faire. L'hôpital Cochin recevait des bulletins réguliers l'alertant que les hôpitaux parisiens débordaient de blessés. Bichat, Broca, Necker, Lariboisière, La Pitié, tous affichaient complet. Et bizarrement, ici, ça ne se bousculait pas. C'était même calme comme un matin de juillet.

Et puis tout le monde est entré d'un coup. Des ambulanciers, des pompiers, des flics, avec des blessés venus de partout, par dizaines, pour beaucoup par leurs propres moyens. La sécurité a dû en organiser le flux tant il y en avait. D'après un policier, les manifestants qui occupaient la rue de l'hôpital venaient de lever le camp. Les vannes étaient donc rouvertes…

« Je vous le dis à vous, docteur, a confié le flic, parce que vous ne le répéterez pas : la situation est bien plus grave que ce qu'on en dit à la télévision. On ne contrôle plus grand chose. Je ne parle pas d'immeubles, de cités ou de quartiers, mais d'arrondissements et de départements entiers. On a perdu pied. On a de moins en moins d'ordres et d'informations. Ce qui s'est passé, hier, avec notre collègue, ça a été comme un signal. C'est fini, on ne pourra plus les arrêter. L'argent ne les intéresse plus. On a basculé dans autre chose. »

Le docteur était bien de cet avis. La psychologue qui l'accompagnait, nettement moins.

Elle s'appelait Eva Lorenzino. Suite à de nombreuses plaintes, et plusieurs signalements à l'ordre des médecins, elle avait été mandatée pour suivre le docteur Cachet durant une semaine, et rendre une expertise sur les rapports de ce dernier à ses patients et à sa profession. Praticien un peu bourru, un peu réac, Cachet approchait la retraite, avait tendance à boire, et on le suspectait de dépression.

Bien évidemment, il n'était pas ravi d'avoir une sorte de flic aux basques, partout où il allait. Ce flic avait l'avantage d'être belle, et de

grande prestance, il n'en restait pas moins que ces dernières heures, elle était devenue le cadet de ses soucis. Les patients affluaient. Le tableau des admissions n'y suffisait plus. La psy avait demandé si elle pouvait se rendre utile, Cachet lui avait conseillé de rester derrière lui. C'est encore là qu'elle gênerait le moins.

Elle l'a alors vu enchaîner les patients à un rythme effréné. Un traumatisme crânien, une jambe cassée, beaucoup d'hématomes, d'états de choc. Il y avait des flics, dont certains blessés par balles. Ils parlaient d'attaques terroristes. Ça n'arrêtait pas. On fit entrer sur un brancard un homme qu'on présuma lynché, qui n'avait plus forme humaine. Il était mort, les médecins n'ont même pas essayé.

Le docteur dut ensuite s'occuper d'un certain Jean-Rachid, admis la veille, polytraumatisé de la route en plein délire, scandalisé qu'on ne reconnaisse pas en lui un « martyr ». Il est mort, sans ses papiers, sans que personne ne sache qui prévenir.

Très vite, l'hôpital manqua de personnel, de lits, de produits. Il y avait des patients partout, remisés jusque dans les cuisines. Certains tombaient dans des crises de panique qu'il était impossible d'apaiser. Ceux qui le pouvaient erraient dans les couloirs, hagards, comme un soir de fin du monde.

Il devait être aux alentours de 21 heures quand l'électricité a lâché une première fois. Il y avait de nombreux dysfonctionnements. Le serveur de l'hôpital plantait, les liaisons téléphoniques étaient perturbées. Quand l'électricité lâcha pour de bon, le groupe de secours put être mis en marche, mais toutes les chaînes du froid étaient rompues. L'approvisionnement allait rapidement faire défaut. Le serveur ne repartait pas et les téléphones ne passaient plus. Ni fixes, ni portables. L'hôpital n'avait plus le moindre contact avec l'extérieur, la maintenance, le SAMU, les pompiers, la police. Les radios des flics, qui fonctionnaient encore faiblement, brouillées par des attaques informatiques, finirent par cesser d'émettre à leur tour.

Le personnel était inquiet, et il y avait de quoi, mais pour l'instant il gérait l'urgence, en essayant de ne penser à rien d'autre. Heureusement, si on veut, il avait de quoi s'occuper. Le docteur Cachet opérait ce flic, avec la balle de 7,62 dans le ventre. Un véritable cratère : le gros intestin était à ciel ouvert, jusqu'à l'estomac.

« Mais vous n'êtes pas chirurgien », avait dit la psychologue.

« Un médecin sait tout faire, avait répondu Cachet. On se spécialise pour gagner plus d'argent, ce n'est pas une raison pour tout oublier de la couture des boyaux. »

Au milieu des champs stériles, sous la lampe chirurgicale, le docteur pataugeait dans le marécage d'excréments qu'une charmante infirmière s'efforçait de drainer. Entre autres relents de vomi, la psy découvrait l'odeur aigre et répugnante de ce qu'on appelle « bol alimentaire », cette chose que l'on prélève à même l'estomac des

cadavres, lors des autopsies.

Tranquillement, les mains dans le ventre de son patient, occupé à lui suturer les intestins, le médecin livrait ses commentaires. La psychologue était impressionnée par sa maîtrise.

« Ça va, vous tenez le coup ? Ce qui frappe, ce sont les couleurs. C'est à cause de notre passé frugivore que nous voyons les choses en couleur. Les nuances renseignaient sur l'état du fruit. Les autres animaux les perçoivent beaucoup moins bien. Je ne suis pas certain que ce soit une chance, de nos jours, à moins d'être fin amateur des nuances de tripailles. »

Une infirmière venait le déranger régulièrement.

« Docteur, le jeune Idriss, celui qui s'est blessé avec son couteau, près du Jardin des Plantes, on peut lui signer son bon de sortie ?

— Pas d'objection », répondit le docteur.

L'infirmière s'éloigna avec son patient, à la main pansée. On l'entendit demander :

« Et mon couteau, je peux le récupérer ? »

À peine Cachet avait-il rétabli au flic un semblant d'ordre splanchnique, que ce dernier s'était mis à convulser. Son collègue avait dû aider à le maintenir, avec la psy. Le docteur l'avait ensuite stabilisé à des doses peu recommandables. Dans le couloir il y avait ce chahut que nul ne pouvait ignorer. La sécurité de l'hôpital était larguée, heureusement, quantité de flics à peu près d'aplomb avaient conduit ici leurs collègues blessés.

En sortant, le docteur et la psy les ont vus, à cinq ou six, ceinturer ce cinglé qui hurlait et tentait de les mordre. Ils ont mis du temps à le maîtriser et plus encore à le faire taire. Il a largement eu de quoi appeler à l'égorgement de tous les mangeurs de porc ici présents. Ça en a excité quelques autres, que les flics ont dû évacuer aussi.

C'est à partir de ce moment que le flux de patients s'est tari. De quoi étonner les médecins, après cette vague d'estropiés qu'ils imaginaient infinie. Pas de quoi se réjouir : les flics leur ont expliqué que les abords de l'hôpital n'étaient pas sécurisés, que ça chauffait dehors, et qu'il valait mieux se barricader. Ce que le personnel a fait, avec les moyens du bord. Un message diffusé par haut-parleurs demandait aux patients de bien vouloir garder leur calme et faire en sorte de faciliter les choses au personnel, « en attendant un retour à la normale ».

« Après quoi ils pourront nous insulter de nouveau », avait ajouté Cachet.

Ainsi coupés du monde, cloisonnés dans cet hôpital, ils n'avaient plus qu'à attendre, en espérant que les patients le soient, et que personne n'ait la facétieuse idée de faire flamber l'hôpital. Attendre quoi ? La fin des vivres. L'obligation d'aller chercher dehors leur survie. Mais personne ici ne se voyait survivre dans ce dehors-là.

« S'ils entrent, ce sera Avaricum, a dit le médecin. Ils nous tueront tous.

— Mais ils n'entrent pas, a répondu la psy.

— Vous ne comprenez pas ? Ça ne tient qu'à leur non-vouloir. Ils n'ont pas encore eu l'idée d'entrer, mais ça viendra, soyez-en sûre. »

Sur un lit laissé là, une vielle femme se lamentait en levant vers le médecin son bras décharné. L'articulation du coude formait une boule d'os au milieu d'un membre étique. Cheveux hirsutes, yeux caves, blancs et fous, dents jaunes entrecroisées et gencives pourries, peau fissurée de milliers de petites ridules. Elle semblait déjà largement morte.

Le docteur a passé son chemin.

« Vous ne l'aidez pas ?

— Non. Torcher les égrotants, y'a des ancillaires pour ça. La première qualité d'un urgentiste est de savoir trier, hiérarchiser les emmerdes. C'est pas beau, c'est discriminant. C'est fasciste, la médecine. Mais du coup, ça marche. »

La psy n'avait pas relevé. Mais qu'il continue à la chercher, et il se prendrait le rapport le plus salé qu'elle ait jamais rendu.

Le médecin ne semblait guère s'en inquiéter.

« Vous savez, je me demande si les gens qui vous ont mandaté pour me suivre n'ont pas raison, au fond. J'en ai marre, de tout ça. L'exigence des patients n'a plus de limites. Croyez-moi, ça rend vite le boulot insupportable. Nos valeurs, nos droits, notre égalité… Et leur avidité, leur envie, leur mépris. La pitié a de plus en plus le goût d'un canon dans la bouche.

— Tous ces gens vous sont redevables. Ça doit tout de même être gratifiant.

— N'en croyez rien. Si le patient s'en sort, c'est grâce à Dieu, s'il meurt, c'est la faute aux médecins. Ils ne pensent pas, les patients. Ils veulent des soins et des aides, encore et encore, sans comprendre, comme une vache veut ses granulés. Qui paye, comment, combien de temps ça peut durer, tout ça ils s'en foutent. Un pillard ne pense pas à l'avenir. »

Il la regarda, en souriant.

« Vous pouvez noter ça dans votre rapport. Ça me fait plaisir. »

Le médecin en avait terminé avec les cas urgents. Avant de s'occuper de celui de la psy, il devait d'abord faire la tournée de ses patients. Il entendait se montrer expéditif, mais évidemment, les convalescents avaient tous très envie de parler. Ils l'interrogeaient davantage sur ce qui se passait dehors que sur leurs maux. C'était rare. Leurs petits désordres semblaient soudain minuscules. Par conscience professionnelle, ou peut-être par charité, le médecin s'abstint de leur livrer un quelconque pronostic sur l'avenir du pays.

Il y avait ce père de famille, tabassé près du parc du Luxembourg,

qui émergeait à peine, et semblait ne pas comprendre où il était. Assis à côté de lui, le docteur Cachet lui parlait d'une voix forte.

« Nous sommes le lendemain. Somnolence post-traumatique. Ça donne une impression de temps allongé. Vous avez été admis après une agression. Votre état est stable. Vous souffrez d'un traumatisme crânien moyen, d'une dislocation de l'épaule, réduite par mes soins, et de contusions.

— Ma fille… ma fille était avec moi.

— Elle va bien. Elle est à la garderie de l'hôpital.

— Ils ne lui ont rien fait ?

— Non. »

Olivier Varron avait paru réfléchir, rassembler ses souvenirs.

« Je les ai vus s'en prendre à elle.

— On l'a examinée, on a parlé avec elle, pour autant qu'on sache elle se porte comme un charme.

— Elle n'est pas trop choquée ?

— Elle n'en a pas l'air. »

Le médecin vérifiait ses perfusions.

« Pourquoi vous ont-ils agressé ? »

Aussitôt, le blessé se défendit.

« Je ne leur ai rien fait ! »

Le médecin ne répondit pas, le laissa mijoter. Le patient crut devoir se justifier.

« Je ne dis pas non plus que c'est leur faute à eux. C'est une responsabilité collective. Ces jeunes sont victimes de quartiers sinistrés…

— Ce n'est pas la queue qui remue le chien.

— Comment ?

— Vous n'avez jamais imaginé que ça puisse être eux, vos *jeunes,* qui sinistrent tous les quartiers qu'ils rencontrent, et accessoirement tous les gens qu'ils croisent ?

— Non… Non je ne crois pas. Il ne faut pas généraliser. D'ailleurs…

— J'ai un problème avec ces slogans à la con, l'interrompit brutalement le médecin en chassant d'un geste une mouche imaginaire. Je crois n'en pouvoir supporter aucun. Mais vraiment pas. Surtout pas maintenant. »

Le patient était choqué.

« Enfin docteur… chacun a le droit d'avoir son avis.

— Ce n'est pas un avis, c'est un dogme. Une leçon que vous répétez. Voilà des années que ce genre de propagande veut nous convaincre qu'en dépit de tous les désastres, impossible n'est pas vivre ensemble. Et voilà le résultat. Vous avez l'Enfer sous le nez, vous l'avez même eu dans le nez, et vous ne le voyez toujours pas. Vous êtes Blanc, donc sûr de votre bon droit à vous faire casser la gueule.

— Vos mots dépassent votre pensée.

— Non. Ma pensée dépasse mes mots. Et bientôt les actes dépasseront tout. Il ne restera rien de ce pays. Qu'un tas de pierres et des épidémies.

— Vous ne croyez pas que vous exagérez ?

— Je sais de quoi je parle. Je passe mon temps à éponger les excédents du vivre ensemble. »

À cet instant, plus loin dans l'hôpital, on entendit des cris et des bruits sourds, des appels à la sécurité. Le patient leva la tête, inquiet.

« Ne vous en faites pas. Ça doit être des amis à vous qui font part de leurs suggestions pour améliorer la qualité du service. »

Cette perfidie agaça le blessé.

« Vous êtes un catastrophiste, pas vrai ? Vous voyez le mal partout.

— Et vous nulle part. Et c'est vous qui êtes dans le brancard.

— Je suis comme ça. Je suis *moi-même.*

Le médecin avait levé les bras au ciel.

— Nul ne peut se prévaloir de ses propres turpitudes. »

Excédée par ce duel inégal, la psy décida d'intervenir.

« Docteur, je ne veux pas m'immiscer.

— Je vous en prie.

— Je pense que la violence de ces jeunes, il est vrai préoccupante, est le fruit de notre inconscient raciste, d'une société qui ne mesure pas son degré d'égoïsme et d'indifférence…

— Ça, chère Madame, ce n'est pas une *pensée.* C'est un jargon d'adepte, ça n'a aucun sens. Je ne vous suivrai pas sur ce terrain-là, et il y a longtemps que tout le monde aurait dû en faire autant. L'aveugle, pour battre celui qui voit, cherche à l'entraîner dans les ténèbres. »

Le patient ne comprenait pas au juste ce que disait le docteur, mais encouragé d'avoir l'appui de la belle psychologue, il tenta de nouveau sa chance.

« Vous êtes un vieux réac, c'est ça ? C'était mieux avant, pas vrai ?

— Forcément, c'était sans vous. »

Le patient allait s'indigner. Le médecin fit un sourire.

« De toute façon, vous ne retiendrez rien de notre conversation. Où la guêpe a passé le moucheron demeure. La rue vous a mordu, et vous vous posez des questions. J'ai bien des réponses, moi, mais elles ne vont pas vous plaire, et les mots ne vous réveilleront pas plus que les coups. On va donc en rester là. Aussi étrange que ça puisse paraître, vous n'êtes pas seul. »

Le médecin se leva. La psy prenait des notes.

« Vous allez planer encore quelques heures. Des douleurs risquent de se réveiller. On vous redonnera des analgésiques. Vous n'avez rien de méchant, votre fille va bien, au dehors tout s'effondre normalement : essayez donc de vous détendre. »

Enfin débarrassé, le docteur Cachet pouvait finir sa tournée en beauté, par son patient favori.

« À force de soigner des cinglés plus normaux les uns que les autres, j'en oublierais presque ma spécialité, la psychiatrie. Ce patient que nous allons voir est en plein dans les clous. Syndrome de Cotard. Vous n'aurez jamais vu un truc pareil, je vous le garantis. »

La psy s'inquiétait. Elle avait sa dose d'horreurs, et elle redoutait quelque chose de sale.

« Ça consiste en quoi, au juste ?

— Croire qu'on est en putréfaction. Que nos membres sont de pierre. Qu'on est mort. »

Ce patient-là, assommé de neuroleptiques, était en outre persuadé d'avoir perdu son visage.

« Aidez-moi, docteur, par pitié. Sans mon visage, personne ne peut me reconnaître, c'est pour ça que les autres ne savent pas, ils ne savent pas que je suis mort… »

Sa voix venait de loin, traînante, malsaine. Le médecin lui examinait les bras, meurtris de larges plaies, d'où suppuraient des sérosités claires.

« Déhiscence. Rupture anormale d'un tissu en cours de cicatrisation. »

La psy s'intéressait.

« Il s'est fait ça comment ?

— Essayez de deviner.

— Au couteau ?

— Non.

— Avec les dents ?

— Non.

— Je ne vois pas. »

Le docteur souriait.

« Avec sa tête. »

La psy ne comprenait pas.

« C'est sa tête qui fait ça. Il se blesse par la pensée. Troubles somatoformes. Le cas est rare, mais on l'a déjà vu chez les grands hystériques. L'esprit malade mutile le corps.

— C'est guérissable ?

— Stabilisable, disons. Mais le cerveau ne s'épargne pas, au contraire. Il se ronge lui-même, jusqu'au sang, en commençant par les ongles, puis la peau, puis tout le reste, jusqu'à la fin. Risque suicidaire maximal. Pas vrai jeune homme ?

— Retrouvez mon visage, et ça ira déjà mieux.

— On s'en occupe. En attendant soyez vigilant, si jamais il vous revient, prévenez. »

Le patient fit un timide sourire. Le médecin et la psy le laissèrent à

ses délires.

« Pour remonter le moral d'un malade, rire de ses affections et nier ses souffrances, disait le gars Flaubert. Techniquement, j'ai connu peu de cas aussi graves que le sien. »

Ils firent quelques pas. Le couloir était calme. Cachet jeta un œil au tableau.

« Bon. Ça ne va sûrement pas durer, mais je crois qu'on peut prendre une pause. »

Ils marchèrent vers la salle de repos. Le médecin était bien forcé de reconnaître que la psy avait les nerfs solides. Elle avait bien supporté le rush, boyaux inclus, et n'avait pas l'air trop inquiète à l'idée de ce qui se passait. Elle était même plutôt confiante, en réalité : en ce moment même, son mari devait travailler à arranger la situation. Tout rentrerait dans l'ordre.

« Docteur, maintenant qu'on a un peu de temps, je dois être honnête avec vous. Mon rapport, il ne sera pas bon. »

Cachet l'ignora, comme si ce rapport n'avait plus la moindre importance.

« Vous savez, un jour où j'avais très envie de me pendre, je me suis interrogé sur la mort, comme Hamlet. Pendant très longtemps, on ne savait pas précisément la définir. Il n'en existait aucun signe clinique irréfutable. Ni la face cadavérique, ni l'arrêt cardiaque et respiratoire, ni la rigidité, ni la température, ni le relâchement des sphincters, ni la dilatation des pupilles… rien n'était signe certain de mort. On se contentait de parler de « mort apparente ». On laissait passer quelques heures, et si les apparences s'obstinaient contre le présumé défunt, on le mettait en bière. À l'époque, on enterrait des vivants, par centaines. Quand plus tard des travaux éventraient les cimetières, on y retrouvait dans leur cercueil des cadavres retournés, les poignets rongés. Obligés de se boire le sang, à la fois pour vivre et se tuer. On s'en est aperçu, et la science aidant, on a appris à mieux reconnaître les trépassés. Savez-vous quel est le signe certain de mort ?

— Vous allez me l'apprendre.

— L'OMS prétend que c'est la mort cérébrale, le coma dépassé, ECG vierge de trente minutes. Destruction neurologique irréversible. Plus clairement, le signe, c'est la décomposition. Quand la cellule n'a plus d'air, elle crève, et se putréfie. Et là on peut dire que les jeux sont faits. Pas avant. Avec l'appareillage, on peut empêcher ça. Continuer d'oxygéner les cellules. C'est nous qui décidons de laisser la mort gagner, quand ça ne repart pas tout seul.

— Qu'essayez-vous de me dire ?

— Pas grand-chose, en vérité. »

Le médecin avait regardé la psychologue droit dans les yeux.

« Peut-être… Peut-être qu'il y a longtemps que nous sommes morts, mais qu'on n'a jamais su en voir le signe certain. »

Il était 23 heures.

35

La volonté ne consent au mal que par crainte de tomber dans un mal plus grand.

— Dante Alighieri

LA COURNEUVE, 23 H 30.

Ils avaient profité de l'arrivée des officiels et du Président pour gagner le squat, au septième étage. Par chance, le numéro de l'appartement était sur les clés. Maël n'avait pas menti : le mur du salon avait été entièrement abattu à la masse.

Noah avait fermé la porte, de ses trois verrous. Ils avaient trouvé un peu à manger, une bouteille de soda premier prix, des chips et quelques barres de céréales. En ouvrant les WC, Zoé avait failli vomir : ça ressemblait aux toilettes d'une aire d'autoroute. Sans oser sortir, ils avaient essayé d'écouter le discours du Président, mais à cette distance ça grésillait trop. Puis ils avaient entendu le mouvement de foule, et les cris. Impossible par la fenêtre excentrée de voir ce qui se passait.

Zoé avait tenté de se concentrer sur l'écriture de son article, sur la sagesse des protestataires qu'on prétendait « émeutiers », face aux violents assauts des « troupes républicaines d'occupation ». Elle n'y arrivait pas. Elle savait, au fond d'elle-même, qu'elle cherchait à oublier la situation, à s'oublier elle-même, à oublier que son article et que son blog n'avaient maintenant plus aucun sens, et n'en auraient peut-être jamais plus.

Noah restait assis contre un mur, à même le sol, terrifié. Il ne comprenait pas pourquoi Zoé avait voulu venir ici. Elle prétendait qu'elle ne le savait pas, mais il voyait bien, à son étrange regard au loin, qu'elle avait une idée derrière la tête.

« Ouvrez ! »

Zoé se demanda si Noah avait commencé à pleurer avant ou après que l'on frappe à la porte.

« Je sais que vous êtes là, je vous ai vus entrer. »

Les coups étaient lourds, intimidants. Noah était pétrifié.

Tout doucement, Zoé marcha jusqu'à la porte, et regarda par le judas.

Elle vit un homme, Noir, torse nu, coiffé d'un bonnet, souriant de toutes ses dents.

Il frappa avec le poing.

« Ouvre, petite mademoiselle. Je veux pas défoncer la porte. Me force pas à le faire. Je t'ai vue entrer, quand je suis descendu pour voir le Président. J'ai hésité un peu avant de venir te voir, maintenant je sais que la police ne viendra plus. Il n'y a plus de police. C'est moi la police. »

L'homme riait. Dans son coin, Noah sanglotait.

« Tu as besoin d'être rassurée. Je suis celui qu'il te faut. »

Zoé voulut y croire. Elle interrogea Noah du regard. Les yeux terrifiés de celui-ci la suppliaient de ne rien faire.

« Non », cria-t-il à voix basse. « Non ». « Surtout pas ».

« Je vais être très gentil avec toi, souriait la grosse voix à travers la porte. Je te protégerai. »

Zoé eut très envie d'ouvrir.

C'était comme si le pouvoir de cet homme traversait la porte blindée. Elle savait qu'elle n'aurait pas le courage de hurler, ni même de se défendre. Ça lui était arrivé, un soir, rue Gayssot : deux hommes l'avaient approchée, souriants, lui avaient fait des avances. Elle avait commencé par leur sourire, mal à l'aise, puis ils l'avaient touchée, s'étaient frottés à elle. Elle ne savait plus quoi faire. Elle avait marché plus vite, et miraculeusement, ils l'avaient laissée partir.

Assaillie par sa morale, elle pensait : « Si je n'ouvre pas, je me renie ».

Son instinct répondait : « Mais qui le saurait ? »

Noah n'avait pas la force de se lever et de s'interposer. Il savait que le pire allait arriver.

Le problème, c'était elle. Ses valeurs. Sa persuasion. Sa morale qui prétendait tout lui dicter.

Elle pensa à ce malheureux derrière la porte. Elle pensa à son attitude et elle eut honte : ça relevait du racisme primaire. Elle pensa aux infâmes Trois petits cochons, à l'agneau, à la mère-grand… Dans tous les vieux contes occidentaux, pétris de préjugés, il était « prudent » et « sûr » de ne pas ouvrir.

Elle méprisait tant ce monde d'avant…

Elle déverrouilla. En haut, en bas, au milieu.

La porte s'ouvrit. L'homme entra.

Il souriait.

À Paris, trente-mille autres femmes seront violées cette nuit.

36

C'est le soir qui soulage
Les esprits que dévore une douleur sauvage

— Charles Baudelaire

PARIS, 16E ARRONDISSEMENT, 23 H 50.

Vincent Gite observa la rue. Il n'y avait personne. Il approcha la rangée de véhicules en stationnement, puis glissa son sac de sport sous une voiture, et le poussa derrière une roue.

À l'entrée du club, il composa le code. Luc ne le connaissait pas. Il s'annonça :

« Je suis la surprise du dauphin. »

Au club, c'est ainsi que l'on surnommait Renaud Lorenzino : son apparente sympathie dissimulait une perversité rare.

« C'est de la part ?

— La tortue. »

Méfiante, Luc le regardait de haut en bas.

« Je ne suis pas au courant. Je vais voir…

— Non, sinon ce ne sera plus une surprise. »

Elle hésitait.

« Ne vous inquiétez pas, il va adorer. »

Luc le regarda encore. L'homme lui avait bien l'air d'un solide pervers.

« Vous avez des instruments ? On a un détecteur de métaux ici.

— Je travaille à mains nues. »

Curieuse, presque un peu jalouse, Luc finit par le laisser entrer. Elle le précéda dans les sous-sols, par un escalier de métal. Il y avait un bar de luxe, aux lumières tamisées. Ils marchèrent un moment, dans un couloir mal éclairé. Elle désigna une porte.

« Il faut attendre la fin du programme.

— J'ai le temps. »

Du « programme », le dauphin venait juste de boucler la première partie. Cigarette aux lèvres, en nage, il souriait, en repensant à ses exploits. Jamais il n'avait entendu Saïda gueuler comme ça. Il s'était

acharné… Elle en saignait. Peut-être même qu'il lui faudrait des points de suture. Il avait voulu la finir par la bouche, mais elle s'était évanouie. Était-ce quand il avait tapé dans les côtes ? Leila avait dû lui sortir la tête de la cuvette, pour ne pas qu'elle se noie. Lorenzino lui avait fait bouffer le carrelage, elle n'y reviendrait pas de sitôt. Leila, décevante. Elle se forçait à crier, au début, puis ne criait plus quand elle avait vraiment mal. Ce n'était pas normal, il en parlerait à Luc. Il n'avait pas non plus profité de l'autre, dont il avait oublié le nom, celle qui restait dans son coin, et qui était bien trop large. Elle ne lui disait rien, n'était pas crédible en femme de ménage, et n'avait pas une tête à souffrir. Il détestait ça. Celle-là aussi, plus jamais.

Avant cela, il s'était un peu détendu au bar, sans parvenir à complètement faire le vide.

Il lui fallait maintenant récupérer un peu avant de passer à la suite du programme. Il en avait envie, mais un peu comme un gosse au restaurant veut une glace : en sachant qu'il n'arrivera sûrement pas à tout finir.

Il repensa à Saïda, mais ça ne l'excitait pas plus que ça.

Le dauphin n'était décidément pas en grande forme. L'appétit viendrait en mangeant, pensa-t-il.

Son deuxième vice n'impliquait qu'une seule fille. Il était attaché à une chaise, elle commençait par lui donner des coups, il encaissait un moment, puis elle le détachait, et il ripostait. Et il se lâchait. Si fort qu'on avait du mal à en trouver des disponibles, et pas cabossées. Pour le satisfaire, le club passait par des réseaux kosovars, qui fournissaient de la marchandise psychiquement détruite à l'avance, prête à absolument tout subir.

À New York, il ne perdrait rien de ses habitudes. Il y avait quantité de clubs de ce genre. Il y retrouverait même des amis expatriés, des recteurs d'université, des ministres, des économistes, des ambassadeurs… Lorenzino le disait souvent : un homme de pouvoir peut renoncer à tout pour l'obtenir, sauf à ses vices.

Entièrement nu, on l'avait installé dans un local sombre et sordide, puis attaché à une petite chaise de fer, ambiance salle d'interrogatoire. Il était prêt. Il attendait celle qui devait jouer le rôle du bourreau, puis de la victime.

C'était une pauvre fille, grande et maigre, très pâle, franchement camée.

Devant le local, Gite l'avait retenue pour la renvoyer chez elle, en lui disant qu'il s'occupait de la suite, et qu'elle n'avait qu'à prendre son dû auprès de Luc, de la part de la tortue. La fille l'avait regardé, sans la moindre expression, et elle était repartie.

Vincent Gite était entré. L'éditorialiste, tête basse, attendait les premiers coups.

« Je suis la surprise », avait dit Gite.

Lorenzino avait relevé la tête. Il n'avait pas l'air d'aimer les surprises.

« Qui êtes-vous ?

— Je suis Vincent Gite. Mais tu peux m'appeler *extrême droite*. C'est comme ça que tu m'appelles, d'habitude. »

Le dauphin eut un doute. Était-ce vraiment une surprise ? Ou était-ce un cinglé en liberté ?

« Et bien quoi, ça ne t'excite pas ? Je croyais qu'ici tu faisais vivre tes fantasmes ? Profite ! Cette fois je suis réel, et je suis en face de toi. »

Lorenzino garda le silence. Il cherchait à surprendre dans le regard de Gite quelque chose qui ressemblerait à un indice. Mais dans ses yeux de vair il n'y avait rien.

« Je serai bref. Tu as été le maître des jeux. Tu dois accepter d'être renversé. Tu as eu trop de pouvoir. Je vais devoir te tuer. »

Lorenzino savait que ce jour arriverait. Il essayait de se remémorer les conseils de sa femme, ce qu'il fallait faire face à un dingue. Ne pas le contredire, déjà.

« Si tu n'es pas aveugle, tu sais ce qui se passe dehors.

— Oui.

— Si tu le sais, alors tu es *coupable*.

Gite fit craquer ses doigts.

— Attendez, je…

— Tu es le premier sur ma liste. »

Quelques instants plus tard, Vincent Gite remontait les escaliers de métal, et passa devant la transsexuelle.

« Alors, beau blond ? Il a aimé sa surprise ?

Gite était un peu essoufflé.

— Sans aucun doute.

— Tu t'en vas déjà ?

— J'ai à faire. Je suis la surprise de quelques autres chanceux. »

Et il s'en alla.

TROISIÈME JOUR

37

Il ne faut pas se moquer des chiens avant d'être sorti du village.
— Proverbe français

QUELQUE PART, 1 H.

Attisé par les vents, le feu de l'église avait repris, pour finir par fragiliser la charpente, qui menaçait de s'effondrer. Les épaisses fumées devaient se voir de loin, ce qui avait un temps inquiété le chef de la bande. Il avait maintenant bien d'autres soucis.

La mission aurait dû être bouclée depuis longtemps, et ce n'était pas le cas. Quelques heures plus tôt, à la tombée du jour, les terroristes s'étaient présentés au camp de réfugiés, kalach en bandoulière. Il y avait là une trentaine d'individus, désœuvrés, livrés à eux-mêmes. Le camp était devenu un squat, couvert de tags, jonché de déchets. On demanda aux chrétiens de se montrer. On les plaça contre le mur, les bras en croix. Ils furent exécutés d'une rafale. On posa une question aux musulmans. Ceux qui donnèrent la mauvaise réponse furent mis à genoux et exécutés.

On enrôla les survivants, au nombre d'une douzaine, pour fouiller les maisons. Le chef suspectait des habitants de s'y cacher. Il fallait se dépêcher de les débusquer, avant la nuit, car il leur restait une vidéo à tourner pour terminer la mission. Recruter les réfugiés, c'était l'idée du chef. Ça leur faisait de la main d'œuvre. Et dès la troisième habitation, ils délogèrent deux jeunes filles. S'échappant par une fenêtre, elles tentèrent de fuir par la ruelle où les djihadistes s'étaient positionnés. Ils ne leur laissèrent pas la moindre chance, et les criblèrent de balles.

Quelques instants après, on entendit une violente déflagration.

Face à une maison de plain-pied, un réfugié fut projeté sur la chaussée, coupé en deux.

Dans la maison, un vieil homme, son fils et sa femme. Celle-ci était très en colère. La lenteur des secours était inadmissible. Elle envisageait déjà de porter plainte, pour exiger une réparation du préjudice moral causé par ce sentiment d'abandon. Le vieux n'attendait lui l'aide de personne. Chasseur, il avait chargé sa carabine

Mauser à verrou, dès l'arrivée des « gendarmes ». Il avait vu ce type en uniforme, posté devant la mairie, qui n'avait pas l'air d'un flic. Il avait fermé ses volets, en regardant son voisin d'un œil noir. Il était craint, au village, et personne n'oserait le dénoncer. Il avait entendu les tirs, et les hurlements de l'église. Le téléphone était coupé. Alors il avait fait taire sa femme et armé son fils, d'un antique calibre 12.

Lui tirait au .577 Tyrannosaur, un calibre à la puissance monumentale, conçu pour abattre en un tir les plus grands gibiers d'Afrique. De quoi pulvériser un chevreuil, et laisser dans un buffle un trou gros comme une boule de bowling. Pas besoin de toucher un organe vital : la balle et son onde de choc désintégraient le membre touché.

Le vieux s'était placé à trois mètres de la porte d'entrée, en position de tir.

On avait frappé, il s'était tu.

On avait forcé la porte, il avait tiré.

Le recul de l'arme lui avait presque brisé la clavicule.

Le réfugié, plus mort que vif, était un buste de sang qui regardait ses jambes.

Les soldats du califat n'étaient plus aussi fiers d'eux et de leurs kalach. On mit le siège autour de la maison. Mais le vieux tirait vite, et bien. Les terroristes perdirent un homme, aveuglé par les éclats d'un pare-brise. Un réfugié parvint à grimper sur le toit, et tenta de passer par un vélux. Un coup de feu le décapita.

Fou de rage, le chef promettait à ces chiens de paysans mille tortures raffinées. À cause de cette poche de résistance inattendue, ils n'avaient pas pu aller au bout de leur mise en scène : se filmer sur la place de la mairie, où ils devaient hisser leur drapeau noir, et proclamer solennellement le califat islamique, en invitant tous les musulmans de France à les rejoindre.

Après plusieurs heures de tirs échangés, on envisagea d'incendier la maison, et de lancer tous les réfugiés à son assaut.

À un petit kilomètre de là, en pleine forêt, un jeune homme alcoolisé s'était arrêté sur le bas-côté. Il revenait de beuverie. Sortant de voiture, il ouvrit sa braguette, pencha dangereusement vers la droite, puis retrouva son équilibre, et urina dans un râle de soulagement un bon litre de boisson. Tout en contemplant son œuvre, il écoutait distraitement les détonations. L'analyse de l'information lui prit un certain temps. Il pensa à des feux d'artifice. Puis il comprit que la nuit était avancée, et qu'il n'y avait par ici que des patelins isolés. Un peu dégrisé, il retourna à sa voiture, et, du côté du village, vit se découper sur la nuit claire un panache de fumée.

Le jeune homme tendit l'oreille.

Étaient-ce des tirs ? Des coups de feu ?

Il lui sembla entendre des cris.

Ils avaient parlé de la « situation », entre amis, lors de la soirée. Certains s'en inquiétaient. Grâce à l'alcool pas lui, jusqu'à ce moment.

Il se dirigea vers son coffre, l'ouvrit et sortit son drone.

Le voyant batterie de la télécommande était faible, mais ça devrait suffire. Assis sur le rebord du coffre, il lança le système de guidage, et activa la vision de nuit. Le drone s'éleva dans un sifflement.

C'était un modèle entrée de gamme, mais l'image était très nette. Son pilote vit parfaitement le village, la charpente embrasée de l'église, fumante et éventrée, le corps carbonisé du parvis, les véhicules de la gendarmerie, celui du livreur, criblé de balles, puis les corps des deux jeunes filles, puis le réfugié coupé en deux.

Il manqua à cet instant de perdre le contrôle de son engin. Pris de panique, il tenta de se maîtriser. C'est alors qu'il remarqua ces hommes, postés dans les rues. Entre leurs mains, il reconnut des kalachnikovs. Ces types avaient-ils tué les gendarmes ?

Il entendit un ordre, une rafale d'arme automatique, l'image tomba et le drone ne répondit plus.

On criait. On venait par ici.

Livide, le jeune homme balança la télécommande dans le coffre et sauta derrière son volant. Il recula sur une centaine de mètres, fit demi-tour dans un chemin forestier, roula plus d'une dizaine de kilomètres avant d'oser s'arrêter enfin.

Il voulut prévenir les secours. Mais sur le téléphone comme sur l'ordinateur de bord, le même silence éternel des espaces infinis : aucune liaison réseau. Comment était-ce possible ?

Fou de terreur et d'impuissance, il redémarra en trombe, et prit la direction de Mende.

Nous étions revenus au temps des messagers.

38

Brûle ce que tu as adoré.

— Grégoire de Tours

LA COURNEUVE, 1 H 30.

Noah était dévasté. Le violeur ne l'avait pas touché, lui, mais il l'avait violée, elle.

C'était horrible. Ça avait duré des heures. Il n'avait pas arrêté de parler, de faire des commentaires. Il avait recommencé, plusieurs fois. Noah avait tout vu, tout entendu. Il n'avait pas eu la force de ne pas regarder.

Sur le sol, il y avait cette masse. Mais Noah ne faisait pas partie de ces individus capables de tuer. À peine l'aurait-il saisie, que l'autre se serait jeté sur lui pour le massacrer à coups de poing.

Non, Noah n'avait rien fait. Et l'autre avait l'air content qu'il soit là, pour regarder.

Depuis des mois, Noah convoitait secrètement Zoé. Pendant qu'elle se faisait violer à trois mètres de lui, il s'était dit qu'il ne pourrait jamais rien vivre de pire. Il se trompait. Le pire était à venir. Quand l'autre s'était enfin relevé et rhabillé, il avait pris Zoé par le bras, et l'avait conduite, un peu chancelante, jusqu'à la porte. Il s'était montré presque prévenant, comme un galant homme raccompagne une fille un peu ivre. Avant que la porte ne se referme, Noah avait croisé le regard de Zoé. Il n'y vit rien. Plus l'ombre d'une émotion. Trop choquée pour résister, elle était partie avec lui.

Et Noah l'antifa était resté là, seul, digéré par le désespoir.

Cette nuit-là, les fortunes de la famille Lorenzino furent assez diverses.

À cet instant même, dans les sous-sols du club, les policiers se trouvaient en présence de ce qui restait du père. Le capitaine Lapierre rassemblait les données du problème. On lui avait donné un numéro, il devait prévenir la famille. Il s'imagina, en train de dire :

« Bonjour Madame. Je me trouve dans un club à orgies en présence

du cadavre d'un homme nu et tuméfié. D'après la travestie qui organise les soirées, il a l'habitude d'être là et se faire tuer à mains nues était sa surprise. Apparemment, c'est votre mari. »

La longue carrière du capitaine l'avait confronté à un panel assez représentatif des perversions humaines. Sa tâche n'en était pas facilitée pour autant. Il regarda son téléphone. Hélas pour lui, il y avait encore du réseau dans le 16e.

Il composa le numéro qu'on lui avait transmis, appuya sur « appeler », et inspira profondément. Presque soulagé de tomber sur la messagerie, il attendit patiemment le bip, et commença :

« Madame Lorenzino, c'est le capitaine Lapierre à l'appareil, commissariat du 16e. C'est à propos de votre mari. Comment vous dire… Il y a eu un problème. »

Eva Lorenzino n'aurait jamais ce message. Il n'y avait plus de réseau dans le 14e. Même pas la possibilité d'un appel d'urgence. Elle avait essayé, pourtant, et elle essayait encore. Elle ne comprenait pas.

Le médecin avait raison : ils étaient entrés. Et ils étaient armés. Les flics avaient tenté de parlementer, mais ça avait tiré. Derrière les meneurs, lourdement équipés, il y avait une centaine de jeunes « relégués », comme elle les appelait. Il y a eu des fusillades, une évacuation dans le désordre de ceux qui le pouvaient. Les flics valides s'étaient repliés dans les sous-sols.

Quand c'est arrivé, Eva Lorenzino était avec le docteur Cachet, en salle de repos. Dès les premiers tirs, le docteur avait poussé la psy dans le couloir de la réa. Ils avaient traversé plusieurs services, pour courir vers l'escalier menant au toit. Le docteur s'était effondré avant de l'atteindre, touché par un tir dans le dos. L'accès au toit était fermé. En passant par un couloir de service, Eva Lorenzino s'était réfugiée dans les faux-plafonds de la réa. Dans un équilibre précaire, sur les rails d'acier galvanisé, elle distinguait à travers les plaques de plâtre la patiente qu'elle surplombait, alitée, intubée, sous monitoring.

Dans l'hôpital, le chaos. Des cris de victoire, comme des rugissements. On cassait. On emportait des médicaments, par brassées. Ils avaient pris l'hôpital. La psy entendait des cris horribles. Les patients étaient torturés.

Trois hommes entrèrent dans la salle. L'un d'eux tenait un couteau. Incapable de se lever, la patiente s'agitait. Elle pressait convulsivement le bouton d'appel, comme pour changer de chaîne en urgence. Malgré l'intubation, elle essaya de hurler. Une sorte de râle. L'agresseur arracha la couverture, leva son couteau comme un poignard.

La psy ferma les yeux.

Au même instant, Noah entendit par la fenêtre des rires et des cris.

Ça venait d'en bas, de la cour, du cœur de la cité. Il regarda, et, à la lueur d'un feu de matelas et de débris, il la vit, au milieu de ce groupe. Ils étaient une dizaine. Son agresseur la tenait par le bras. Il fut bousculé. Les autres le punissaient-ils ?

Noah comprit : un caïd avait vu Zoé, et l'exigeait, comme un tribut. Sans broncher, l'autre avait cédé. Il sembla à Noah que Zoé ne cherchait pas à résister.

Sans penser, il marcha vers la porte et sortit. Il descendit les escaliers, plusieurs étages, à la lueur de son téléphone portable, dans une puanteur de fin du monde. Il ne croisa personne.

Au dehors il se dirigea vers eux.

Ce n'était pas du courage. C'était du vide.

On le regarda. Elle le regarda. Elle semblait totalement éteinte. Sans doute était-ce le traumatisme. Le caïd, coiffé d'un étrange turban vert, la tenait par le bras. Pourquoi ne résistait-elle pas davantage ? Sans doute avait-elle peur, sans doute était-elle guidée par son instinct de survie… Noah ne lui avait jamais connu un visage si distant, même au sommet de sa célébrité virtuelle. Elle semblait à jamais perdue.

Effaré, il pensa s'écraser, comme toujours, partir, se perdre le long des murs, et aller trouver dans la nuit le hasard et l'oubli, et la mort. Mais une force supérieure le retenait ici. Il se mit à parler. D'abord hésitant, puis de plus en plus fort, la voix éraillée par la douleur et la colère, finissant par crier comme à travers une mue déchirée. Il lui disait enfin tout son amour. Il parla de leurs valeurs, de tout ce qu'ils avaient en commun. Mais il savait que tout ça n'existait plus. Le Dieu du Lien Social était déchu. Noah parlait une langue morte et ses valeurs n'étaient que les fables d'une époque disparue.

La réalité avait basculé. Zoé était une femme, et maintenant son corps était une monnaie d'échange pour sauver sa tête. Le caïd en disposait, lui, cet homme au turban, dont on ne savait rien, sinon qu'il était craint. C'était assez. La Vérité était du côté de la rue. Dans ce monde-là Noah l'antifa ne valait plus rien. Il allait terminer son prêche, pathétique, comme un enfant sa crise, et mourir.

Attirés par les cris, quelques spectateurs se pressèrent, aux fenêtres et sur la place de cette cité où tout avait commencé. Ils ne comprenaient pas ce que ce jeune disait, mais sentaient qu'il y aurait du spectacle. Les ombres riaient. Et le caïd se lassait, déjà. Il fit un signe. Ses hommes approchèrent, se saisirent des bras de Noah, pour le maintenir. Il ne chercha pas à se débattre. Le caïd lui déversa le contenu d'une fiole en plastique sur la tête, l'inondant d'une violente odeur d'alcool. On poussa des cris de joie. Cette fois Noah se débattit, mais les autres étaient beaucoup plus forts que lui. Le caïd fit signe à Zoé d'approcher. Impuissant, Noah la regardait. Le caïd lui tendit un briquet. Elle le contempla d'un œil vide. Noah n'était pas sûr qu'elle comprenne ce qu'il voulait.

Elle alluma le briquet. Noah n'était plus sûr de rien. Il la regardait toujours. Elle n'oserait pas. Pas elle… Elle ne pouvait pas faire ça. Il cherchait dans ses yeux à surprendre son âme, son âme d'avant, celle de la grande humaniste qu'elle avait toujours été, celle qu'elle ne pourrait pas trahir. Il cherchait, en prenant une pose de martyr, à l'apitoyer. Mais elle refusait de croiser son regard, comme pour le refuser lui, le tuer un peu déjà. Elle regardait la flamme, et Noah vit la flamme luire dans son œil, et il vit que dans cet œil il y avait plus de peur que de pitié.

« Allez », ordonna le caïd.

La main tremblante, elle se tourna vers lui.

« Non, fit-elle. Je ne peux pas. »

Noah eut le temps de sourire. Le caïd approcha d'elle, lui prit délicatement le poignet, approcha le briquet du visage de Noah.

« Lâche-le. »

Zoé pleurait. Le caïd lui parla à l'oreille.

« Si tu ne le fais pas, je te crame avec lui. »

Elle comprit que c'était une sorte de rite initiatique.

« Non, se défendit-elle. Non ! Je ne peux pas. »

L'autre lui secoua brutalement le poignet. Le briquet tomba, Zoé hurla. Sous les cris de joie, Noah s'enflamma. On s'écarta, on le regarda faire quelques pas et s'effondrer. Zoé était à genoux, en larmes. Le caïd la releva, avec un petit sourire, et l'éloigna du corps.

Noah était mort. Elle était acceptée.

Nous étions revenus au temps des sacrifices.

39

La naissance et la mort sont comme des bulles sur l'eau.

— Râmakrishna

PARIS, 14E ARRONDISSEMENT, 2 H.

On lui avait rendu son couteau.

Il était resté un moment devant l'hôpital, ce grand bâtiment de briques, sans savoir où aller. Des flics devaient l'interroger, mais on l'avait oublié. Il avait fait le tour du quartier, il était revenu là. Il aurait bien voulu revoir cette infirmière.

Il n'y avait plus d'éclairage. Il avait compris qu'à l'intérieur on s'était barricadé. Les portes coulissantes étaient fermées, et un rideau de fer descendu.

Il avait attendu un long moment, seul, en regardant la lune, en écoutant les bruits de cette nuit étrange, éruptive. Des explosions, au loin. Peut-être des coups de feu. Des cris.

Puis les autres étaient arrivés, ce groupe de pillards, très excités. Ils disaient qu'il y avait plein de choses à prendre dans un hôpital. Certains étaient armés, bien mieux que lui. Un peu jaloux, Idriss les avait suivis. Ils avaient essayé de forcer l'entrée, sans y parvenir. Ils avaient fait le tour du bâtiment, et s'étaient heurtés au sas des urgences. Nouvel échec.

Les voix.

Les voix étaient revenues.

Ils ont enfin trouvé le moyen d'entrer, par une issue de secours.

À l'intérieur, ça criait et ça tirait, ça tirait de partout. Idriss était resté devant le bâtiment, pensant que l'infirmière finirait bien par se montrer. Puis il avait vu cette fillette sortir. Une petite métisse. Elle avait l'air un peu perdue. Il l'avait suivie.

Elle était livrée à elle-même, n'avait pas l'air de savoir où aller.

Il pourrait en faire ce qu'il voulait.

Elle s'était mise à courir, il avait pressé le pas.

Il n'y avait personne dans cette rue.

Elle était à sa merci.

« Monsieur ! »

Idriss s'arrêta net.

« Aidez-moi ! »

Plus qu'une supplication, c'était un ordre.

C'était une femme, affalée dans l'entrée d'un immeuble. La main gauche cramponnée à la porte, elle se tenait le ventre de la main droite. Elle était sur le point d'accoucher.

C'était une brune plutôt jolie, coupe au carré, regard franc, yeux très bleus. Elle s'appelait Alice, avait trente-et-un ans, et vivait seule à Paris. Son mari, électricien, travaillait à Péronne, dans la Somme, et vivait à Chaulnes. Ils s'étaient rencontrés là-bas. Installée à Paris pour son ancien travail, il était prévu qu'elle déménage pour le rejoindre, mais elle avait préféré terminer son suivi de grossesse ici. La naissance de leur fils était attendue pour la fin de l'année. Mais il y avait du changement… C'est ce type, qui s'était jeté sur son pare-brise, qui avait tout déclenché. C'était avant-hier soir, près du parc du Luxembourg. Elle avait réussi à le faire tomber, heureusement. Mais elle avait eu si peur… Ça avait déclenché quelque chose. Elle avait passé une très mauvaise nuit, fiévreuse, puis avait commencé à avoir des douleurs, un mois avant terme.

Son gynéco ne répondait pas. Sa mère était en vacances au Cap Ferret. La pharmacienne lui avait dit de ne pas s'inquiéter. Mais l'homme qu'elle aimait ne répondait pas non plus, et elle ne comprenait pas pourquoi. Il répondait toujours…

Alice était une femme courageuse, déterminée, ancienne championne de VTT. Elle s'était dit que ça passerait. Toute la journée d'hier, elle avait fait des exercices de respiration, en s'interdisant d'allumer la télé, pour ne pas trop se faire peur avec l'actualité. La journée fut interminable… Anxieuse, elle était allée se coucher une nouvelle fois, en sentant bien que ça n'irait pas, pas une nuit de plus. Vers minuit, prise de violentes contractions, elle avait appelé les pompiers. Personne n'était disponible, personne ne pouvait venir la chercher. Elle avait insisté, ça ne répondait plus. Elle n'avait plus aucun réseau.

En se levant pour aller aux toilettes, elle s'était rendu compte qu'il n'y avait plus d'électricité. Elle avait vomi dans le noir.

Au bord de la panique, elle avait perdu les eaux.

En peignoir, elle avait frappé chez les voisins. Personne ne lui avait répondu. Dans la douleur, elle avait descendu les escaliers. L'hôpital Cochin était à cinq-cents mètres de chez elle, il n'y avait pas d'autre solution. Peut-être trouverait-elle dans la rue quelqu'un pour l'y conduire. Mais à peine en bas de l'escalier, elle sut qu'elle ne pourrait pas faire dix mètres de plus. Elle n'atteindrait même pas la rue. Ça venait.

Elle savait qu'il y avait de l'agitation, dehors. Elle l'avait entendu.

Elle poussa la porte. La lune, seule, éclairait la rue. Elle ne vit

personne. Elle était vulnérable, mais se sentait prête à se défendre, à griffer comme une mère. Et soudain, une immense douleur lui déchira le bas-ventre. Ça arrivait. C'était terrible. Il lui fallait de l'aide, elle fut soudain prête à supplier n'importe qui. Ce fut ce drôle de bonhomme, qui se baladait avec un couteau, mais qui n'avait pas l'air méchant.

Il s'était arrêté, il l'avait regardée, longuement. Puis il était venu. Sans mot dire, il l'avait prise par les aisselles, et l'avait traînée dans la cage d'escalier. La porte s'était refermée sur eux. Ils étaient seuls, éclairés par la lune, grâce à la fenêtre opacifiante donnant sur la rue.

Alice avait regardé ce couteau. Idriss avait regardé cette femme.

Les voix ne disaient plus rien.

Alice avait crié, en se tenant le ventre.

« Aidez-moi ! »

Idriss hésita. Il posa son couteau.

« Qu'est-ce qu'il faut faire ? »

Idriss n'était pas précisément un prix Nobel. Un jour, le simple fait de marcher dans une crotte de chien l'avait fait rire une bonne dizaine d'heures.

« Il arrive, il est là. Il va falloir l'aider à sortir. »

Impressionné, les yeux écarquillés, suant déjà à grosses gouttes, Idriss s'agenouilla à ses côtés. Alice retira son pantalon de pyjama et écarta les jambes. Sidéré, Idriss vit la tête du bébé. Il y avait du sang. Il n'osa pas y toucher, et regretta violemment de s'être arrêté, de se retrouver otage d'un truc pareil. Il n'avait pas peur de la mort, mais il avait très peur de la vie.

Il réprima un haut-le-cœur, finit par se pencher, par trouver la force de rassurer la mère.

« Ça va bien se passer. »

Elle avait le visage effroyablement contracté.

« J'y arriverai ! »

Idriss était presque admiratif. Il avait fini par prendre sa main.

« Appuyez, appuyez sur le haut de mon ventre, poussez-le ! »

Il n'eut presque rien à faire : le bébé arrivait. Soudain, la délivrance. Idriss aida le nouveau-né à sortir, le prit délicatement dans ses bras, l'enveloppa dans le pantalon du pyjama. Il ne se passa rien, le bébé ne bougeait pas. À l'instinct, Idriss le frictionna un peu, le força à ouvrir la bouche, retira du liquide amniotique de son nez, et soudain, un cri.

Alice pleurait de joie.

Émerveillé, Idriss essuya le visage du bébé. C'était si petit…

« Il faut couper le cordon. Votre couteau, là… »

Idriss ramassa le couteau, prit le cordon, et le sectionna d'un coup, comme si c'était la ficelle d'un emballage.

« Comment vous allez l'appeler ? »

Alice avait paru réfléchir. Elle et son mari n'avaient pas encore

décidé.

« Vous vous appelez comment ? »

Idriss regarda le bébé.

Son visage changea brutalement d'expression.

Les voix.

« Monsieur ? »

Les voix revenaient.

« Monsieur, vous allez bien ?

— Je… Je suis désolé, je dois partir. »

Il tendit le bébé à sa mère.

« Non attendez ! »

La porte claqua. Idriss était parti.

Épouvanté, il fuyait dans la nuit.

Il fuyait son ombre invisible.

Il fuyait cet autre lui-même.

40

L'Enfer est vide, tous les démons sont ici.

— William Shakespeare

RUNGIS, 3 H.

Dans la nuit du troisième jour, René ne dérogeait pas à ses habitudes.

Il mangeait ses œufs, tout juste saisis, en commençant par les blancs un peu glaireux. Il épongeait ensuite les traînées de jaune avec du comté et de belles tranches de noix de jambon. Puis il croquait deux gousses d'ail et, regard à l'horizon, trempait ses tartines de beurre et de fromage dans un café bien noir.

Il s'essuya la bouche. Un verre de rouge pour pousser tout ça, et il s'y remettait.

Il avait du sang plein les manches. Il lui fallait nettoyer ses couteaux.

Il faisait partie de ces Français passés un peu au travers des événements. Il était dans les trois heures du matin, et René n'avait jamais vu ça : depuis la veille, pas un acheteur, pas une rentrée de marchandise. Les gars étaient presque tous repartis chez eux. Il s'était vaguement tenu au courant des « émotions populaires », en écoutant la radio la nuit dernière, mais ne voyait pas bien comment ça pouvait ralentir son activité. En plein état d'urgence, le flux devait rester constant. Et aucun préavis de grève n'avait été déposé. Il y avait eu la panne de courant, certes, mais les groupes électrogènes fonctionnaient. Il ne comprenait pas.

Perturbé dans ses habitudes, il avait terminé sa découpe, et ne savait plus quoi faire. Les gars étaient plutôt taiseux, dans la section porcine, mais pour une fois ils avaient un peu parlé, des événements, des attaques terroristes, du Président, des manifs anarchiques et de ces camions qui fonçaient dans la foule. On lui avait dit, pour les militaires encasernés, et pour les flics débordés, confinés dans leurs commissariats, incapables de tenir les lieux stratégiques. Il n'avait pas fait le rapprochement avec l'arrêt des chaînes de livraison. Il pensait que Rungis était l'endroit le mieux défendu au monde.

Vers quatre heures du matin, il changea d'avis. L'alarme s'était mise en route. Il l'entendait pour la première fois. Un hululement strident et des lumières rouges au-dessus des portes. Il regarda son collègue de découpe, couteau à la main, debout derrière une carcasse. L'autre leva un sourcil, puis haussa les épaules. On entendit de l'agitation et des cris. Ça se rapprochait. Un maraîcher qu'il connaissait déboula alors dans la salle en criant que c'était une attaque, qu'il fallait foutre le camp.

D'instinct, René décida de le suivre, et quitta la pièce à l'instant où les assaillants y pénétrèrent. C'était un curieux mélange d'écolos, de véganistes et d'anarchistes. Ils étaient nombreux, plusieurs dizaines. Ils cassaient tout, versaient de l'alcool et de la javel sur les produits, tentaient d'allumer un peu partout des incendies. Les entrepôts étant immenses, ils ne savaient pas vraiment où aller, mais la section porcine, souvent au cœur de scandales sanitaires, était une cible de choix.

René avait perdu de vue le maraîcher. Il eut le réflexe de monter vers les étages, par l'escalier de service, jusqu'au toit du bâtiment. D'ici que les envahisseurs arrivent, il aurait le temps de préparer sa défense.

Les étages supérieurs, réservés à l'administration, étaient déserts. Il entra dans un bureau, et entreprit de se barricader, en coinçant une armoire de fer contre la porte. Il regretta de ne pas avoir eu le temps de prendre sa mallette de travail, qui contenait un pistolet d'abattage. Ça tirait du 9mm.

Il ne s'affolait pas pour autant : les flics seraient rapidement sur place, pour balayer la vermine écolo. Il avait déjà eu affaire à eux. Des malades, des fanatiques. Dieu sait de quoi ils étaient capables.

Dans la section porcine, son collègue le savait aussi. Il avait tenté de se défendre. On l'avait assommé d'un coup d'extincteur, avant de l'égorger de son propre couteau, en évoquant la vengeance de tous les animaux ici présents.

Le boucher fut pendu par la cuisse, parmi les porcs, au crochet de la file de carcasses.

Assez vite, dans cet immense marché, les casseurs se retrouvèrent seuls et un peu perdus. C'était l'heure de pointe, en théorie, mais il n'y avait quasiment personne dans les bâtiments, et surtout presque rien sur les étals. Pas un seul d'entre eux n'avait anticipé un tel défaut d'approvisionnement. Et pour l'instant, pas le moindre flic en vue. Déconcertant.

Certains entreprirent de piller les légumes du capital, pour leur révolution, et pour les redistribuer aux itinérants. D'autres voulaient tout détruire, parce que c'était de l'intensif, de l'OGM, et de la souffrance. L'un d'eux osa manger une tranche de jambon, et se fit tabasser par ses camarades.

Ne sachant plus trop que faire, après avoir renversé et détruit un maximum d'étals et de denrées, ils s'en prirent aux ordinateurs, aux paperasses, aux vestiaires… Certains ouvrirent en grand les robinets. L'anarchie se cherchait un peu.

Effrayés par leur impunité, lassés par le cri perçant de l'alarme, les casseurs décidèrent de sortir. Devant le bâtiment, ils se filmèrent, revendiquèrent leur action visage masqué et poing levé. C'était une bande d'amis, adepte des *free party* et de la *free action,* qui consistait à investir un lieu public sans préavis, à se le « réapproprier » en l'occupant, à y organiser des performances et des débats, puis à y résister aux forces de l'ordre.

Ils étaient un peu frustrés, aujourd'hui, de ne pas pouvoir se plaindre des brutalités policières. Ils auraient rapidement l'occasion de se refaire, avec des brutalités d'une autre envergure. Une horde de jeunes déboulait de la cité voisine, avec la même idée : piller Rungis.

Les anarchistes virent en eux des frères. Mais les frères, de leur côté, ne voyaient que des proies et des jouets. Des victimes. Sans réfléchir, ils passèrent à l'attaque. Les militants anarchistes se débandèrent, certains parvinrent à fuir, d'autres tombèrent sous des coups d'une rare violence, d'autres encore tentèrent de dialoguer.

« Arrêtez ! Arrêtez ! »

René entendit les cris.

Il observa ça depuis les étages, par la fenêtre du bureau.

Il entendit les suppliques.

« On fait ça pour vous ! Vous êtes nos frères ! Vous êtes nos frères ! »

Ils se faisaient massacrer.

Malgré lui, un féroce sourire se dessina sur son visage.

41

À force d'être juste, on est souvent coupable.

— Pierre Corneille

AU LARGE DE MARSEILLE, 5 H.

Heureux comme Ulysse, le juge des enfants revenait d'un beau voyage. Après six jours en mer Tyrrhénienne, coupé de tout, il était à vue du port de Marseille.

Il pensait à sa femme et à ses deux fils. Il les surprendrait au petit matin, avec un sachet de croissants. Ils se jetteraient dans ses bras.

La pleine lune éclairait les eaux, plissées par l'haleine chaude du sirocco. Le juge échevelé souriait au vent. Les yeux perdus dans les étoiles, petit largue et bâbord amures, il avait remonté la côte le long des calanques, à deux bons miles du rivage, avant de laisser abattre. Le souffle marin le poussait vers le vieux port.

Il ne remarqua pas tout de suite la fumée des incendies, les manœuvres des forces de l'ordre et des secours. Le vent du sud soufflait fort. Il y avait la corniche. Il n'entendit ni les sirènes, ni les coups de feu venant de la ville. Il regarda les îles, le château d'If, le vallon des Auffes, l'Anse des Catalans, leurs formes noires et leurs lumières blanches. Lentement, se découvrit Marseille la superbe, île de lumière flottant dans la nuit.

Ce n'est qu'à hauteur du Palais du Pharo qu'il le sentit : il se passait quelque chose. Il n'eut pas le temps de comprendre : l'effroyable mugissement d'une corne de brume lui perça le tympan. Il fit volte-face autour de son mât, à temps pour voir le cargo se fracasser contre la digue du large, à deux encablures de là. Dans d'énormes remous, le monstre d'acier s'immobilisa. Pendant de longues secondes encore, la corne de brume poussa son cri de bête blessée.

D'instinct, le juge s'était agrippé au mât du voilier. Quelques énormes blocs de béton tombaient dans la mer, mais le cargo n'irait pas plus loin. Le voilier était à l'abri de la digue, suffisamment épaisse pour le préserver des remous. Quelques secondes plus tôt, et il chavirait.

Le juge fut certain d'une chose : le cargo n'avait pas pu percuter la digue accidentellement, c'était impossible.

Il ignorait qu'il venait d'assister au ratage de la plus ambitieuse opération terroriste menée depuis l'explosion de Berre-l'Étang. Le cargo de cent-quarante mètres pour vingt-mille tonnes, battant pavillon algérien, était contrôlé par un commando de dockers infiltrés, avec une complicité syndicale. Cinq hommes en tout, « soldats du califat », armés de pistolets de 7,65. Problème : l'opération fut déclenchée, en catastrophe, alors que le cerveau de la bande était en vacances au Maroc. L'équipage neutralisé et le capitaine refusant de collaborer, les terroristes lancèrent les machines en « full speed », à dix-sept nœuds, cap approximatif sur le Vieux-Port. Le projet était d'y échouer le cargo, puis de le faire exploser dans la rade. Il contenait une cargaison conséquente de nitrate d'ammonium, plus de quatre tonnes. De quoi faire sauter toute la vieille ville…

Mais pas un seul d'entre eux n'avait étudié les rudiments de la navigation, ni prit la peine de consulter une carte marine. Après s'être éloignés de leur cap sur bâbord, trompés par le courant en naviguant à vue, les terroristes virèrent brutalement sur tribord, pour contourner la digue du large, abritant les ports, à un mile de leur objectif.

Mais un cargo lancé à pleine vitesse ne vire pas en cent mètres…

Le choc ébranla tout le bâtiment, et projeta ses occupants contre les parois. Deux terroristes furent blessés. Rien n'était encore perdu : si le navire explosait, même à cette distance, les dégâts seraient immenses.

Le voilier pénétrait dans la rade. Affolé par l'accident du cargo, le juge ne fut pas surpris d'entendre les sirènes des secours, mais il entendit aussi, et très nettement, une série de coups de feu. Des rafales d'armes automatiques, probablement militaires.

Inquiet, hésitant, il s'amarra à son emplacement, tendit l'oreille, chercha un collègue plaisancier sur les quais. Il ne vit personne. Les quais étaient déserts. Dans la nuit, il lui sembla entendre des cris, et distinguer de l'agitation, au loin vers la Canebière, à travers les voiles et les mâts. Il y avait une carcasse de camion ou de bus, en feu, et le feu se communiquait aux façades.

Une fois sur le ponton, il lui sembla voir passer quelque chose, sur le quai… Mais ce n'était pas possible… Ça ne pouvait pas être ça.

Il courut.

Quand il atteignit le quai, il eut la certitude de ne pas s'être trompé : c'était bien un char d'assaut.

Il ne voyait qu'une explication : une attaque terroriste en cours. Et ce cargo ? Était-il piégé ?

Il était absolument seul sur le quai, tout le monde devait se planquer. En approchant le char, il remarqua que sa mitrailleuse, une Browning 12,7mm, fumait comme si elle venait de produire un feu

nourri. La tourelle portait les insignes du 1er REC, le régiment blindé de Carpiagne, basé au sud de Marseille. Le magistrat était à dix mètres du char quand dans un vacarme terrible la mitrailleuse se remit à arroser frénétiquement les immeubles, les vitrines, les bateaux de plaisance. Un tel calibre transperçait tout, détruisait les murs. Le juge comprit alors que le char faisait n'importe quoi. Il s'était encastré sur les bornes anti-circulation, et tirait au hasard autour de lui.

À cet instant, un second char, identique au premier, déboucha de la Canebière, bloqua ses chenilles à droite, et vira à 90°, en rejetant un épais nuage de mazout. Celui-là savait manœuvrer. En un instant, le canon principal pivota sur sa gauche, dans la direction du premier char, s'abaissa de quelques centimètres et ouvrit le feu.

Un tir parfait. Le juge fut projeté au sol par l'explosion du premier char, il sentit des dizaines de morceaux d'acier le frôler, et vit une énorme boule de feu s'élever au-dessus des immeubles.

Du blindé, il ne restait qu'un amas de ferraille en flammes. Paniqué, il se releva et courut se plaquer contre la façade. Il songea à reprendre la mer, mais il y avait le cargo échoué. Il chercha à entrer dans les immeubles, tout était fermé.

Des militaires tiraient sur des militaires. Pourquoi ? Le premier char avait-il été volé par des terroristes ? À cet instant, trois avions de chasse survolèrent la ville à très basse altitude, dans le bruit assourdissant de leurs réacteurs. Le second char manœuvra et repartit comme il était venu. Mission accomplie, objectif détruit.

Il n'y avait pas de troupe au sol, pas de flics, personne. À quoi tout ça rimait ?

Sur le quai d'en face, une grosse berline déboula Rive Neuve, fit une embardée, puis disparut dans la ville. De nouveau, il entendit des rafales d'armes automatiques.

Que se passait-il ? Qu'était-on en train de faire de sa ville ?

Le juge découvrait la guerre civile.

Il aurait tout aussi bien pu ne jamais rien découvrir : dans le navire échoué, les terroristes se montrèrent incapables d'incendier le nitrate. Leur plan était de pomper le mazout des réservoirs, de le déverser sur la cargaison, puis de faire sauter le tout à l'aide d'un bâton de dynamite. La détermination ne fait pas un cerveau, et dans la panique aucun d'entre eux ne se montra capable de pomper les réservoirs, ni même d'accéder à la cargaison. Il était trop tard pour soutirer des conseils à quiconque : ils avaient exécuté le capitaine.

Faute de préparation, ils échouèrent lamentablement. Ils tentèrent de mettre le feu au navire, sans succès. En désespoir de cause, ils décidèrent de faire sauter la dynamite dans les compartiments inférieurs, au plus près des cloisons les séparant du nitrate.

La dynamite explosa dans un bruit sourd, mais pas la cargaison. Un dégagement de fumée s'ensuivit, sans départ d'incendie. Dépités, les

terroristes abandonnèrent le navire, pour aller semer la mort en ville.

Ils ignoraient que dans la ville, tout avait déjà explosé.

Les gangs tenaient les quartiers, pillaient les immeubles, les commerces, les centres commerciaux. La population se terrait chez elle, privée d'informations et de secours, à la merci des déprédations. Les pompiers étaient mobilisés à Berre-l'Étang. Les policiers se retranchaient dans leurs commissariats, et maintenant derrière la troupe. Partis des quartiers nord, attisés par les vents, de violents incendies gagnaient la ville. L'armée était là, mais plus occupée à mener des combats fratricides qu'à rétablir l'ordre. C'est ici qu'avaient éclaté les mutineries les plus violentes. Plusieurs équipages de char, un hélicoptère, et une partie de d'infanterie avaient déserté leur casernement. Le commandement avait d'abord temporisé, ayant l'ordre formel de ne quitter sa base sous aucun prétexte. Puis l'hélicoptère avait ouvert le feu sur un commissariat, et un des chars manquants dévastait la vieille ville. Les troupes fidèles furent donc chargées d'éliminer les « éléments rebelles ».

Dans la ville, la confusion était totale. Des militaires en tenue, avec armes et bagages, se rangèrent du côté des quartiers. De nombreuses fusillades éclatèrent, transformant les boulevards en champs de tir. Une fois ses principaux objectifs détruits, la troupe regagna sa base, et n'en sortit plus. Tels étaient les ordres…

Seule la base aérienne de Salon-de-Provence restait mobilisée pour abattre l'hélicoptère rebelle.

Tout juge qu'il était, notre plaisancier se sentait un parmi des centaines de milliers. Livrés à eux-mêmes, désarmés, les Marseillais ne pouvaient qu'attendre, et espérer. Quand ils comprendraient que personne n'éteindrait leurs incendies, ni ne viendrait les secourir, il serait sans doute trop tard.

Le juge n'osa s'aventurer vers le cœur de la ville. Et pour cause, il savait mieux que personne ce qui pouvait s'y passer. Il connaissait probablement la plupart des pillards, des violeurs et des assassins qui la tenaient. Il était un « ami » de la belle cité phocéenne, honoré par le maire comme « bienfaiteur » de son « creuset multiculturel ». Il comprenait la situation, et avait longtemps réussi à l'apaiser, à coups de jugements bienveillants, en expliquant aux victimes combien la condition des prévenus n'était pas facile, et que, même si ce n'était pas une excuse, on pouvait les comprendre, en tout cas il fallait bien avoir en tête que la vengeance et la punition ne faisaient qu'entretenir une situation d'échec et de détresse alimentant le crime, etc.

Du haut de son autorité, on l'écoutait.

Excédé par l'issue d'une audience où le juge avait une fois de plus montré toute sa compréhension, un policier l'avait accusé, en plein tribunal, de « livrer la ville aux barbares, contre un peu de prestige ». Mise à pied avec effet immédiat.

Le juge n'était guère plus coupable qu'un autre. En toute bonne volonté, comme des milliers de Français, il ne faisait qu'apporter son pavé à l'Enfer. Il savait bien qu'un jour l'histoire le jugerait, et il attendait ce verdict avec sérénité.

Ce fut plus rapide qu'il ne le pensait.

Engagé par un Rafale, l'hélicoptère des déserteurs apparut au ras des toits, à vitesse réduite et perdant de l'altitude. De la fumée bleue s'échappait de ses flancs, et le bruit inhabituel du rotor évoquait une sévère avarie. Fasciné, le juge regarda l'appareil voler au-dessus du port, s'incliner vers l'avant, et tomber dans la mer.

Il ne sentit pas qu'était venue pour lui aussi l'heure du jugement.

Il entendit un bruit, se retourna, et comme un flash, vit se dérouler le verdict de sa vie.

Figé sur place, il vit le camion poubelle, volé au dépôt par Abderrahmane, seize ans, fonçant droit sur lui et venant le percuter à près de soixante-douze kilomètres heure. Sa boîte crânienne explosa sous la roue arrière du quinze tonnes, et son corps fut étalé sur une trentaine de mètres.

Marseille venait de tomber sous la juridiction du chaos.

42

C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit…

— Jean Racine

LA COURNEUVE, 5 H 30.

Il s'appelait Aboubakar. Ses hommes l'appelaient « l'Émir ».

Il portait une chemise blanche, un gilet sans manches noir, cet étrange turban vert, et à sa ceinture un poignard marocain. Il était né au Nigeria, et quand Zoé le regardait dans les yeux, ses airs de gros dur se muaient en une déroutante timidité. Elle était seule avec lui, au beau milieu d'une autoroute vide, un peu à l'écart de ses hommes. Ces derniers attendaient, tapis dans l'ombre, derrière les glissières de sécurité. Par cette autoroute, quantité de citoyens effrayés tentaient de fuir la capitale et ses incendies, le plus souvent à pied. Peu maintenant, mais beaucoup plus voici quelques heures. La bande d'Aboubakar les attaquait, les battait, les détroussait, éventuellement les tuait. Ils avaient presque toujours leurs économies sur eux. Le butin était énorme.

Aboubakar triomphait. Il régnait sur la nuit, elle marchait à ses côtés. Ils s'étaient un peu parlés, et ça avait surpris Zoé : l'Émir n'était pas une brute. Pourtant, son second lui avait dit qu'il était très craint, qu'il avait déjà tué pour rien, que tout le monde le respectait, que c'était un grand honneur d'avoir été choisie par l'Émir. À ses côtés, elle sentait qu'elle ne risquait rien. Il ne l'avait pas brutalisée, pas même touchée. Il cherchait presque à la séduire, assez maladroitement. Tout Émir qu'il était, jamais une fille aussi belle ne lui avait accordé la moindre attention. Il l'avait sauvée, il la protégerait. Il était fier. Il se sentait puissant.

« Tu es pure ? » avait-il demandé à Zoé.

Elle n'avait pas compris.

« Tu étais avec Djibril. Qu'est-ce qu'il t'a fait ? »

Elle repensa à son viol.

« Rien… Rien. Il voulait m'emmener avec lui ».

L'Émir avait souri, et regardé au loin.

« Tu es avec moi maintenant. »

Zoé était consciente de vivre quelque chose de très improbable. Être ici, avec cet homme, sur cette autoroute, dans une nuit de chaos bordée par un horizon de feu… C'était totalement surréaliste. Elle avait peur et voulait vivre, et Aboubakar, qui l'appelait « Isura », ce qui signifiait trésor, était dans ce monde-là une sorte de garantie.

De son côté, Alice avait pris une décision.

Elle avait d'abord fait le point, sur son canapé, en tentant de donner pour la première fois le sein à son bébé, qui avait bien du mal à le trouver. Le lait ne montait pas. Elle avait récupéré de son accouchement, mais sa situation restait précaire. L'eau du robinet avait un goût de terre, et il ne lui restait qu'un pack d'eau minérale. Le bébé s'était mis à pleurer. Elle n'avait plus beaucoup de batterie, et il n'y avait toujours pas de réseau. Elle ne comprenait pas pourquoi, mais son mari le savait sûrement. Là où il était, il devait s'inquiéter. Il avait dû voir les informations. Peut-être essaierait-il de venir la chercher ?

Alice ignorait que de gigantesques incendies encerclaient Paris, et que l'autoroute était obstruée par des kilomètres de véhicules abandonnés.

Mais elle ne se trompait pas sur un point : Cédric, l'homme qu'elle aimait, technicien ERDF, comprenait parfaitement ce qui se passait, et mesurait mieux que personne à quel point l'être humain civilisé était *dépendant*. Avec les pannes d'électricité massives, des millions de Français en avaient un terrifiant aperçu. En une seconde, plus de chauffage, de frigo, de four, de plaques de cuisson, d'eau chaude, de téléphone fixe, d'accès Internet. Et, après une heure environ, plus le moindre réseau sur les téléphones portables. Les satellites ne suffisent pas : sans antennes-relais, les ondes n'arrivent pas jusqu'aux téléphones ou aux postes récepteurs. Ces antennes-relais, installées un peu partout en France, fonctionnent grâce à l'électricité. Sans électricité, pas de réseau. Les antennes ont bien des batteries, mais leur durée de vie n'excède pas une heure, en cas de forte utilisation. Même chose pour les radios, y compris celles des réseaux Antares, Rubis, Acropol, de la sécurité civile, de la gendarmerie et de la police. Les centrales nucléaires, bien protégées, peuvent continuer à fonctionner, mais pour rien si les lignes sont massivement sabotées. Il suffit de faire sauter cinq lignes haute tension de quatre-cent-mille volts pour plonger Paris dans le noir, et priver la capitale de tout réseau. Il y a plus de cent-mille kilomètres de lignes aériennes en France. Impossible de les sécuriser. Et les agents de maintenance, en plus de n'être pas joignables, comme tout le monde, ne voudront pas mourir pour rétablir une alimentation qui sera coupée dans la demi-heure.

Dans une telle situation, les gens ont un réflexe : dévaliser le

magasin du coin, lequel ne peut plus se réapprovisionner, faute de moyens de livraison et de communication. La pénurie est donc rapide. Les entrepôts, qui ne peuvent plus rien conserver sans électricité, vont voir se perdre des tonnes de nourriture.

Sans électricité, il n'y a plus de gaz, plus d'informations, donc plus d'organisation, plus de stations-service, rapidement plus de moyens de transports… Même l'eau ne peut plus être captée, ni rendue potable, donc distribuée. Quant au quidam qui croit avoir les moyens, peu importe son compte en banque : sans électricité, une carte bancaire ne vaut plus rien. Son argent n'est qu'une série de chiffres sur un serveur en panne. Et en quelques heures, une boîte de conserve vaudra bien plus qu'une pile de billets de banque… Une raison, parmi d'autres, de se méfier de son voisin. En cas de panique, le civisme disjonctera plus vite encore qu'un réseau électrique.

C'est ainsi que quantité de foyers se retrouvèrent plongés dans le noir et le silence, isolés, sans la moindre information, avec quelques bouteilles d'eau à peine, un frigo en panne et quasi-vide, plus d'essence dans la voiture, et pas la moindre nourriture dans les cent kilomètres à la ronde. Il n'y avait plus qu'à laisser des pâtes ramollir dans un fond d'eau froide, en méditant sur son imprévoyance.

Bref, c'était la merde.

Alice en était arrivée sensiblement à la même conclusion. Pour elle, c'était même pire : elle vivait dans une ville, un organisme complexe, donc infiniment plus interconnecté et vulnérable. Et sur cet organisme proliféraient des maladies, des cancers et des virus, nommés incendies, saboteurs et pillards.

Par la fenêtre, Alice voyait le ciel rouge, cette fumée que le vent rabattait. Ça approchait… Allait-elle attendre en pleurant qu'on vienne la chercher, pour mourir asphyxiée chez elle, avec son bébé dans les bras ? Face aux événements, elle n'avait que sa volonté. Et seule une volonté de tous les instants pouvait l'arracher au poids de ses dépendances. Une volonté de mère.

Alice était sortie avec son bébé, attaché en écharpe contre son ventre, sous un épais manteau.

Il n'y avait personne dans la rue. Elle était là un peu à l'instinct, sans trop savoir que faire. Chercher à téléphoner, peut-être. Elle avait d'abord marché. Ce n'était pas si douloureux. Elle avait remonté une rue, regardé de tous les côtés au carrefour. Rien. Personne. Le noir et le silence.

Par-dessus les façades, elle constata que les incendies lui barraient tout l'ouest et le sud parisien.

Au bout de la seconde rue, au carrefour, elle avait vu cet homme, patientant sur un gros taxi scooter. Sa barbe ne lui inspira pas plus confiance que ça, mais elle n'avait pas le choix.

« Bonsoir… »

Il fit à peine un signe de la tête.

« Vous pouvez me conduire quelque part ?

— Non, avait répondu le barbu en la regardant à peine. Je ne suis pas en service. »

Il cracha par terre. Il était d'un abord détestable, feignant l'indifférence, regardant de l'autre côté. Mais Alice trouvait l'occasion trop belle. D'un mouvement, elle monta derrière lui.

« Hé ! Je vous ai dit que je n'étais pas en service !

— J'ai un bébé, répondit-elle, déterminée. Alors soit vous me prenez, soit vous allez devoir me faire descendre, me frapper, peut-être même nous tuer.

Un peu impressionné, le chauffeur hésita.

— C'est quoi votre route ?

— Péronne.

— Connais pas. C'est quel arrondissement ?

— L'A1.

Il se retourna, lui fit un sourire.

— Vous êtes une têtue, hein ? Vous avez de la chance, j'habite là-haut. »

Il démarra.

Alice détestait se faire conduire, surtout par un deux-roues, surtout avec un bébé entre son ventre et le dos de ce type. Elle devait se fier à lui, elle n'avait pas le choix.

Il conduisait vite, évitant des voitures à l'abandon, des poubelles en feu, des débris, parfois des gens, hagards, perdus…

Rue du Faubourg Saint-Martin, puis Avenue de Flandre, Alice vit des incendies, vers l'est, et des attroupements. Quelques individus tentèrent d'arrêter le scooter, mais le pilote se dérobait, facilement, avec beaucoup de maîtrise.

Sous son casque, il souriait. Il avait réussi son coup. Faire le mec pressé pour ferrer le poisson. Elle devait avoir pris tout son fric, comme les autres. Il approchait d'un coin calme, qu'il connaissait bien. C'est là qu'il passerait à l'acte.

Mais devant la Cité des sciences, leur route fut barrée par de gigantesques incendies. Le périph' ressemblait à une barrière de feu infranchissable.

« Je crois qu'on est arrivés.

— Où est l'A1 ?

— Droit devant. »

Elle regarda les flammes.

« On ne peut pas contourner ?

— Non. On n'ira pas plus loin.

— Écoutez, je…

— J'ai dit : on ne va pas plus loin. »

Il se tourna vers elle.

« Maintenant il faut me payer. »

Elle descendit. Il en fit autant. Elle le regarda.

« Ton fric, fit-il. Maintenant.

— Je n'en ai pas.

— Te fous pas de ma gueule. »

Il avança vers elle, menaçant. Le regard embrasé par l'incendie, Alice le défia. Elle ouvrit son manteau, montra son bébé.

« Alors, qu'est-ce que tu vas faire ? » demanda-t-elle.

L'autre comprit qu'il n'y aurait rien à en tirer.

Elle semblait épuisée, elle ne pourrait pas marcher bien longtemps.

« Rien. Je vais te laisser là et tu vas crever. »

Il tourna les talons.

Elle abattit la matraque sur l'arrière de son crâne, de toutes ses forces. C'était une matraque en caoutchouc, classique, que lui avait offert son mari, pour ses déplacements en ville. C'était la première fois de sa vie qu'elle frappait quelqu'un.

Elle avait sauté sur le scooter. Le barbu se relevait déjà. En démarrant, elle croisa son regard.

« Je vais te crever. »

Elle accéléra.

Le barbu se retrouva seul. Son couteau, ses clés, son argent, étaient dans la mallette du scooter.

À l'instinct, Alice contourna la Cité des sciences par Pantin, pour dès que possible remonter vers la N2, dans l'espoir de retrouver l'A1. Trop habituée à son GPS, elle avait beaucoup de mal à s'orienter ici, et à situer ces villes qu'elle ne connaissait pas. Dans les environs de la Courneuve, elle se perdit. Plusieurs rues étaient obstruées. Elle cherchait à éviter les attroupements, et il y avait des incendies, ici aussi, mais moins importants.

Elle s'arrêta près d'un Abribus, essaya de comprendre sur le plan où elle était, où elle devait aller. Soudain, elle vit l'éléphant, passant au bout du boulevard.

Était-ce une sorte de signe ? Dans de telles circonstances, on veut en voir partout. Elle décida de se fier à son instinct, de le suivre, comme une sorte de lapin blanc. Ou plutôt comme le rat d'un gigantesque navire en perdition…

Dans son sillage, elle passa le long d'une file de véhicules abandonnés et entra sur ce qui ressemblait à une autoroute. Elle ne pouvait compter que sur le phare du scooter, qui éclairait surtout le dos du mastodonte. Les véhicules se raréfièrent, jusqu'à ce qu'elle se retrouve seule, tout à fait seule sur la chaussée, derrière la bête.

Soudain, elle vit le panneau : A1. Elle y arrivait. Elle était en train d'y arriver.

Elle voulut voir comment allait le bébé, relâcha un peu

l'accélérateur, ouvrit légèrement son manteau, s'apprêta à relever l'écharpe, quand l'éléphant poussa un long barrissement.

Elle releva les yeux. Sur la chaussée, un groupe de jeunes avait surgi des ténèbres, pour lui barrer la route. Ils étaient armés de bâtons et de couteaux. Ils semblaient hésiter, l'éléphant les avait surpris.

« Le scooter ! Arrêtez-le ! »

Ils étaient une vingtaine, à foncer sur elle. Elle accéléra, baissa la tête et fonça.

Elle entendit un coup de bâton briser le phare du scooter. Elle se retourna, vit qu'elle était passée. Un terrible choc la projeta alors vers l'avant, sa tête heurta quelque chose, elle s'agrippa au guidon, se rétablit, resta miraculeusement en selle, sonnée, sans comprendre ce qui s'était passé. Elle avait percuté quelque chose, son phare ne fonctionnait plus, et elle avait l'impression de s'être fendu le crâne. Le bébé, est-ce que le bébé allait bien ? Elle n'en savait rien et ne pouvait pas le vérifier. Dans son dos, elle vit sur la route une forme, la forme de ce qu'elle avait heurté. Penchée sur elle, une silhouette, un homme fou de rage, qui hurlait quelque chose. Cette forme était une femme, et cette femme s'appelait Zoé. Elle était morte sur le coup, et Aboubakar menaça de tuer ses hommes s'ils ne la vengeaient pas.

Dans le noir, Alice suivait les lignes blanches, vit au loin des incendies. L'éléphant avait pris du champ. On la poursuivait. Elle voyait des formes courir. Il y avait des voitures, arrêtées sur la route, devant les incendies. Elle rattrapa l'éléphant et le dépassa, au moment où le scooter se mit à tanguer de l'arrière, de plus en plus fortement. Elle comprit qu'elle avait crevé. Elle dû ralentir, n'avançant guère plus qu'à vingt kilomètres heure, à peine plus vite que l'éléphant. Elle ne pourrait pas aller bien loin…

Elle roulait sur un pont, jonché de voitures abandonnées, de plus en plus nombreuses, entre lesquelles elle slaloma. Devant elle et sur sa gauche, il y avait de gigantesques incendies, qui passaient par-dessus le pont. La nuit était rouge, et n'avait plus d'horizon.

Alice devrait bientôt descendre du scooter, l'autoroute semblait totalement obstruée, et le feu se rapprochait. Sa peau la brûlait déjà. Elle ne pourrait pas passer aussi près des flammes sans griller vive. Elle se retourna. Ses poursuivants ne renonçaient pas.

Elle n'y arriverait pas.

43

La réalité est le plus habile des ennemis. Elle prononce ses attaques sur le point de notre cœur où nous ne les attendions pas, et où nous n'avions pas préparé de défense.

— Marcel Proust

PARIS, 5E ARRONDISSEMENT, 6 H.

Le colonel s'était réveillé.

Un bruit, au dehors. Il avait marché, avec précaution, sur le parquet grinçant du couloir – Jocelyne avait le sommeil léger.

Jusque-là, le quartier était calme. Hier au soir, il y avait bien eu ce défilé de bonshommes, qui hurlaient des slogans. Il avait cru à des hooligans.

Il s'était demandé ce qui se passait vraiment dans le reste de la ville, et ailleurs dans le pays. Il ne croyait plus ce qui se disait à la télévision. Il était resté longtemps au salon, à veiller, seul.

Par les fenêtres, en haut des tours, il avait vu la nuit sombrer dans les flammes.

Il s'était demandé s'il reverrait demain.

Il avait bu.

Un peu de magie au fond du verre. De quoi mieux dormir.

Perdu dans la nuit, il s'était réveillé. Il avait pensé à son petit-fils. Un bon officier a l'expérience des hommes, mais cet homme-là échappait à son jugement. Il n'avait jamais été capable de le percer à jour. Peut-être n'était-il pas un homme…

Le colonel se souvenait d'une scène assez significative. C'était lors de vacances à Agde, lui semblait-il. L'endroit n'était pas des mieux fréquentés. Depuis le balcon de leur appartement, le colonel avait vu son petit-fils, qui se baladait sur le front de mer. Il devait avoir une vingtaine d'années, à l'époque. Six types menaçants lui ont barré la route, ayant l'air d'exiger son argent, ou de chercher la bagarre. Certain qu'ils passeraient à l'acte, le colonel s'apprêtait à appeler des secours. Mais il avait vu Gite avancer, face au plus costaud. Il était allé front contre front. L'autre avait tenu deux secondes avant de reculer, la mort dans les yeux. Le colonel n'a jamais su ce que Gite

leur avait dit. Ils étaient partis, sans le toucher. Ça n'arrive jamais…

Il avait réussi à se rendormir, un peu, jusqu'à ce bruit, qui l'avait poussé à se relever.

Une satisfaction : le jour n'était pas encore là, mais lui si.

Près de la fenêtre, il écouta. Il entendit des bruits, au loin des sirènes. Des cris.

La lumière du couloir s'alluma. Le parquet grinça. Ça y est… Il allait se faire engueuler.

Jocelyne, en peignoir, coiffure et visage défaits par la nuit, fit son entrée.

« Tu sais l'heure qu'il est ?

— Chut. »

Il avait pris l'air assez comique d'un animal aux aguets.

On entendit effectivement des bruits, des sirènes, peut-être des cris.

Et soudain cet appel au secours tout proche, juste sous la fenêtre.

« Aidez-moi ! S'il vous plaît, quelqu'un ! »

C'était le cri d'un homme blessé.

« Mon Dieu », lâcha Jocelyne, terrifiée.

Par la fenêtre trop haute, le colonel essaya de voir ce qui se passait.

« Fais attention, Henri ! Ne te fais pas voir. »

La fenêtre était trop mal fichue, il ne parvenait pas à voir qui criait, plus loin sur le boulevard.

« Au secours ! Je suis ambulancier, j'ai eu un accident. Il y a une petite fille… »

Le colonel se tourna d'un bloc vers sa femme, avec un regard qui disait « mobilisation générale ».

« Henri, non. »

Il fonça dans sa chambre.

« Non, Henri ! »

Il enfilait son pantalon, attrapa son manteau.

« N'y va pas, Henri. Je t'interdis d'y aller ! »

Le colonel se demanda s'il devait se munir du fusil à pompe. C'était peut-être un risque. S'il y avait des policiers, là-dehors, ils pourraient bien l'abattre sans sommation.

« Henri, si tu sors je suis sûre qu'il va t'arriver quelque chose. Ne sors pas Henri. Si tu meurs qu'est-ce que je vais devenir, hein, fichu vieux con ? Je ne survivrai pas sans toi. »

Il lui jeta un regard glacial.

« Quand le maître meurt, son chien lui lèche le visage, puis il hurle, puis il déprime. Et après quelques jours il le mange. »

Le colonel se rendit compte qu'il venait d'être très méchant. Visiblement assez pour se débarrasser d'elle, qui ne disait plus rien. Il en profita pour sortir, et claqua la porte.

En dévalant les escaliers, il l'entendit crier, comme une aliénée.

« Henri ! Tu m'entends Henri ? Si tu y vas je me fous en l'air ! Tu m'entends ? Je me fous en l'air ! »

44

Personne n'est mon semblable, ma chair n'est pas leur chair, ni ma pensée leur pensée.

— Max Stirner

PARIS, 6E ARRONDISSEMENT, 6 H 30.

C'était là. Un immeuble parfaitement quelconque. Vincent Gite frappa. Il espérait ne pas arriver trop tard. Il avait été ralenti en route, par des mouvements de panique, et de sérieux affrontements, notamment sur le boulevard Montparnasse.

La fenêtre du premier était entrouverte. Là-haut, dans l'ombre, on devait l'observer.

« J'ai un message important pour Monsieur Fourier, annonça Gite. Ça concerne son exfiltration.

Un silence.

— Qui êtes-vous ?

La voix venait bien du premier.

— Peu importe, répondit Gite. Je suis de la Sécurité intérieure.

Nouveau silence.

— Pourquoi pensez-vous que Monsieur Fourier est ici ?

— C'est mon métier.

— Pourquoi n'est-il pas prévenu ?

— Son téléphone ne fonctionne pas.

— Ce n'est pas ce qui était prévu.

— Écoutez, rien de ce qui se passe n'était prévu. Maintenant dépêchez-vous de le réveiller. Je dois lui parler, c'est une question de vie ou de mort.

Un long silence.

— On arrive. »

Il les entendit descendre l'escalier. Sous la porte, il vit la lueur d'une lampe torche. Il n'y avait plus d'électricité ici, comme dans le 15e et le 14e.

La porte s'ouvrit. Ils étaient quatre, en costards sombres, charpentés et armés. Des privés. Des gars sérieux. L'un d'entre eux était particulièrement grand et athlétique, doté d'un énorme dos et de

mains immenses. Ébloui par leurs lampes, Gite fut mis en joue.

« Entrez, et laissez vos bagages ici. »

Celui qui parlait était armé d'un revolver. C'était leur chef.

Gite avança dans la pénombre, laissa tomber son sac. On le fouilla, on le désarma.

« Suivez-nous. »

Dans l'escalier, à la lueur des lampes torches, deux hommes le précédaient, et les deux autres le suivaient, comme les porteurs d'un cercueil.

Ces quatre gorilles n'atténuaient en rien toute l'acuité de sa haine. Au contraire. Ici l'ami du peuple se planquait. Que ne sortait-il, seul et désarmé, pour contempler les conséquences de son œuvre ?

Vincent Gite comptait bien le faire sortir, lui offrir dans cette arène une place de choix.

45

Criez après l'enfer : de l'enfer il ne sort
Que l'éternelle soif de l'impossible mort.

— Théodore Agrippa d'Aubigné

PARIS, 5E ARRONDISSEMENT, 6 H 40.

À sa fenêtre, Jocelyne était méconnaissable. La nuit dansait sur son visage, la terreur lui rongeait les yeux, et une affreuse certitude lui possédait l'esprit. Elle avait l'air d'un démon.

Dehors le froid était ardent. Une neige de cendre saupoudrait les voitures. Il n'y avait plus d'éclairage public. Le colonel n'avait jamais vu sa rue dans une telle obscurité. Sans la lune claire et les lueurs mourantes des poubelles incendiées, on n'y verrait pas à cinq mètres.

Sur la gauche, il aperçut l'ambulance renversée. Arrachée, la bouche à incendie était un geyser, inondant la rue sur une quarantaine de mètres. Au-delà des eaux, des ombres criaient et se battaient pour des objets indéfinis. Des commerces éventrés étaient pillés. D'une fenêtre, quelqu'un hurlait des injures. Une épaisse fumée noire s'échappait des vitrines brisées.

L'ambulancier était assis sur un banc, la tête entre les mains et les pieds dans l'eau. Il n'appelait plus au secours. Le colonel avança vers lui. Du verre brisé crissa sous ses pas. Des milliers d'éclats de vitrines tapissaient le trottoir.

Il y avait des ordures, des carcasses calcinées, d'Abribus et de poubelles, d'amas de mobilier, plus loin de véhicules. Le débit de la bouche à incendie était puissant, trop pour l'unique grille d'égout, de surcroît bouchée une semaine sur deux. L'ambulance gisait dans l'eau, sur le flanc, portières ouvertes, vitres brisées. Des médicaments s'éparpillaient dans cette mare.

Et sur cette eau flottait un corps. Un corps de petite fille.

Le colonel avait mis du temps à comprendre : sous les eaux, la profonde tranchée des travaux était invisible. La fillette avait dû y tomber et s'y noyer. L'ambulancier, du sang sur la blouse, jeta au colonel un regard morne.

« Bonsoir… »

Le colonel s'agenouilla, attrapa la fillette par la cheville, pour la tirer de là.

« Ils m'ont tout pris ! se mit à crier l'ambulancier. Ils m'ont tout pris ! »

Il désignait les individus s'affrontant à l'autre bout de la rue.

« La fillette était déjà morte quand nous sommes arrivés. J'ai appelé à l'aide, personne n'est venu. C'était déjà trop tard. Je ne sais pas ce qu'elle faisait là, toute seule… »

Au sec, le médecin l'allongea sur le dos. Ses yeux inertes. Son visage blanc et bleu. Son corps glacé. C'était une petite métisse. Elle avait dans les six ans, l'âge où l'on regarde le soleil dans les yeux. Dans le dos du colonel, l'ambulancier continuait de se lamenter.

« C'est malheureux, pas vrai ? Et mon collègue qui est mort dans l'accident… Je n'ai rien pu faire ! Je lui ai dit de ne pas prendre cette rue. Il roulait vite, il a vu le corps de la fillette flotter sur l'eau, il a donné un coup de volant… »

Le colonel, formé à la médecine de guerre, avait pris les choses en main. Il souleva la paupière gauche de la fillette. Dans la pénombre, la pupille lui sembla dilatée. Mydriase, ou pleins phares. Pas bon. Il lui avait pris la main, pressé un ongle et l'ongle restait blanc. Pas de pouls radial, ni carotidien : tension effondrée. Mousse blanchâtre à la commissure des lèvres. Extrémités cyanosées. Noyade anoxique, état d'hypoxie. Insuffisance respiratoire sévère. Probable œdème pulmonaire. L'eau passe dans le sang et le dilue. Le cœur n'a pas tenu.

« Combien de temps dans l'eau ? »

L'ambulancier le regardait sans comprendre.

« Depuis combien de temps est-elle immergée ?

— J'en sais rien. Dix minutes au moins. Trop longtemps. Elle est morte docteur !

— Qu'avez-vous dans l'ambulance ?

— Elle est morte docteur !

— Vous avez un défibrillateur ?

— Il est sous l'eau. Tout a volé dans tous les sens.

— J'ai besoin d'adrénaline, d'atropine, de lidocaïne, de seringues, d'une couverture isotherme. Donnez-moi un cathéter. Et un scalpel.

— Ça ne sert à rien.

— Magnez-vous ! »

La phrase claqua comme un ordre. Le colonel était un chef né. L'ambulancier se leva.

« Les radios et les téléphones ne passent plus. On ne sait rien. On a été rappelé à la base. Il paraît que des flics sont barricadés dans le commissariat du boulevard, qu'ils tirent sur tout le monde et qu'on les attaque à l'arme de guerre. Notre radio ne marche plus, je ne sais plus quoi faire.

— Commencez par vous calmer, et par me donner ce que je vous

demande. »

L'ambulancier, qui avait de l'eau à peine jusqu'aux chevilles, avança dans la mare en levant les coudes, comme un pêcheur en rivière. Il farfouilla à l'arrière du véhicule, puis en ressorti les bras chargés. Il posa à côté du colonel des cathéters, une couverture chauffante, et les produits demandés.

« Très bien, fit le colonel en coupant l'extrémité du cathéter avec le scalpel. Maintenant vous allez faire exactement ce que je vous dis. »

Il n'eut pas le temps d'en dire davantage : des dizaines de jeunes couraient vers eux. Un coup de feu claqua, tout près, faisant sursauter le colonel. L'ambulancier poussa un cri et prit la fuite. Pas une seconde, le colonel n'envisagea d'en faire autant. Tout juste regretta-t-il de ne pas avoir pris le fusil.

Quelque chose au fond de lui parlait, lui dictait ses gestes. Son sort était maintenant lié à celui de cette fillette. Il avait toujours été comme ça. Enfant, quand il tombait sur un oisillon blessé, il se sentait lié à lui, jusqu'à sa mort, et tentait tout pour le sauver.

Il ne prêtait aucune attention aux individus qui se battaient à quelques dizaines de mètres de là, les pieds dans l'eau, de l'autre côté de la mare. Il se fichait de savoir sur qui on tirait, qui ils étaient et pourquoi ils se battaient : il ne voyait que la fillette.

Il enfila le cathéter dans sa bouche, et le fit aller jusqu'aux poumons. Il aspira alors à plusieurs reprises un mélange d'eau et de sang. À la cinquième tentative, il recracha une dernière fois du sang, presque pur, puis fixa un ballon ventilatoire sur le cathéter. Il consulta sa montre et débuta le massage cardiaque.

Un fumigène roula à quelques mètres de lui, dégageant un puissant feu de Bengale. Le colonel s'était retourné mais il n'avait vu personne, rien que des formes au loin. Un hélicoptère de la sécurité civile passa, très haut dans le ciel, loin au-dessus des toits. Il sembla au colonel qu'il diffusait un message, absolument inaudible. Au loin, des bruits d'explosions et de tirs, réguliers. L'ancien monde se consumait.

Rabattues par le vent, les fumées l'empêchaient d'y voir à plus de dix mètres. Il entendait des hurlements, mais ne voyait rien. Les ténèbres de la sixième heure.

Les deux côtés de la rue semblaient donner sur la fin du monde. Il faisait noir comme chez les loups, et la nuit était pleine d'assassins.

Le massage cardiaque ne donnait rien. Le colonel sentit son angoisse se muer en panique. Elle était là, irrépressible, qui descendait comme un rideau de fer sur l'horizon des possibles. Il tentait de se raccrocher à ses gestes, à la mission présente. Il était tout à la vie de cette fillette, s'efforçant de rassembler ses souvenirs. En opérations extérieures, il n'avait jamais eu à soigner de noyé. Le pronostic était mauvais. Aucune réponse, aucune réaction motrice… Glasgow à 3 : mortalité dans 99 % des cas. L'arrêt cardiorespiratoire réduit les

chances de survie à 10 %. À partir de six minutes d'immersion, elles sont inférieures à 1 %. Et à quinze minutes, elles tombent à zéro.

Le tableau était désastreux, mais le colonel n'abdiquait pas. Les poumons brûlés par un effort dont son corps ignorait jusqu'à la possibilité, en nage, le dos cassé, les yeux piqués par les fumigènes et les genoux en sang, il interrompit son massage pour préparer, d'une main tremblante, une première injection d'adrénaline. Après quoi, noyé dans la fumée rouge, acharné, il reprit le massage.

Tel Vulcain en sa forge, les yeux déments, les cheveux fous, l'enfant entre les mains, il frappait cette petite poitrine et tentait de ramener cette petite vie qu'il savait déjà loin.

Il n'avait rien pour choquer le cœur. Il n'avait plus que l'adrénaline, et il hésitait. Le cœur pouvait repartir avec l'injection, mais le cerveau serait sans doute déjà mort, grillé par la privation d'oxygène.

Il inspira longuement, puis injecta la première dose par intraveineuse, comme dans du bois. Ça ne donna rien. Tout en continuant le massage, il prépara une seconde dose.

Il fallait procéder par paliers. Normalement, par voie intraveineuse, puis osseuse, puis endotrachéale, puis centrale, enfin directement dans le cœur.

Le colonel avait visé la partie proximale du tibia, et frappé d'un geste sûr. La seringue s'était fichée dans l'os. Le corps s'était alors soulevé, les yeux ouverts en grand, la face contractée, puis tout s'était refermé. La poitrine s'abaissait, la fillette s'éteignait de nouveau.

Elle avait « gaspé ». Faux espoir.

Ne pouvant ni utiliser la voie endotrachéale, ni poser de voie centrale, il ne restait au colonel que la possibilité du cœur.

Il prépara l'injection de la dernière chance.

46

Brillant éclat, dans l'effroi de la tempête, enveloppé à jamais de ténèbres.

— Évariste Galois

PARIS, 6E ARRONDISSEMENT, 6 H 45.

Les gorilles firent entrer Vincent Gite.

Il vit Bruno Fourier, fiévreux, assis derrière son bureau, en train de rédiger des ordres, à la lueur d'un faisceau de torches.

Gite sentit la rage l'étrangler. La voilà, pensa-t-il, la voilà donc l'infâme crapule à laquelle nous devons tant de sang, et la mort de tant de rêves. Gite lui trouva cette face torturée qu'il détestait. Cette maigreur, cette fébrilité, cet œil fuyant qui regarde la vie arriver de biais…

Il y a des gens comme ça, pensa encore Gite, qui ont exactement le physique de ce qu'ils sont.

Le garde du corps le tira de ses songes.

« Le voici, Monsieur. »

Fourier leva à peine les yeux.

« Qui es-tu ? »

L'habitude de tutoyer le personnel.

« Qu'est-ce que c'est que cette histoire d'évacuation ? »

Gite ne répondit pas. Il attendait que Fourier lève les yeux à lui, ce qu'il fit.

« Que voulez-vous ?

— La justice. Des excuses. Votre tête. »

Fourier n'eut pas le temps d'ouvrir la bouche. D'un coup de poing fulgurant, Gite frappa le chef des gardes au sternum. La violence du coup fit entendre le bris de plusieurs os. Les yeux exorbités, la face vultueuse, le garde chuta lourdement, dos contre le mur, paralysé, sevré d'oxygène. Gite lui avait arraché son revolver, et s'était placé devant le bureau de Fourier. Les trois autres gardes avaient dégainé mais le patron était dans la ligne de mire : ils hésitèrent une seconde de trop. Gite tira quatre fois. Foudroyés sur place, les deux premiers

tombèrent, le troisième, le plus grand, poussa la porte en y laissant une traînée de sang, fit quatre pas et s'effondra dans le couloir.

Le fracas des tirs résonna longtemps dans les oreilles de Fourier.

Dans un nuage de fumée bleue, Gite se dirigea vers le garde du corps séché par son coup de poing. Il demeurait assis, bouche grande ouverte, mains sur la gorge, comme si on essayait de l'étrangler.

« Qui je suis ? »

Gite regarda Fourier. Il appliqua le canon du revolver contre la tempe du garde.

« Je suis le créancier. »

Et il tira.

Fourier leva des mains crispées autour de sa grimace, comme si quelqu'un brisait sa vaisselle de famille. Les torches éclairaient son visage, et ce visage était sans couleur.

Gite avança vers lui.

« Ce que je veux ? Je veux savoir quel est ton degré de décomposition. Es-tu vraiment ce genre d'homme exemplaire, digne en toutes circonstances ? Moi je crois que tu n'as aucune dignité parce que les excréments n'en ont pas. Oublie ton arrogance. Si tu m'offenses, tu souffriras. Oublie ma pitié. Je t'ai déjà tué dans mon esprit. Oublie le hasard, oublie tes prières. Je suis un programme. Une seule chose m'anime : la haine de tout ce que tu es. La haine de *ce tout*, que *tu es*. Rien ne te sauvera. Rien ne m'empêchera de te tuer. »

Le loup ne trouve point de procureur qui le vaille.

« Les gens de ton espèce profanent la vie. Rien que pour ce catogan, tu mérites de mourir. Il te fallait une « identité visuelle » pour exister, pas vrai ? Pour te démarquer de cette masse de connards qui pensent exactement comme toi. Ceux qui n'ont rien à perdre devraient consacrer leur vie à crever les fumiers de ton espèce. Nous laver du péché. Vous interdire le verbe, notre langue, notre air. »

Gite lui souriait comme un fauve à sa proie, comme s'il le digérait déjà.

« C'est fini, maintenant. Je vais te remettre à ta place. »

Fourier semblait fasciné par le revolver.

« Tu as peur ?

— Oui. »

C'est au revolver qu'il répondait.

« Le prince doit être craint plutôt qu'aimé. Tu n'es qu'un usurpateur. Tu es la putain des foules.

— Qui êtes-vous ?

— Je suis celui qui ne ment pas. »

Fourier réfléchissait à toute vitesse. Il devait gagner du temps.

« Me tuer ne servira à rien.

— C'est encore plus beau lorsque c'est inutile.

— Il vous faudrait tuer des dizaines de milliers de personnes, pour

changer le cours des choses. Vous savez que c'est impossible.

— Je perdrai sans doute, mais avec la certitude que tu ne gagneras pas. Ça n'a pas de prix. Pour le reste, je ne me fais aucune illusion. Je prendrai une balle, et voilà tout. Mais au moins j'aurai été, et jusqu'au bout je serai. *Usque ad mortem.* Le loup mourra dans sa peau. »

Soudain Fourier se jeta sur Gite, bras en avant, lui agrippa les poignets, les secoua, fit tomber le revolver. Il les comprima de toutes ses forces, espérant peut-être les briser dans l'énergie de sa détresse. Gite le regardait avec son sourire de fauve.

« À qui crois-tu avoir affaire ? »

Il approcha son visage et susurra :

« Je suis Cinégyre. Si j'y perds mes deux mains je te tuerai de mes dents. Je mordrai ta bouche, je mangerai tes gencives et j'arracherai ton visage. Je vais ramener à ta chair tes délires. Je vais te rabaisser à ta juste image. Et avant de devenir fou je te ferai sentir à quel point tu n'as jamais été qu'un homme. »

Le bruit mat d'un coup de tête.

Bruno Fourier lâcha prise et poussa un mugissement indigné.

« Qui je suis ? Je suis la folie verticale.

Je suis la loi du mouvement et de l'équilibre.

Je suis la machine. »

L'autre regardait sur ses mains le sang de son nez fracassé.

« Je vais te pulvériser. »

Épouvanté, Fourier courut vers la porte. Gite s'élança et le plaqua au sol. Du poing, il le frappa à la cuisse, si violemment que l'autre crut s'être brisé la jambe. Fourier poussa un cri aigu. Gite se releva et le regarda ramper vers la porte, avant qu'il ne s'immobilise, recroquevillé en position fœtale. Il s'était mis à pleurer.

« Voilà ce que tu es réellement. »

Gite fit quelques pas.

« Es-tu prêt ? »

L'autre le regardait, derrière son sang, sa terreur et ses larmes.

« Es-tu prêt ? répéta Gite.

— Pitié…

Impavide, Gite répéta une troisième fois :

— Es-tu prêt ?

— Prêt à quoi ? Je ferai tout ce que vous voulez…

— Je vais te tuer, et ta carcasse sera publiquement outragée. Avant cela je veux que tu apostasies ta foi mortelle. Je veux tuer un repenti. Il faut que tu saches que tu n'auras aucune postérité. Ta mémoire sera damnée. Les hommes t'oublieront. Et je tuerai tes amis. Et j'effacerai de la Terre quiconque t'aura adoré, et quiconque osera prononcer ton nom. »

Fourier sanglotait.

« Pitié… pitié… Je ferai ce que vous voulez. »

Gite n'aimait pas ça. Un éclair de haine embrasa ses yeux.

Il se jeta sur lui et le frappa, de toutes ses forces, de toute sa folie, partout, au visage, au corps, sur les membres.

L'autre avait perdu connaissance, et Gite le frappait, et le frappait encore. Et encore. Pendant une bonne minute.

Gite enfin se releva, écarlate, tremblant, possédé. Il était seul, dans l'ébriété de sa violence.

Il prit une lampe torche et la braqua sur ce qui fut Bruno Fourier, ce corps, disloqué, et ce visage, monstrueux, un affreux amas de chair informe. Un œil tombait hors de son orbite, l'autre était enfoncé dans le crâne. La mâchoire brisée s'ouvrait sur une bouche édentée, emplie d'un bouillon de sang.

Gite pensa à Mallarmé.

« Tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change. »

Ce fut sa seule oraison funèbre.

Il attrapa le corps par les pieds, et le tira au-dehors, dans les escaliers. La tête heurta chaque marche. Arrivé dans le sas, Gite récupéra son sac et ses armes.

Il poussa la porte. Le jour se levait.

Sans surprise, Fourier se terrait dans un des quartiers les moins mal fréquentés de la ville. Pour l'instant, les renseignements de Gite étaient bons. Il avait éliminé ses deux premières cibles. Grâce au réseau de son père, il avait passé des années à se lier avec des militaires propres à lui rendre ce genre de services.

Il y avait du monde, dehors. Une foule, privée d'habitudes, qui cherchait dans le troupeau ses repères, après une interminable nuit d'angoisse. Au loin, à en juger par les fumées, les incendies couvraient la moitié de la ville.

Gite tira la dépouille à la lumière, par les pieds, puis marcha ainsi parmi la foule. On s'écartait sur son passage. On regardait ce cadavre. Personne n'eut l'air de le reconnaître, ni de s'en émouvoir.

C'était le cortège de la folie devenue banale en une nuit.

Gite laissa se perdre au loin son regard de gypse, et songeait. L'horreur déjà indifférait. Peut-être que l'autre méphitique avait raison. Sa mort était inutile. Pourquoi accorder tant d'importance à des hommes finis ? Il n'était qu'un pion. Arrivé au bout de l'échiquier, mais un pion quand même. Il pouvait en tuer des centaines, il en resterait des milliers. Il serait Sisyphe avant d'être Thésée.

Gite se demanda quel sens ça avait, de s'acharner ainsi sur des restes. Et pour la première fois, il eut l'impression que sa colère était *faible.*

Un autre que lui en fût désemparé. Mais le mental de Gite n'était pas convertible. Il avait déjà oublié, et passait à la suite du programme. Une mission autrement insensée. Une mission à sa

démesure.

Avant cela, il devait passer voir quelqu'un.

Il abandonna sa proie. Il laissa là ces débris de foule. Tous appartenaient au passé.

Ils étaient les êtres sans visage et sans nom du monde sans forme.

47

Il n'est point dessein de bourreau qui ne lui soit suggéré par le regard de la victime.

— Pier Paolo Pasolini

PARIS, 5E ARRONDISSEMENT, 7 H 20.

La seringue d'adrénaline était posée à côté de lui. Il ne l'avait pas injectée.

Il avait un pouls. Il avait senti un souffle sur ses doigts.

C'était comme si les lueurs du jour l'avaient éveillée.

Il lui avait serré la main, elle avait répondu.

Elle avait ouvert les yeux. Ses pupilles étaient bonnes.

Il l'avait extubée. Elle avait toussé et vomi. Il y avait du sang, mais assez peu.

Une pression immense retombait.

« Tu m'entends ? Comment vas-tu ? »

Elle toussa.

« Je… Je crois que j'ai fait une bêtise. »

Elle regarda le colonel.

« Tu pleures ?

— C'est la fumée. »

En la prenant dans ses bras, son dos lui fit si mal qu'il crut ne plus pouvoir se relever.

Une fois debout, il la regarda encore. Elle était bien vivante.

Et maintenant ?

Il ne put s'empêcher de penser, très nettement, que ce miracle serait le dernier.

La fillette dans les bras, il avait avancé vers chez lui, au-dessus des eaux. Modestement triomphal, il allait ramener la miraculée à sa femme, probablement affalée de désespoir dans leur appartement.

Quelque chose l'avait arrêté.

Le poids d'un regard.

Il avait tourné la tête.

Il se tenait dans la fumée, au bord des eaux. *Lui.* Vincent Gite.

Le colonel s'était alors vu avec entre les mains cette fillette, métisse, et il avait compris.

Traître, disaient les yeux de Gite. Qu'allait-il dire ? Qu'allait-il faire ?

Il ne dit rien. Il ne fit rien.

C'était pire.

Ce regard était pire que la mort. C'était le regard du petit-fils déçu par le grand-père.

Un regard qui voulait dire « tu as sauvé une métisse, une coupée, une impure, tu m'as gravement déçu, donc je te bannis à jamais de mon esprit ». C'était un regard au-delà du mépris. Ça avait duré deux, trois secondes, et Gite s'était détourné. Pour le colonel, ce regard était un harpon, violemment retiré de son ventre. Ce regard, il ne le croiserait jamais plus.

Vincent Gite était parti.

Brisé, la fillette dans les bras, le colonel monta son escalier et rentra chez lui.

48

Dans l'abîme des maux où je suis submergé,
je sens les atteintes des coups qui me sont portés.

— Jean-Jacques Rousseau

LE BOURGET, 7 H 25.

Après une nuit épouvantable dans l'anonymat d'un squat de la Courneuve, Quraych Al-Islam avait revu ses prétentions à la baisse. À pied, il cherchait à rejoindre le Bourget, pour s'envoler vers des cieux plus cléments.

C'est alors qu'il tomba sur ce groupe de barbus, portant *chachia, qamis,* sarouels et baskets Nike, occupés à piller une vitrine, rue Traoré. C'était une boutique de matériel électronique. C'était plus fort que lui : rien ne l'agaçait davantage que cette obsession consumériste. Pourtant il l'avait lui-même utilisée, en suggérant au ministre du Vivre-ensemble et du numérique la massive distribution de tablettes aux jeunes de banlieue, pour avoir la paix, comme on distribuait aux Indiens de l'alcool.

Quraych entra, chercha à arrêter les pillards, à les haranguer au nom d'Allah. On le regarda, on le reconnut. Amusés, les pillards échangèrent un sourire, et se remirent à leur ouvrage. Quraych les injuriait. À quoi leur servirait tout ce matériel, sans électricité ? Ça ne valait plus rien, ils ne comprenaient pas. Plus personne ne raisonnait. Pour l'instant, ils ne pensaient qu'à prendre, le plus possible. Quraych, qui n'avait pas pour habitude d'être ignoré, se mit à les bousculer. Il tomba sur le plus jeune, l'attrapa par le col, lui hurla au visage. L'autre se débattait. Quraych le gifla.

À force d'insister, il finit par les agacer. L'un d'eux approcha dans son dos, et lui fracassa un écran sur la tête.

Effondré entre deux rayons, les yeux dans le vague, Quraych chercha à se relever, en invoquant les principes du salafisme. On riait de lui. Puis on le lapida, avec ce qu'on avait sous la main. Des appareils, des imprimantes, des ordinateurs…

Il parvint à se glisser sous un rayon. Ses agresseurs s'en désintéressèrent, et reprirent leur pillage. Il leur était trop indifférent

pour qu'ils se donnent la peine de l'achever. Ils l'avaient simplement fait taire, écrasé comme une mouche, parce que, se trompant d'envergure, il s'était cru habilité à leur donner des ordres.

Les bras chargés, les pillards quittèrent la boutique.

Sonné, Quraych se releva, passa sa main dans ses cheveux, constata qu'il saignait. Il était seul.

Dehors, devant la vitrine, les pillards tombèrent face à un gang du quartier voisin, qui convoitait visiblement la même chose : le matériel et la rue. Quraych les vit déposer leur butin et s'insulter, puis, la raison anéantie, se jeter les uns contre les autres.

Quraych avait eu besoin de ce coup d'écran sur la tête pour bien le comprendre : il n'avait absolument plus rien à faire ici, avec qui que ce soit. Il attendrait que la bagarre se termine, quitterait cet endroit et irait droit à l'aéroport.

Il n'entendit pas approcher dans son dos le propriétaire de la boutique, un Coréen de quarante-quatre ans, armé d'une pelle.

49

Absurde, il n'y a que toi qui soit pur.

— César Vallejo

PARIS, 5E ARRONDISSEMENT, 7 H 30.

Jocelyne était dans la baignoire.

Sur les murs, sa cervelle. C'était donc elle, ce coup de feu.

Le fusil à pompe, avec le recul, était tombé contre le mur et avait ébréché la faïence.

La fillette voulut jeter un œil, le colonel n'essaya même pas de l'en empêcher.

Elle avait regardé un moment sans rien dire.

Puis elle avait regardé le colonel.

« C'est ta femme ?

— Oui. »

Un silence.

« Elle est morte, ta femme.

— Oui. »

Sa petite tête avait classé l'information, et elle était partie jouer dans le salon, avec des soldats de plomb, trouvés sur les étagères de la bibliothèque.

Le colonel était resté planté là, à regarder le corps. Il eut besoin de temps pour encaisser la gifle visuelle de cette gerbe cérébrale, de ces éclats de crâne et de sang qui mouchetaient la faïence jusqu'au plafond.

Il avait ramassé le fusil. Avec un linge, l'avait vaguement essuyé. Jocelyne n'avait plus de visage. Il ne restait qu'un œil, globe rouge de sang ne tenant plus qu'au bout d'une jetée de chair, surplombant la cavité béante qui jadis fut une bouche, d'où sortaient tant de paroles simples et réconfortantes.

« Tu m'entends Henri ? Si tu y vas je me fous en l'air ! »

La partie gauche de la tête, de l'œil droit à l'oreille, manquait

entièrement à l'appel.

Le colonel regarda autour d'elle, il n'y avait pas de message.

« Mais qu'aurais-tu écrit ? demanda-t-il à voix basse. *Je ne comprends pas, Henri.* C'est presque ta devise. C'est ça que tu aurais écrit ? Tu l'as tracé de ton sang, ce point d'interrogation. Tu croyais que j'allais y rester, c'est ça ? Bougre de conne, va. »

Le colonel essuya une larme. Sa voix tremblait.

« Ou alors c'est ce que je t'ai dit. C'est ça ? Ou alors c'est ce qui se passait. Ou alors c'est ce que tu as toujours été, foutue dépressive… Ou alors c'est un peu de tout ça. »

Le colonel était effondré. Triste surtout *pour lui.* Pour ses habitudes, qu'il venait de perdre avec cet être totalement dépendant de lui-même, et dont il dépendait un peu aussi. Il se consolait : tout le monde vivrait le même enfer. Et peut-être Jocelyne avait choisi la voie la plus sûre pour lui échapper.

Le colonel passa dans le salon, regarda la fillette. Elle jouait tranquillement.

Il traversa le couloir et s'enferma dans les toilettes. Alors il pleura, avec de vrais sanglots et de vraies larmes, pendant une bonne minute.

50

Est bien mal né, est bien méchant, est bien profondément pervers celui qui médite le mal au milieu des champs.

— Denis Diderot

QUELQUE PART, 8 H 35.

Les cocktails Molotov jetés contre les volets et la cabane de jardin achevaient de se consumer. Le feu ne s'était pas propagé à la maison. Deux autres réfugiés étaient morts. Le vieux devait disposer d'une solide réserve de munitions : il continuait à tirer, régulièrement, dans toutes les directions.

Le chef en avait assez.

« On perd notre temps, lâcha-t-il.

— Il faut mener à bien la mission, répliqua son second. On avait dit *tout le village.* On peut pas mentir, t'as vu.

— C'est le résultat qui compte, al-hamdu lillah. Personne ne viendra vérifier.

— La télé le dira.

— Ils ont trop d'autres choses à dire. Ce qu'on doit montrer, c'est un village exterminé dans son église, notre drapeau devant leur mairie, notre instauration du califat, notre appel au peuple musulman à entrer en résistance. C'est tout. Inch'Allah. Si les rnouchs arrivent maintenant, on aura fait tout ça pour rien. »

Le second garda le silence.

Depuis qu'ils étaient tombés sur cet infidèle qui savait tirer, une certaine tension régnait entre eux. Ils avaient un blessé, ils n'avaient pas trouvé le pilote du drone abattu. Ça n'arrangeait rien.

L'un d'eux reprochait à son collègue d'avoir tiré sur 'Isa, le prophète.

« C'est une statue d'infidèles ! s'était-il défendu. 'Isa n'a jamais été crucifié ! »

Ils s'étaient mutuellement traités de haram, et avaient failli se battre. Un vieux contentieux entre eux, une histoire de femme et de sextape. Le chef était assez impatient de dévier leur agressivité sur un ennemi commun, à leur portée.

Les terroristes finirent par se mettre d'accord. L'un d'entre eux resta là pour surveiller la maison des tireurs. Les autres marchèrent vers la mairie, où ils prépareraient leur petite mise en scène.

Un peu partout, les terroristes étaient livrés à eux-mêmes. Chaque cellule recevait des suggestions de cibles, charge à elle de recruter, de préparer et de frapper. Comme toutes les autres, la cellule lozérienne avait été déclenchée par la pression des événements. Tout s'était bousculé, il avait fallu se rassembler et passer aux actes, à la hâte. Heureusement plusieurs actions comme celle-ci étaient planifiées de longue date. En choisissant le scénario du village isolé, le chef s'était dit que leurs chances de survie seraient plus élevées à la campagne, où l'on pourrait trouver un peu partout des vivres et de l'eau potable, et où n'iraient pas les flics.

Au petit matin, on tourna donc la deuxième partie de la vidéo de propagande : les sept hommes armés se positionnèrent sur la place, et on hissa le drapeau noir. Le réalisateur ajouterait un prêche islamique en fond sonore. De sa voix forte et sûre, le chef lut ensuite sa proclamation, et l'appel au peuple musulman, à « entrer par tous les moyens en résistance ».

La première prise fut la bonne.

Le réalisateur termina son montage, et coupla les séquences. Il essaya alors de se connecter avec sa clé 4G. L'ordinateur fut catégorique : aucun réseau disponible.

Les djihadistes se regardèrent. Leurs téléphones ne passaient plus.

« Je t'avais dit, wjah zabi, qu'il fallait une liaison par satellite !

— Sir thawa ! La 4G, c'est quoi ?

— Ça passe par les antennes-relais, espèce de hmar. Si l'antenne marche pas, ça passe pas ! »

Comme tout le monde, les terroristes dépendaient de la communication, donc d'un système technologique qui était en train de s'effondrer.

À quoi tout ça rimait ? Pourquoi terroriser un pays en train de s'abîmer dans le chaos ?

Ils étaient isolés ici, au milieu de cadavres, et personne ne s'intéressait à eux… Tout le monde était égal : on ne pouvait qu'être dépassé par les événements. Éprouver l'effroi de son inutilité…

Le chef rompit ce terrible sentiment d'impuissance.

« Allah seul peut nous sauver. Les mécréants doivent comprendre qu'ils mourront s'ils ne se soumettent pas à lui. Nous allons continuer. In'ch Allah on n'aura pas besoin de satellite pour le leur faire comprendre ! »

Pour s'en persuader, on hurla la grandeur de dieu.

Le chef donna l'ordre de charger les voitures de vivres, collectés dans les maisons les plus proches.

Ils quitteraient ce village et passeraient au suivant. Leur terreur

serait une rumeur, à l'ancienne. Leur meilleure façon de vivre serait de continuer à tuer.

Et tant qu'ils trouveraient de l'essence et des villages, ils continueraient.

51

J'entends ta voix dans les bruits du monde.

— Paul Éluard

CHENNEVIÈRES-LÈS-LOUVRES, 9 H.

Elle n'en revenait pas de revoir le soleil.

Elle avait réussi. Elle était sortie de l'Enfer.

Elle avait roulé sur cette bande d'arrêt d'urgence réduite à un petit mètre, le long du gigantesque incendie, le long d'une file de carcasses calcinées. Ça avait duré une éternité. Un bras devant le visage, voûtée sur sa machine, opposant son dos aux flammes pour protéger son bébé, elle avait foncé, foncé, et elle était passée.

Son dos la brûlait. Elle avait cru son manteau en feu, elle avait cru rôtir sur place. Mais elle était passée. Elle avait pu s'arrêter, se retourner enfin. Les autres arrivaient, derrière l'éléphant. Un coup de vent ramena les flammes sur le pont. Elle avait alors vu la bête, face au mur de feu, barrir et faire demi-tour. Elle avait vu cette énorme silhouette rouge se découper dans les flammes, et se tourner vers les formes de ses poursuivants, minuscules et apeurés. Et tout avait disparu. Le pont fut submergé par une vague de feu. L'incendie était trop violent, elle dut détourner le regard et repartir, s'éloigner de cette fournaise.

Après un petit kilomètre, Alice s'était arrêtée pour de bon. Elle avait desserré son écharpe et découvert le bébé, inerte, et l'avait cru mort : il dormait. Ça la fit sourire. Elle le replaça délicatement contre son ventre.

Son front lui faisait mal, elle y sentit une bosse, douloureuse, mais qui ne saignait pas.

Elle n'était pas tirée d'affaire. L'autoroute était bloquée. Face à elle, elle ne voyait que des kilomètres de carcasses calcinées. Elle abandonna le scooter, sans regret : elle était quasiment sur la jante, et n'avait presque plus de carburant.

L'incendie avait ici tout ravagé. Elle entama sa marche sur le goudron noir, parmi les épaves, les huiles, le plastique fondu, en prenant garde de ne pas marcher sur du verre, ou sur ces milliers de

débris tordus, ces griffes de ferraille torturées par les flammes.

Après une bonne heure de progression difficile, elle avait senti, et avait vu des cadavres. Parmi les carcasses, près de l'aéroport Charles-de-Gaulle, elle avait vu des ombres la fuir. Des enfants, détrousseurs de cadavres. Elle espérait que ces charognards ne s'en prennent pas à elle. Le plus dur fut de franchir l'interminable tunnel passant sous les pistes. Elle y était arrivée, en longeant les murs. Elle avait entendu des voix, dans une échappatoire, mais ne s'était pas arrêtée.

L'autoroute débouchait sur les champs. Elle avait laissé sur sa droite un dépôt de carburants en flammes, puis avait atteint une aire d'autoroute, saturée de véhicules à l'abandon. C'est là qu'elle avait aperçu un pompier, derrière les voitures. Il l'avait regardée, et il était parti.

Épuisée, elle hésita à quitter l'autoroute, mais à quoi bon ? Si elle sortait ici, personne ne pourrait l'emmener chez elle.

Elle avait conscience d'être à une centaine de kilomètres de son but… Elle avait conscience que c'était chacun pour soi, et qu'il serait difficile de trouver de l'aide, par ici.

Mais elle continuerait, jusqu'au bout.

Après une marche d'une dizaine de kilomètres, qui se traduisait par des ampoules impitoyables, elle vit la forêt d'Ermenonville. Sur l'autoroute, à cet endroit, les véhicules n'étaient pas calcinés, juste abandonnés.

Au niveau du Parc Astérix, poussée par la soif, elle envisagea d'aller y chercher de quoi survivre. Le risque était grand, mais elle n'avait plus le choix. En prenant la sortie, elle entendit un cri. Elle se retourna, elle vit ce sourire. Elle n'en revenait pas. Elle criait. C'était lui. Cédric franchissait la glissière de sécurité, tomba, se releva en riant, courut vers elle.

« Stop ! » hurla-t-elle en tendant la main. Elle ouvrit son manteau. Il vit son bébé. Il tomba à genoux. Elle s'agenouilla avec lui, lui prit la tête entre les mains. Ils pleurèrent. Ils s'enlacèrent longuement. Cette scène leur fit tout oublier. Parmi le chaos, à travers le pays ils s'étaient cherchés. Et ils s'étaient trouvés. Et ils étaient maintenant trois.

Cédric ramena avec lui sa femme et son fils. À quelques centaines de mètres, les embouteillages prenaient fin. Leur voiture était là, intacte, irréelle.

Ils montèrent à bord. Ils firent demi-tour par l'entrée du Parc, et prirent la direction de Péronne.

D'autres personnes marchaient ici, remontaient vers le nord, sur la bande d'arrêt d'urgence. C'était comme un pèlerinage de zombies.

Cédric roulait vite, pour que personne n'ait l'idée de l'arrêter.

Alice et Cédric s'aimaient. Ils n'en revenaient pas. Ils se tenaient par la main et ne trouvaient rien à se dire. Leur amour fut l'acte

d'héroïsme le plus fou de toute cette nuit. Peu importe ce qui leur arriverait maintenant, ça leur arriverait à tous les trois. Rien n'était réglé, mais ils feraient face. Ils se battraient et peut-être ils mourraient ensemble.

L'amour, première et dernière des dépendances humaines, les sauverait de toutes les autres.

52

Le Diable est le prince du lendemain.

— Proverbe allemand

PARIS, 13E ARRONDISSEMENT, 10 H.

« Hé ! Mademoiselle ! »

Fang Wu se retourna. Le garçon accourait. Peau sombre et cheveux très noirs, il devait avoir dans les treize ans. Comme si la jeune femme n'existait pas, il s'était mis à fouiller son sac, sans même chercher à le lui voler. C'était une asiatique, elle n'était pas censée réagir. Tout à coup, Fang lui plaça une balayette. Il ne tomba pas, mais lâcha prise, riposta d'une injure, et d'un coup de poing au thorax. Il chercha cette fois à arracher le sac.

« Hey ! hurla Fang. 帮助 ! »

Elle s'accrochait à la bretelle. Un Chinois passa la tête hors de sa boutique, et disparut presque aussitôt. Un Ivoirien, malheureux préparateur de commandes qui passait par là, se porta au secours de la jeune femme. Le voyant arriver, l'agresseur tira de toutes ses forces sur le sac, mais Fang tenait bon. Le gamin lâcha prise et se sauva. Les Chinois arrivaient, nombreux, armés de bâtons. Sans réfléchir, ils frappèrent l'Ivoirien, qui prit la fuite sous les coups.

Dans la rue, une Golf GTI s'arrêta face à l'attroupement, lançant des appels de phare.

Trois hommes en descendirent. C'était un équipage de la Bac. À cet endroit de la ville, il y avait encore un semblant d'ordre public.

« Qu'est-ce qui se passe ici ? »

Les Chinois armés de bâtons ne bougeaient pas. Fang prit la parole.

« Ce n'est rien. J'ai été volée. Ils m'ont défendu. »

Les flics sentaient qu'ils n'étaient pas les bienvenus. La communauté des visages fermés gardait le silence, et ne déposait pas les bâtons.

« Bon, je vois que tout va bien, fit Éric, le chef d'équipe. On va vous laisser. Merci à tous pour votre civisme. Mademoiselle, si vous souhaitez porter plainte… »

Fang avait fait non de la tête.

« Très bien. Bonne journée. »

Les trois hommes remontèrent dans la Golf, la troupe s'écarta, et ils passèrent.

« T'as vu ça, j'ai cru qu'ils allaient nous bouffer ? »

Les autres rigolèrent. La Golf atteignait l'avenue d'Italie. Le quartier était sans doute un des moins perturbés de la ville. L'équipage voulait tenter de sécuriser les boulevards, où des gens s'attroupaient pour discuter de la situation. C'était le temps des rumeurs sans filtre : il se disait qu'un hélicoptère de l'ONU avait été abattu au-dessus de Pontoise, par la chasse française. Beaucoup pensaient qu'il fallait fuir la ville, proie des flammes et des pillards. D'autres ne le voulaient à aucun prix. Pourrait-on sécuriser des quartiers, et relancer des sources d'énergie ? Reprendre le contrôle partiel de la situation ? Personne ne savait, mais tout le monde parlait. Rien n'avait vraiment changé.

« Des Khmers ? Des Laotiens ?

— Qu'est-ce qu'on s'en fout ? Quelle différence ça fait ?

— J'en sais rien, c'est pour savoir. »

La voiture remontait l'avenue d'Italie. Pas de troubles en vue.

« Je suis sûr qu'ils sont préparés à fond. De quoi filtrer l'eau, éteindre les incendies, ils doivent avoir des armes, des générateurs…

— En tout cas c'est pas chez eux que les zadistes vont venir faire leur marché…

— Ah c'est sûr ceux-là, tu peux toujours te gratter pour qu'ils te redistribuent quelque chose…

— Et ouais, en fait ils font ce qu'on devrait faire. Tant mieux pour eux. »

Ils firent doucement le tour de la place d'Italie, occupée par quelques manifestants, ou plutôt quelques passants, qui ne savaient pas où se rassembler.

« Quand tu peux *rien* prévoir, tu dois être prêt à *tout*. C'est ça le truc. J'ai un pote qui a acheté une maison à la campagne, il en a fait une forteresse, avec un stock de vivres pas croyable. Il est armé, autonome, il peut tenir des mois… Il voulait me convaincre d'en faire autant.

— Et alors ?

— Ben jusque-là c'est lui qui avait l'air con, maintenant c'est moi. »

La Golf s'engagea dans l'avenue des Gobelins.

« Personne n'est prêt à un tel merdier. Et nous encore ça va, on sait. On est dedans depuis des années. Mais tous ces petits mecs bien coiffés, avec leur attaché-case, qui prennent leur café croissant à dix euros, qui vont et qui viennent dans les avions et les hôtels, ça va leur faire drôle.

— C'est sûr.

— Quel genre d'homme ils seront, sans nous, sans carte bleue, sans

leur psy ? »

La Golf arrivait à l'intersection des boulevards Saint-Marcel, Arago et Port-Royal. Les policiers virent soudain l'éléphant débouler sur leur gauche. Le mastodonte, aux pieds incrustés de verre, descendait Port-Royal au pas de charge. À l'intersection, il parut hésiter, poussa un barrissement lugubre et remonta l'avenue des Gobelins. Le soigneur avait ouvert la cage des éléphants aux environs de minuit. Très tôt, Castor et Pollux furent séparés.

« Qu'est-ce qu'on fait, on le descend ?

— T'es pas dingue ? T'as vu l'engin ? Tu vas vider trois chargeurs pour le faire boiter…

— Et pourquoi tu veux le descendre ? Tu sais, ça ne sauvera pas l'ordre public. »

Ils regardèrent l'animal disparaître.

« Il a dû s'échapper du Jardin des Plantes.

— Il va faire des dégâts monstrueux.

— C'est pas sa faute, il a été parqué, il a eu une enfance difficile.

Les deux autres se marrèrent.

— Et puis ça concerne une toute petite minorité des éléphants… »

À cet instant un tir étoila le pare-brise. Un deuxième. Sans chercher à comprendre d'où ça venait, la Golf recula, fit demi-tour dans un crissement de pneus, et repartit vers Italie.

« Bordel, c'était juste. Ça va derrière ?

— Ouais. Roule roule. »

Sur la place, les gens fuyaient. Ici aussi, ça tournait mal. La Golf s'immobilisa devant le centre commercial Italie II. Les trois hommes en sortirent, brassard au poignet, armes au poing. Devant l'entrée, des gens appelaient au secours.

« Il y a des tirs dans le centre, il y a des tirs ! »

Les flics se postèrent contre le bâtiment.

« Okay les gars, on reste ensemble. »

Jusque-là, leur angoisse était ces départs de feu, un peu partout. Ils étaient persuadés qu'ils répondaient à une consigne, soit des terroristes, soit des caïds, peut-être même de l'extrême gauche. Ils savaient que les pompiers étaient débordés, et que personne ne pourrait rien contre le feu.

Soudain le bruit d'un hélicoptère. C'était un appareil militaire, qui descendait à la verticale au-dessus de la place. Les flics plissèrent les yeux, se protégèrent du bras. L'engin stationna dans les airs, à environ six mètres du sol. Comme dans les films, une douzaine d'hommes en descendirent, glissant le long d'une corde. Ils avaient du matériel, étaient lourdement armés. Le visage du flic s'illumina.

« Des militaires ! Les gars, des militaires ! »

L'hélicoptère reprenait de l'altitude. Les policiers se précipitèrent vers eux.

« On est flics !

— Capitaine Danjou, 2e REP, 1ère compagnie. »

Martial. C'était le mot. Un regard franc, une poignée de main ferme.

« Capitaine, ravi de vous voir, on a des tirs dans le centre commercial. On nous a canardé sur le boulevard, à cinq-cents mètres d'ici à peu près.

— Compris. »

Il se tourna vers ses hommes.

« Éléments hostiles dans les bâtiments. Aye aye ! Vigilance des deux côtés. »

Il fit un signe, tous avancèrent vers le centre commercial. Le flic suivait, sourire jusqu'aux oreilles. Le 2e REP, ce qu'il y avait de plus sérieux… Ils allaient nettoyer toute cette merde. Les soldats se postèrent le long du bâtiment. Deux d'entre eux charriaient une mitrailleuse lourde.

Les hommes de la Bac restèrent à leurs côtés.

« Les civils ! À couvert, derrière nous ! Évacuez la place bordel ! »

Sur-le-champ, les badauds s'éparpillèrent. Le flic était comme un gosse. De son point de vue, c'était exactement ce qu'il fallait à ce pays.

« Je ne veux pas briser votre enthousiasme, commença le capitaine, mais…

— Contact ! Contact ! »

Des balles sifflèrent. On se planqua. Les soldats ripostèrent aussitôt.

Le capitaine n'eut pas le temps de retracer la genèse de son héliportage. Quelques heures plus tôt, son général était reçu à l'État-major, à la « Kommandantur » pour les intimes. Précisément, il était face au chef d'État-major des armées. La rencontre était tendue. Le jeune général était un tradi ambitieux, c'est-à-dire, du point de vue de l'institution, quelqu'un de vaguement dangereux. Le vieux cinq étoiles était un franc-maçon, très proche du Premier ministre.

« Il faut faire quelque chose, mon général.

— Les directives sont claires : nous ne bougerons pas.

— Ce sont vos directives, mon général, ou celles du sous-secrétaire d'État ?

Le vieux s'était crispé.

— Sortez. Considérez que vous êtes aux arrêts. »

L'officier avait l'air de s'y attendre. Il s'était dirigé vers la sortie, avant de se retourner.

« On ne défend pas qu'un régime, mon général. Je vous salue, mon général. »

Il salua, et sortit.

Seul, le chef des armées frappa du poing son bureau. Sa main tremblait.

La passivité de l'État-major venait de rencontrer sa seule opposition.

Pendant ce temps, la 1ère compagnie du 2e REP, spécialisée dans les combats en zone urbaine, s'entraînait dans les rues fictives du camp de Sissonne, dans l'Aisne, sous les ordres du capitaine Danjou. Cet ancien des opérations *Licorne* et *Serval,* fut le premier informé du déroulé de l'entretien avec le CÉMA, par son général lui-même. Il en tira toutes les conséquences, et fit rassembler sa meilleure section. Onze hommes, sergent compris. Il leur expliqua qu'il avait décidé, en son âme et conscience, de respecter ses engagements, et de secourir les populations civiles de son pays. Il fit comprendre à ses hommes qu'il enfreignait délibérément les ordres du haut-commandement. L'hélicoptère Caracal du 4e RHFS, détaché à Sissonne pour les manœuvres, était prêt à les débarquer sur Paris. Il offrit à ses hommes le choix de décliner la mission. Pas un ne se désista.

« Très bien. On part maintenant et on se fait livrer par aérocordage là où le terrain semble praticable. Des questions ? »

On ne posait pas de questions, au 2e REP, et maintenant ils étaient là, en plein Paris, avec leur barda, leurs armes, et leurs points rouges qui balayaient les murs.

Plus loin, on vit un homme armé courir derrière les voitures. Ça criait. Des appels à se regrouper. Il sembla au capitaine que l'ennemi s'organisait. Ils étaient peut-être nombreux.

« Il y a une foule qui arrive », avait crié quelqu'un. On ne savait pas de quoi cette foule était faite, mais ça risquait de chauffer.

« On peut se faire tourner, ici. Sergent ! 12,7 en batterie, direction la place. Caporal, couverture. »

Les trois flics assistaient à la manœuvre.

Deux soldats plaisantaient en installant la mitrailleuse lourde.

« Museau, les gars ! »

Le flic différa sa question de quelques secondes.

« Vous aurez bientôt des renforts, capitaine ? »

L'officier lui fit un sourire.

« C'est nous, les renforts. »

Le flic ne comprenait pas.

« Notre hélico ne reviendra pas. Son pilote doit être aux arrêts, à l'heure qu'il est. »

Le capitaine Danjou vit la consternation du flic.

« Soyez tranquille. Nous sommes douze. »

Le capitaine souriait.

« Et vous connaissez notre devise ? Le Diable marche avec nous. »

53

Les mots sont des planches jetées sur un abîme, avec lesquels on traverse l'espace d'une pensée, et qui souffrent le passage et non point la station.

— Paul Valéry

PARIS, 5E ARRONDISSEMENT, 10 H 30.

« Des méchants sont entrés dans l'hôpital, alors je suis partie. J'ai couru couru couru. Il y avait des gens qui ne voulaient pas m'aider. Il y avait d'autres méchants. J'ai encore couru. J'ai vu l'éléphant.

— Un éléphant ?

— Oui, un gros.

— Et qu'as-tu fait ensuite ?

— J'ai un peu pleuré, j'étais perdue. Il y avait un parc, comme vers la maison, avec un toboggan, alors j'ai essayé de jouer un peu. C'était pas drôle, alors j'ai voulu retourner voir mon papa. Mais il y avait d'autres méchants, alors j'ai encore couru, et à un moment j'ai couru dans l'eau, et puis après je ne sais plus.

— Et ton père n'est pas sorti avec toi ?

— Non. Moi je jouais avec les autres enfants, lui il se reposait dans une chambre. Des méchants lui avaient fait du mal.

— Il doit être inquiet. Tu veux qu'on essaie d'aller le voir ?

— Non. »

C'était catégorique, et ça arrangeait bien le colonel, qui ne se voyait pas remettre le nez dehors, surtout s'il y avait des « méchants ».

« Tu vas me protéger ? lui demanda la petite.

— Oui. Je suis un soldat.

— Ta femme, c'est les méchants qui l'ont tuée ?

— Non. C'est elle.

— C'est bizarre.

— Oui. »

Le colonel lui ébouriffa les cheveux.

« Tu peux jouer si tu veux. Je vais t'allumer la télévision. »

Ici, il y avait encore de l'électricité, sans doute plus pour

longtemps. Le colonel ne trouva rien que des séries, des publicités, ou des bulletins d'information datant d'hier. Il manquait de nombreuses chaînes. Le colonel tomba sur un dessin animé, Mickey Mouse, et le lui laissa. Il s'installa à son bureau et ouvrit son ordinateur. Le débit de sa connexion par satellite, installée par son petit-fils, était très lent. Le colonel ne parvenait pas à ouvrir ses sites d'information habituels. Dans l'actualité, ou du moins ce qu'il en restait, l'appel du Pape faisait la Une. Il disait parler à « ses enfants » de France. Pour résumer, tout individu était innocent, mais la France était extrêmement coupable. « La multitude » avait soif de justice. Il ne fallait pas amalgamer l'islam à ce qui se passait. En revanche, les catholiques avaient leur part, leur très grande part. Il était question de libéralisme arrivé au bout de sa destruction de la vie, et de formidable espoir pour l'humanité de demain. Le colonel avait comme un doute. Il poursuivit sa navigation, tomba sur le discours « solennel » de Bruno Fourier, mis en ligne vers minuit. Curieux de voir jusqu'où il irait cette fois, le colonel cliqua sur la vidéo. On y voyait Fourier, seul, les traits tirés, dans un bureau sans lumière. À la lueur d'une lampe torche, il prononça une allocution qui ressemblait à une confession de suicidaire.

« Tout se joue maintenant, vous qui m'entendez.
L'injustice est morte, vous êtes encore là.
Vous avez le pouvoir de créer l'avenir, notre avenir.
Ne laissez personne se saisir de votre histoire. »

C'était bref… Le colonel aurait bien voulu des informations plus concrètes, pour évaluer son espérance de vie. En passant par les réseaux sociaux, il tomba un peu par hasard sur le site phare de ce que l'on appelait la « nazisphère », dont son petit-fils parlait tout le temps. Il fallait à la page un temps fou pour s'afficher. Il y avait des photos d'incendies, des vidéos de chaos urbain, provenant d'un peu partout en France. Un discours, encore un, faisait la Une. C'était celui d'une jeune femme, brune aux yeux bleu nuit, dont il avait déjà entendu parler. Ancienne organisatrice des JMJ qui en avait eu marre, elle était devenue la porte-parole de *Terra Nostra,* organisation paneuropéenne d'inspiration mafieuse, solidariste, violente et suprémaciste, prônant l'expulsion de tous les non-européens, et les actions dissuasives contre les « traîtres ». Dissoute et condamnée maintes fois pour « terrorisme » et « apologie de crimes contre l'humanité », elle subsistait dans la clandestinité.

Du point de vue du colonel, cette fille avait l'énorme avantage d'être sublime. Son regard dur et sa joue balafrée lui donnaient des airs de Walkyrie. Elle s'appelait Ariane et elle ressemblait assez à l'idée qu'on se faisait de Jeanne d'Arc. Jeune, pieuse, fière et déterminée, comme envoyée par Dieu le roi du Ciel… Le paramètre transcendant. Mais le colonel s'en méfiait : c'était un peu trop beau

sans doute, et elle prônait des valeurs qui n'étaient pas les siennes. De par son éducation, il se méfiait des tribuns enfantés par les crises. Peut-être était-elle la louve de Dante, efflanquée et hargneuse, qui rôdait autour des candidats à l'Enfer…

« En léger différé », le discours avait déjà commencé. L'image était mauvaise, hachée de coupures, mais le son était plutôt bon. On voyait la jeune fille, à sa tribune, avec quelques gros bras derrière elle. Elle se tenait quelque part dans une sorte de campagne. On ne savait pas si elle parlait à un vrai public, ou juste à ses parents. Pas terrible, la mise en scène. En revanche, l'oratrice était douée… Sa voix forte, sa longue chevelure, sa volonté sauvage… Tout ça faisait merveille, et personne ne peut rien contre la grâce. Il ne s'étonnait pas de son succès, d'autant qu'elle parlait à l'âme de la France, à laquelle plus personne n'osait parler.

« Vous croyez avoir perdu ?

On peut perdre un pays, un patrimoine, une économie, une civilisation. Tout ça est mortel, tout ça est mort. Ce qu'on ne peut pas perdre, c'est ce que nous sommes. Nous sommes un peuple. Et c'est le peuple qui fait son pays, son patrimoine, son économie et sa civilisation.

Que le peuple soit, et tout le reste sera ! »

Longs applaudissements.

« Notre peuple a appris à ne pas être. À se renier, à baisser la tête. On a tout fait pour le tuer, et il a tout fait pour mourir. Mais aujourd'hui l'État usurpateur est tombé. C'est un miracle, une chance historique. Notre renaissance commence ici. Notre peuple est enfin libre, et plus jamais il ne se soumettra ! J'en fais le serment : s'ils veulent nous soumettre, ils devront nous tuer ! »

La foule hurlait et applaudissait. Heureux les épis mûrs et les blés moissonnés. Rien de tel pour exciter les foules que l'appel au sang et à la guerre. Voilà pourquoi notre fond de bête a envie de s'enflammer, quand on est jeune. Il en savait quelque chose, il était militaire. Mais là, maintenant, il était surtout vieux, et seul.

La vidéo se figea un moment, puis disparut. Jeanne d'Arc n'avait pas la fibre optique. Quand l'image finit par revenir la tribune était vide, on entendait des cris hors champ. L'image sauta pour de bon.

Soudain, tout coupa chez lui. La lumière, le frigo, la télé… Le noir. Il s'y attendait.

Le colonel ferma son ordinateur, en regrettant de l'avoir ouvert. L'utopie ou les fusils ? Il ne voulait d'aucun de ces deux mondes. La fillette ou son petit-fils ? Il ne voulait pas d'un tel choix.

Il ne voulait plus entendre aucun discours. Les mots lui paraissaient tout à coup si vides…

Il sortit un antique chandelier, et, au briquet, en alluma les bougies une à une, sous les yeux émerveillés de la fillette. Il laissa le chandelier sur la table. La fillette retourna à ses petits soldats.

Dehors, les bruits de guerre étaient bien réels, et se rapprochaient.

Tout à coup, le colonel en fut certain : une 12,7 était en batterie. Pas tout près, mais pas si loin. Des militaires, forcément. Le colonel hésita à sortir. Il prétexta la responsabilité de la fillette, pour se convaincre de rester ici. Il rêvait pourtant d'y aller, en uniforme. De voir ces hommes le saluer, et lui obéir. Mais il ne savait rien de ce qui se passait, de qui tirait sur qui à ce moment précis.

Il approcha la petite lucarne. Des rafales répondaient, un tac-tac-tac caractéristique : probablement des kalach. Et ces autres tirs, trois par trois. Des armes régulières. Ça chauffait. C'était même carrément bosniaque, comme on disait dans la biffe.

Ça y était. C'était la bataille de Paris.

54

J'assiste à l'écrasement d'un monde hors d'usage.

— Aragon

AILLEURS, 11 H.

Justin Létang pleurait, couché sur la carcasse de sa bête.

Elle avait encore son odeur, mais elle était déjà froide. C'était une prim'holstein. La Mignonne, sa préférée. À quelques mètres, un utilitaire cabossé, à la calandre maculée de sang. On l'avait volé à l'électricien du village. En pleine nuit, la voiture avait fracassé la barrière du pré, pour foncer sur les vaches, une dizaine, qui paissaient à deux kilomètres de la ferme. Elle en avait percuté au moins trois. Les pauvres bêtes avaient couru, la voiture les avait rattrapées, leur avait brisé les pattes. Elles ont essayé de se trainer au sol, mais les tueurs avaient pris de l'élan, pour les y percuter de plein fouet. La Mignonne avait le chanfrein presque coupé en deux, et portait de larges plaies sur le flanc, sur la croupe et au museau. Des traces de coups. Sans doute de machette.

Les gendarmes étaient venus. L'une d'entre elles cherchait encore à se relever. Il avait fallu les achever. Justin était au bois, il n'avait pas été prévenu tout de suite ; son père savait comme il aimait ses bêtes, il craignait sa réaction.

Justin avait quarante-sept ans, et travaillait depuis toujours à la ferme de ses parents. Il savait, il savait qui avait fait ça… Mais il ne comprenait pas *comment* ils avaient pu le faire.

« C'est quand même un sacré péché », disait-il entre deux sanglots, en caressant la Mignonne.

« Ma pauvre vieille… Pourquoi, pourquoi ils t'ont fait ça, hein ? T'es toujours aussi belle, va. Et moi j'étais pas là, ah non, j'étais pas là pour t'aider… Tu comprends Justin il avait mieux à faire, il dormait, l'enfoiré, et après ça il coupait du bois, comme un pauvre con, sans penser à toi… »

Et Justin pleurait, pleurait…

Damien Bernard s'était réveillé tard. Il avait bien dormi,

profondément et longtemps. Il avait entendu de l'agitation, dans la rue. Ça ressemblait à une dispute. Il avait passé ses habits de circonstance – un sweat bordeaux et un jean, tout ce qu'il avait pu trouver à la supérette – pour descendre voir ce qui se passait. Il avait faim. Il trouva la tenancière, à sa porte, qui regardait dehors. À peine l'avait-il saluée qu'elle lui jeta un regard sévère.

« Il faudra régler, Monsieur, et libérer la chambre. »

Il était de nouveau l'étranger.

Dehors, il vit des gendarmes, au cœur d'un attroupement. L'ambiance semblait tendue. Il écouta.

« Alors vous allez faire quoi, hein ? Qu'est-ce qu'on peut attendre de vous ? Ils font ce qu'ils veulent, et on devrait rien dire ?

— On mène une enquête, répondit un gendarme. Il y a une justice, on ne peut rien faire de plus.

— La justice ! Vous croyez qu'elle en aura quelque chose à foutre, la justice, des bêtes au père Létang ? Et en plus vous venez nous faire chier avec vos réquisitions ? Vous avez qu'à aller chez eux, du gasoil ils en ont bien plus que nous ! »

Le comptable ne comprenait pas tout, mais il avait bien l'impression d'être rattrapé par le chaos. Il remarqua qu'il n'y avait plus d'électricité dans l'auberge.

« C'est ce camp de réfugiés, lui avait expliqué la tenancière. Ça va mal finir, ça fait des années qu'on le dit. Et là avec ce qui se passe un peu partout ils se sont sentis tout puissants, encore plus que d'habitude. Il paraît qu'ils ont torturé les bêtes de la famille Létang, vous vous rendez compte ? Le Daniel était dans tous ses états. »

Dehors un immense bûcheron avait pris la parole.

« La vérité, c'est que vous n'êtes pas capables de nous protéger ! Eh ben on va se protéger nous-mêmes, si c'est ça ! Et on va les trouver, ceux qui ont fait ça, et on va leur faire payer ! »

Les gendarmes de La-Queue-lez-Yvelines avaient l'habitude de ces coups de sang, à chaque problème avec le camp. Pour se rendre sur place, ils avaient demandé des renforts de Jouars et de Maule – où l'on avait déjà l'air très occupé –, tout en sachant que ça ne donnerait pas grand-chose, que les associatifs s'interposeraient, qu'il faudrait encore des années pour condamner trois gosses à du sursis… La population supportait de moins en moins leur impuissance, et il était difficile de ne pas la comprendre.

Tous ignoraient que la « justice » était déjà en marche. Justin Létang ne pleurait plus, et avait quitté le pré. Les yeux rouges, il avait marché, au milieu des chats et des poules, jusqu'au hangar de ses parents. Dans la maison, sa vieille mère n'allait pas bien. Elle avait du mal à respirer, et la voisine essayait de la calmer. Son père Daniel était à la gendarmerie, pour la déposition.

Justin était monté dans le tracteur. Il tremblait. Il avait démarré et

pris la route.

Les mains serrées sur le volant, il avait couvert les deux kilomètres séparant la ferme du village, puis les trois kilomètres séparant le village du camp.

Il avait abaissé la fourche du tracteur, pointé ses dents d'acier vers l'avant, à hauteur d'homme.

Le camp de réfugiés s'étalait le long de la route, sur la droite. Des champs envahis, détruits. Ils s'étaient installés là sans rien demander. C'était une jungle, démantelée à plusieurs reprises, vaguement gérée par des associations. « Il y a là-dedans bien de la misère, c'est sûr », disait sa mère, « mais c'est aussi un ramassis de crapules, de voleurs et de mauvaises gens sans aveu ». Depuis que ce camp était là, Justin s'était fait voler du fioul, trois fois, des batteries, de la clôture, des outils et du fil. Ça n'était jamais arrivé avant. Sans parler du chien qui avait disparu.

Justin quitta la route, et fonça droit sur les tentes.

Il vit des gens sortir des abris, se mettre à courir. Il réalisa qu'il ne saurait pas reconnaître les meurtriers de la Mignonne. La fourche percuta un bidon, pulvérisa un abri. On criait, on fuyait sur le passage du tracteur, que rien n'arrêterait. On fuyait la colère de Justin Létang. Il y avait des caravanes, une voiture, Justin en était sûr, tout ça avait été volé. On lança des projectiles sur la cabine. Justin gardait le pied sur l'accélérateur, pour maintenir la vitesse autour des trente à l'heure, ce qui suffisait à faire des dégâts, tout en empêchant quiconque de s'agripper au marchepied.

Soudain, un coup de feu claqua. Il était temps de partir. Au bout du camp, le tracteur arracha une barrière, et poursuivit sa course à travers un terrain où l'on stockait des planches, du matériel, où les associatifs avaient monté quelques baraques. Justin se retourna. On courait après lui, mais de loin. Ils ne pourraient pas le suivre. Il était terrorisé, mais la Mignonne était vengée. À cet instant, une jeune femme sortit d'un préfabriqué. Justin se retourna trop tard, la fourche l'empala. Tétanisé, il donna un coup de volant, freina, regarda ces yeux exorbités, ces mains accrochées autour du pieu de métal. Il ne pouvait pas s'arrêter, sinon il était mort. Il secoua la fourche, de haut en bas, comme pour se débarrasser d'une botte de paille, la femme fit une grimace épouvantable, il lui sembla qu'elle perdit connaissance. Justin releva la fourche, l'inclina vers l'avant, la secoua de nouveau… Elle était toujours là, et le regardait encore. Elle avait vomi du sang. Justin Létang s'arrêta complètement. Il remit la fourche à plat, la fit descendre et la posa au sol, quitte à lui écraser les jambes, et recula. L'abominable pieu ensanglanté se dégagea du corps, qui bascula sur le côté, inerte. Des témoins hurlaient, certains se précipitèrent vers le tracteur. Un instant hébété, Justin redémarra, contourna le corps et accéléra. Un homme parvint à s'agripper quelques mètres au

marchepied, avant de lâcher prise.

Le tracteur franchissait un ruisseau et rattrapa un chemin de cailloux.

Mortifié, Justin Létang prit la fuite. Qu'avait-il fait ? Mais qu'avait-il fait ?

Le tracteur fonçait vers les bois.

Quel péché, quel énorme péché…

Il avait vengé la Mignonne, mais maintenant le camp, le camp allait se venger.

Au village, la tension montait d'un cran. Les gendarmes étaient dépassés. Ils comprirent qu'on s'opposerait physiquement à leur réquisition. Le pompiste ne voulait rien entendre. « Je distribue ce que je veux, à qui je veux ! » Une bonne partie du village faisait la queue devant les pompes, et prenait d'assaut la supérette, en prévision d'une pénurie. Les gens remplissaient leur chariot de conserves et de bouteilles d'eau. La patronne leur hurlait qu'il y avait des restrictions, que le stock arrivait au bout, mais ils refusaient de partir sans leurs marchandises. C'était le début de la panique.

Sur la place, un petit groupe d'hommes parlait toujours d'aller demander des comptes aux réfugiés, et à leurs protecteurs. Ils avaient l'air remontés, et évoquaient les incidents de la manif « Refugees Welcome », organisée voici un mois par des militants venus de l'étranger, et qui avait dégénérée dans le village. « Aucun homme n'est illégal », avaient scandé les marcheurs, avant de tabasser un riverain qui n'avait pas l'air d'accord. Les réfugiés faisaient des bras d'honneur et cherchaient à toucher les filles. Les organisateurs étaient presque exclusivement Allemands, surtout Allemandes d'ailleurs, aussi bien de jeunes punks que des vieilles dames, portant en elles toute la commisération du monde. La tenancière de l'auberge se souvenait de ce que lui avait dit un habitué, qui regardait passer le défilé.

« Passer de « Heil Hitler » à « Refugees Welcome », faut le faire. N'empêche que le principe est toujours le même : nous occuper sans nous demander notre avis. »

Le comptable était sorti sur la place et s'était mêlé à la foule, pour écouter ce qui se disait.

Dans la rue principale, une voiture arriva en trombe, un homme en sortit, paniqué, visage en sang.

« Ils ont attaqué ma ferme ! Ils ont attaqué ma ferme ! »

La colère laissa place à la consternation. Qu'est-ce qui leur prenait ? Pourquoi ces attaques ? On ne leur avait pourtant rien fait. « Ce sont des terroristes ! » hurla quelqu'un. Le gendarme essaya de calmer le jeu. « Cette fois c'est trop ! On y va ! » cria le bûcheron. Ils n'eurent pas à se déplacer : le camp arrivait. Au bout de la rue, une centaine d'hommes s'en prenaient aux voitures et aux vitrines. Il y

avait des itinérants, des antifas, et des habitants des logements sociaux. Ils étaient armés de bâtons, de piquets de clôture. Les villageois firent face. On se provoqua. On se jeta des pierres et des bouteilles. Sans attendre, le comptable avait pris la fuite, dans le dos de la foule, par l'exact endroit d'où il était venu la veille.

Les gens devenaient animaux. Ici comme ailleurs, le chaos avait gagné la campagne. Partout, de telles scènes se reproduisirent.

Le comptable s'était mis à courir, le long de la route. Il avait vu cet homme dément, dans son jardin, occupé à saccager son propre potager. Les gens devenaient fous. Il avait échappé à la folie une fois, il voulait y échapper de nouveau. Il aurait donné cher pour recroiser un routier russe…

Pour l'instant, comme salut, il ne voyait plus que la forêt.

Sitôt y était-il arrivé qu'il se sentit rattrapé par une défaillance viscérale sévère. En urgence, il s'était accroupi entre les arbres, pour se soulager d'une diarrhée interminable, au degré de liquidité rare… Un peu hypocondriaque de nature, il se demanda s'il n'avait pas chopé une saloperie dans cette auberge. Il se rendit compte qu'il avait oublié son pistolet d'alarme dans sa chambre. Il avait oublié de régler la note aussi, mais de son avis, personne ne viendrait le lui reprocher.

« Monsieur ? »

Il sursauta. Sur le chemin, un homme approchait. Le comptable remonta son pantalon.

« Je veux me livrer, Monsieur. Je veux me rendre aux gendarmes. »

Un peu plus loin, derrière lui, un tracteur, en travers du chemin.

« Vous savez, commença le comptable, en s'éloignant de ses déjections, il vaut mieux ne pas aller au village en ce moment. J'en viens et…

— C'est moi qui l'ai tuée. »

Damien Bernard ne comprenait pas.

« Je ne l'ai pas fait exprès, mais je l'ai tuée. C'est comme ça. Je voulais venger mes bêtes, j'ai foncé sur le camp, elle s'est embrochée sur ma fourche. »

Le comptable l'examina attentivement. Bottes en caoutchouc, cotte à bretelles, œil de travers et cheveux en vrac, il avait l'air un peu original, mais pas vraiment fou.

« Vous avez vraiment fait ça ? »

Il vit la dent de fourche en sang.

« N'est-ce pas que c'est un horrible péché ? »

Le comptable ne savait pas quoi dire. Justin Létang s'était mis à marcher vers le village.

« Écoutez, l'arrêta le comptable, ils sont là. Si vous y allez maintenant vous êtes mort.

— J'assume ce que j'ai fait !

— Ce n'est pas la question ! Restez là un moment, les gendarmes

vont intervenir et calmer tout le monde, après vous y retournerez. Il faut que ça se calme, des deux côtés. »

Le voilà qui jouait les médiateurs, maintenant… Perdu dans un bois inconnu, au milieu des vendettas rurales, avec un simplet assassin. Depuis vingt-et-une heures, sa banale existence était pleine de surprises.

Il avait fini par convaincre Justin Létang d'attendre que ça se calme, et surtout de marcher un peu dans la direction opposée.

55

Il est seul. Il fait pour lui seul sa musique pure et perdue,
Son effort qui ne sert à rien, sa beauté qui mourra demain.

— Henry de Montherlant

PARIS, 7E ARRONDISSEMENT, 11 H 30.

Depuis des heures, Jawad était posté place du Palais-Bourbon, face à l'entrée sud de l'Assemblée nationale. Avec le scooter récupéré sur le parking d'Ikea, il avait pu, sans croiser le moindre flic, rejoindre la N2, le long du Bourget, pour se diriger vers Paris, en longeant des kilomètres de véhicules abandonnés. Il avait traversé le périphérique de justesse, avant que de gigantesques incendies n'en interdisent l'accès. Ensuite il avait descendu l'Avenue de Flandre, puis la rue La Fayette, coin plus calme, avant de prendre part aux combats de rue du centre de Paris, toute la nuit, place de l'Opéra, à la Concorde, aux Invalides, et enfin là, autour de l'Assemblée. Il y avait des frères, ici, mais aussi des ennemis, des militaires.

Bien planqué avec sa kalach derrière la statue de La Loi maculée de tags, il jetait de fréquents coups d'œil en arrière, dans la rue de Bourgogne, jusqu'au moment où il vit cet homme apparaître au loin, cet homme vêtu de noir qui marchait vers lui. Jawad avait pris ses jumelles, vu l'homme épauler une arme, la fumée bleue d'un tir et le néant.

Vincent Gite baissa son arme et reprit sa marche.

Il avait d'abord progressé dans le métro, à la lueur de sa lampe torche. Il croyait les souterrains plus sûrs, mais il n'en était rien : les stations étaient apparemment le refuge de tous les miséreux de la ville. Des ruptures de canalisations et de bouches à incendies infiltraient les tunnels. De l'eau noire jusqu'aux coudes, Gite se refusait à devenir un rat d'égout. Dès que possible, il avait emprunté un couloir de service et refait surface.

Après une marche de quatre kilomètres, prêt à faire feu sur quiconque essaierait de l'arrêter, il se trouvait face à sa troisième cible, la plus ambitieuse. L'Élysée, Beauvau et Matignon étaient aux

mains des émeutiers ou des manifestants, mais grâce à ses contacts, Gite savait où l'on rassemblerait gouvernants, décisionnaires et affiliés, en cas de crise majeure. L'État-major fut évacué en priorité, après quoi l'armée eut charge de sécuriser un triangle Invalides – Concorde – Tuileries, pour y organiser une évacuation héliportée, et, on le supposait, navale, du « personnel civil gouvernant ». Certains évoquaient aussi le château de Vincennes, comme nouveau siège du pouvoir. Rien n'était certain. Avant que les communications ne soient coupées, son contact lui avait parlé de mutineries majeures au sein de la flotte. Et les incendies étaient si violents à cet endroit de Paris que le ballet des hélicoptères avait tourné court. On avait alors largué des parachutistes, accueillis par le feu nourri des terroristes qui se massaient dans les environs. Toujours selon la source de Gite, militaires et gouvernants s'étaient repliés dans l'Assemblée.

Il espérait y trouver, en plus des élus, quelques médiatisés dignes d'exécution. Il savait ces cibles déjà secondaires : le Président par intérim et les principaux ministres étaient sans doute déjà loin, exfiltrés aussitôt après le massacre du Président.

Gite était pensif. La catastrophe, on l'anticipe, on l'attend longtemps, et quand elle est là on comprend que rien ni personne ne pourra aller aussi vite qu'elle.

S'il ne pouvait pas être partout, il comptait néanmoins mener à bien sa réforme. Dissoudre l'Assemblée, son vieux rêve… Il n'envisageait pas d'après. Les flics seraient nombreux, les paras aussi, il y avait les terroristes… c'était une opération suicide.

Il imagina tous les dirigeants du pays, ailleurs, bien planqués derrière la troupe, avec femmes et enfants… Ils avaient perdu le pouvoir, certes, puisque personne ne les laisserait le reprendre. Mais ils s'en tiraient bien, trop bien. Ils seraient plus en sécurité que n'importe qui. Et, qui sait ? À l'abri de l'armée, ils pourraient tranquillement laisser le chaos faire son œuvre, puis se prostituer de nouveau, offrir aide et promesses à la population, et reconquérir sa servilité…

Gite n'y croyait pas vraiment : tout serait foutu, il y aurait trop de morts, il n'y avait plus de peuple… Ce qui se passait en France se passerait ailleurs aussi. Et de son avis, même si ça n'avait pas eu l'air de trop les déranger jusqu'ici, il était vraisemblable que les militaires finissent par en avoir marre de jouer les valets de chambre d'une poignée de carriéristes en retraite forcée.

Gite regarda le cadavre du djihadiste qu'il venait d'abattre. C'était une indication : il y avait encore une cible de valeur derrière ces murs. Plusieurs cadavres jonchaient les pavés de la rue de l'Université, devant la grande porte grise de l'Assemblée. Derrière les grilles, Gite voyait le Palais, la cour d'honneur, la sphère des droits de l'Homme,

mais pas âme qui vive.

Depuis Fourier, Gite sentait le poids du sang rendre ses pas plus lourds. Il avait compris que les actes n'auraient pas la saveur de ses fantasmes… Que rien sur terre ne pourrait le satisfaire. Que l'excès n'arriverait qu'à l'écœurer. La folie était fade, et le lion solitaire un peu fatigué.

Au loin, il aperçut un hélicoptère, qui survolait la ville.

Du fait des fusillades, le quartier, désert, semblait plus calme que les autres. Fusil d'assaut pointé devant lui, Gite progressa le long du bâtiment, par la rue Briand. Il entendit des éclats de voix, provenant de la façade nord du Palais Bourbon. Il y vit une foule se pressant sur les marches et sous les colonnes. Des civils. Ils semblaient vouloir se réfugier dans le bâtiment, mais les portes restaient fermées. Derrière eux, un énorme incendie de véhicules enchevêtrés barrait le pont de la Concorde.

Sans chercher à comprendre, Gite revint sur ses pas. Il passa devant la grande porte, bien décidé à trouver de l'autre côté du bâtiment un moyen d'entrer.

« Monsieur ! »

Un homme le regardait par la grande porte, à peine entrouverte.

« Attention, il y a des individus radicalisés dans les environs ! »

Amusé par ce tic de langage, Gite désigna le cadavre, au pied de la statue.

« Je suis au courant. Je viens de déradicaliser celui-là. »

L'homme regarda.

« Il a tué tous ceux qui essayaient de sortir. Vos collègues nous ont demandé d'attendre, ils ne voulaient rien tenter contre lui. »

Gite approcha.

« Mes collègues ?

— Les militaires. Ils sont une vingtaine à l'intérieur. Ils attendent leurs ordres.

— Le bâtiment est sécurisé ?

— De l'intérieur, oui. Mais encadré de terroristes. Moi je me tire. Je préfère tenter ma chance tout seul plutôt que crever ici comme un rat. »

Alors seulement, Gite le reconnut. C'était un conseiller d'État, ami de Bruno Fourier. Son costume était impeccable.

« Faites-moi entrer d'abord, demanda Gite. Je dois rejoindre mon unité. Je les informerai que la sortie sud a été nettoyée.

— Venez. »

L'homme ouvrit la porte à Gite, puis il ressortit aussitôt.

« Bonne chance à vous.

— Un instant, fit Gite. Je vous ai reconnu. Vous êtes un proche de Bruno Fourier, n'est-ce pas ?

— En effet !

— Je l'ai croisé dernièrement.

L'homme en semblait ravi.

— Vous l'avez exfiltré ?

— En quelque sorte.

— Où est-il ?

— Je suppose qu'il est en Enfer très à l'aise. »

Alors l'homme avait regardé Vincent Gite d'un œil nouveau. Ses vêtements tactiques, son allure, ce regard de pierre et cette arme de guerre… Il aurait voulu fuir, mais il était pétrifié. Gite avait pointé sur lui le fusil d'assaut, et parlé d'un ton froid.

« L'évolution a favorisé deux types d'hommes, le saviez-vous ? Ceux qui fuient, et ceux qui tuent. Pas ceux qui hésitent. »

L'autre n'eut rien le temps de penser : l'arme s'était levée et la balle lui avait traversé la tête.

Le corps tomba. Un instant, Gite le regarda. Le sang fuyait à grosses bulles le front percé.

Tout ça était vain.

Les terroristes s'en rendaient-ils compte, eux aussi ?

Les tueurs, si médiatisés en temps de paix, avaient basculé dans l'anonyme, et l'inutile, de quelque camp qu'ils furent. Pour ne pas y penser, ils n'avaient que la fuite en avant dans le crime. Il n'en resterait que quelques éclats de folie, dissous dans la catastrophe générale.

Mais les autres, les normaux, les passifs ? Ne fuyaient-ils pas ? Ne pas se rendre coupable aux yeux d'une telle société, c'est un acte de trahison. Si on veut sauver ce pays, on doit être impitoyable. Si on sauve l'ennemi, même une petite fille, on tue notre avenir, et notre pays. Gite estimait que son grand-père n'avait pas eu le courage d'être impitoyable. Sur la route, il s'était demandé s'il n'aurait pas dû l'être à sa place.

Puis il s'était dit que l'avenir s'en chargerait.

L'avenir… Gite pensa à ce que ce pays était, à ce qu'il avait été.

Ici, il était au cœur de la République. Là où l'on était mort pour accéder au pouvoir, ou pour le conserver. Gite, qui avait de l'admiration pour tout ce qui s'apparentait à un dictateur sanguinaire, songea que ce n'était pas très loin d'ici, au Club des Jacobins, que Robespierre avait prononcé la phase dont il avait fait sa devise. *J'ai l'orgueil de préférer, aux frivoles applaudissements, le suffrage de ma conscience.*

C'est précisément pour ça qu'il continuait. Pour *lui.* C'était sa mission de chevalier maudit. La haine est un carcan, mais c'est une auréole, disait quelqu'un. Dans son délire obsidional, Gite voulait être la grâce dans le Mal, et ce Graal il le cherchait dans les égouts de sa folie.

Ce terroriste qu'il venait de tuer aurait tout aussi bien pu le tuer

lui, et il le savait. Ça n'avait pas d'importance. L'autre était allé au bout, lui irait au bout. Ils étaient de la même race. Et tous les deux, sans doute, seraient morts dans la même heure.

Voilà ce qui le consolait : dans ce monde, les gens comme lui, c'est-à-dire les psychopathes, étaient dans leur élément, leur idéal. Quant aux « normaux », ils n'avaient ici plus leur place, et devaient commencer à le comprendre.

En traversant la cour d'honneur, il souriait. Le grand final lui tendait les bras. Tout le monde devait s'être regroupé dans l'Assemblée. Combien de militaires, là-dedans ?

Comment s'y prendrait-il ? Tenterait-il d'abord de jouer les gentils ?

Il atteignait les marches menant à l'entrée, quand une voix forte l'arrêta.

« Halte ! Qui va là ?

Gite leva la main gauche.

— Je suis des vôtres ! BRI. J'ai eu le sniper qui tenait l'entrée. »

La voix hésita.

« Approchez. »

Gite grimpa les marches. La porte s'ouvrit.

« Entrez. »

Vincent Gite disparut dans l'ombre de son destin.

56

Tout royaume divisé contre lui-même périra ; et toute ville, toute maison divisée contre elle-même sera détruite.

— Matthieu, 12:25.

PARTOUT, 12 H.

Au troisième jour, le maître était mort, et partout on hurlait ses noms.

État, gouvernement, secours, police, assistance, sécurité… Et partout répondait le même effroyable silence. Et les citoyens pleuraient, comme des enfants. Personne ne viendrait plus les aider.

On serait bien obligé d'agir. De cesser de faire semblant. De se battre pour survivre. Pour manger. Beaucoup ne verraient pas le printemps. La France n'était pas prête. Pas prête à se défendre, à admettre ce retour à la survie.

Sidéré, traumatisé, le Français attendait le miracle. Nulle puissance étrangère ne songea à intervenir, dans un si délicat contexte de « soulèvement populaire », au potentiel fortement contagieux. On s'observa, on se neutralisa. On fit quelques discours, on vota quelques résolutions, et ce fut tout.

Toute la folie du monde s'était arrêtée en France, et devait y rester.

On vit tous ces malheureux. On vit cette famille dans ce village, seule au milieu des morts.

S'ils avaient la chance de comprendre que les villes étaient gagnées par le chaos, s'ils avaient la chance de le comprendre avant d'être tués, peut-être reviendraient-ils ici, dans leur village, apprendre à vivre seuls, à repenser les priorités, à oublier les jours et le temps, à vivre sans droits ni dignité. À vivre seulement.

On vit ces hommes isolés dans une centrale nucléaire aux lignes sabotées, disposant de quantité d'eau et de vivres. On vit cette foule massée derrière les grilles du site, demandant de l'aide. Des milliers de personnes, tous les villageois des environs, et d'autres, venus d'ailleurs. « À boire, à manger, à l'aide… Protégez-nous… » Face à eux, des grilles, des barbelés, et une quarantaine de gendarmes armés jusqu'aux dents, refusant de distribuer des vivres, contre l'avis du

directeur du site. Ils furent obligés de tirer en l'air, pour repousser la foule. Et personne ne s'éloigna.

On vit ce commandant de gendarmerie, qui un temps y avait cru, parce qu'il avait dans sa ville rétabli l'ordre avec ses hommes. Il s'était fait aider de locaux, armés de fusils. Mais il avait sous-estimé l'état de dépendance des populations. Il faisait froid, dans l'arrière-pays, cette année-là. La panique prit d'assaut les zones commerciales. On vit ces appels au calme inutiles. On vit ces émeutes innombrables et ces incendies infernaux. On se massacra pour des conserves. Le chaos était venu au monde. Plus personne ne pensait à sauver la machine. Quelques policiers tentaient encore, sans volonté, de troubler le désordre public. Mais eux non plus n'étaient pas prêts, pas prêts du tout, contrairement à ce haut général, qui avait mis les siens à l'abri, dès le début des hostilités, et dont la fuite était préparée de longue date, parce que, comme tant d'autres, il *savait.* Et on vit ces soldats, désemparés, eux aussi dans la nuit du désordre, s'accrocher à leurs serments. Il y eut quelques initiatives, farouchement réprimées. Les désertions concernaient près d'un militaire du rang sur deux. On voulait se débrouiller seul, réserver sa peau aux siens, aux parents, à la petite amie, aux enfants. D'autres ne se sentaient forts qu'en groupe. On ignora les lâches et les déserteurs, on menaça de fusiller ceux qui voulaient se battre.

Et on vit les pleurs de cette mère de famille, seule avec ses enfants. Le père parti chercher à manger ne revenait pas. Il ne reviendrait jamais.

Et on vit cette psychologue, seule, dans un hôpital rempli de cadavres. Et on vit ce clochard, emporté par les flammes. Et on vit ce goéland, se nourrir du corps d'un juge. Et on vit ce gardien de zoo errant dans la ville. Et on vit ce qu'il avait vu. On vit les drapeaux noirs. On vit cette cité nettoyée, ces « mécréants » jetés vivants du haut des tours. On vit ces cités entièrement conquises, ces femmes violées, ces enfants décapités. On vit le massacre d'une file d'automobilistes embouteillés, qui regardèrent médusés ce terroriste en scooter, muni d'un sac ventral rempli de grenades, roulant à vitesse constante, et glissant tranquillement ses grenades sous les voitures.

Les djihadistes se persuadaient que tout allait se rétablir, que les caméras reviendraient, que leur œuvre, de par le monde, serait appréciée à sa juste valeur. Ils se trompaient. Le terroriste n'était qu'un détail, un symptôme du pire. Le chaos l'avait réduit à rien. Sans écrans, le réel avait ramené l'homme à sa prison humaine. Être armé, voilà tout ce qui comptait. Nul ne pouvait se prévaloir d'une quelconque autorité, s'il ne l'était pas.

C'était le règne de la peur. La peur, voilà l'identité française, la peur qui parlait à l'oreille des hommes, qui gouvernait à leur folie. Tout était jusque-là si stable… Tout paraissait si durable, acquis,

éternel…

Et tout s'était effondré. Et il n'en restait rien. Il ne restait plus que la peur.

C'est elle qui façonnerait le nouvel âge.

Et nul ne savait ce qu'elle était en train de créer.

Dans les villages, les groupes électrogènes se négocieront à prix d'or. Plus personne ne voudra d'argent. On échangera de l'essence, des poêles à bois et des armes. On incendiera les ressources des autres, les stocks, les forêts. On lynchera les accapareurs. On creusera des tranchées. On cessera de voir en l'homme son frère.

Chaque rencontre mettra en jeu notre vie. Le monde se réduira à notre champ de vision. Les rumeurs serviront de preuves, et la peur tiendra lieu de raison. Bientôt on sera prêt à mourir pour des panneaux solaires, de l'eau de source et un stock de foin. Bientôt on comprendra ce qu'avoir faim et froid voulait dire. Bientôt terres, récoltes et cheptels seront à jamais perdus. Les eaux seront partout contaminées et il se répandra des épidémies que nul ne pourra soigner. Bientôt on mourra d'infection, on mourra en couche, on mourra de tout. Bientôt on ne sera plus immunisé par la médecine.

Des affrontements sanglants fixeront les nouvelles lignes, les nouvelles valeurs, les nouvelles baronnies. On défendra ses terres, son cheptel, ses réserves, aussi férocement qu'au Moyen-âge. On tirera à vue sur les transhumants, les innombrables réfugiés des villes, ayant entamé leur grande marche à travers le pays. Exode gigantesque et meurtrier, armée de zombies qui, poussée par la faim, ne craindra plus les balles.

On se mettra à comprendre enfin le vrai prix des choses. De l'eau, du pain, des siens.

Surpeuplée, de par ses maigres réserves, la France exsangue verra son territoire sillonné par des convois de la mort, composés d'hommes armés fuyant leurs banlieues, massacrant, violant, pillant tout ce qu'ils rencontreront. On croisera partout ces nouveaux escadrons de la mort, des scooters tueurs, des pick-up bourrés de pillards armés jusqu'aux dents. Devant eux on fuira, mais il n'y aura nulle part où se cacher. Il faudra tirer le premier, sans s'annoncer.

Ce sera le temps du réel pur, le temps où les hommes se tueront à l'abri des lois.

Ce temps était déjà là. La ville était perdue et la campagne sombrerait bientôt.

Le chaos marchait. On pouvait lui résister, mais nul ne pourrait l'arrêter.

Il y avait cet effroyable tableau des dépendances, et de leurs morsures cruelles…

Il y avait cette fille aux cheveux verts, enfermée chez elle, en pleurs, perdue, refusant de voir, refusant de fuir, accrochée à ses idées comme un chien à la tombe de son maître. Il y avait ces flics, attendant leurs ordres, en refusant de comprendre qu'ils ne viendraient plus. Il y avait cet alcoolique, venu à bout de sa réserve, se cherchant dans la nuit de quoi apaiser ce terrible manque, et ne trouvant que les coups, les barbares, et une folie se confondant avec ses hallucinations. Il y avait ces terroristes, se condamnant à disparaître dans l'obscurité, et refusant jusqu'au bout de penser. Et il y avait tous ces Français, si pourvus, si habitués, incapables de renoncer à leur vie d'avant, incapables d'admettre leur isolement, leur abandon, incapables de penser et d'agir seuls, incapables de comprendre et de s'adapter…

Il y avait ceux qui essayaient.

Il y avait ces militaires, place d'Italie, qui savaient que leurs munitions n'étaient pas illimitées, et qui voyaient se développer les incendies. L'endroit n'était pas idéal, trop dégagé, la section s'exposait à quantité de tirs croisés. Il leur faudrait sans doute se replier, et s'établir plus loin.

« Visuel, cent mètres. Éléments hostiles parmi des civils nombreux. »

Les terroristes firent marcher devant eux les enfants d'une garderie et les civils du quartier, en une masse compacte. Certains semblaient volontaires pour être là, et chantaient des slogans pacifistes.

« Nous sommes tous des terroristes ! »

Chaque djihadiste tenait devant lui un otage, comme bouclier humain.

« Un tir un mort, mon capitaine ?

— Pas possible. Civils trop nombreux.

— Des civils mon capitaine ? Je ne vois que des éléments hostiles mon capitaine.

— Je parle des éléments hostiles armés. Envoyez un tir de sommation. »

La 12,7 tira dans le vide, au-dessus des toits.

La foule hésita. Certains marcheurs prirent la fuite, mais pas tous. Les djihadistes leur hurlaient d'avancer, les frappaient à coups de crosse. La foule se remit à marcher. Certains huaient les militaires, comme on hue des mauvais joueurs.

« L'armée contre son peuple, l'armée contre son peuple ! »

Le capitaine n'en croyait pas ses yeux.

« Répétez sommation. Vous me les décoiffez. »

La 12,7 tira, plus bas. La masse continuait à avancer, en silence.

Ils étaient tout près. « Ne tirez pas », implora une voix effrayée dans la foule.

Le capitaine échangea un regard avec son sergent.

« Prêt à tirer ?
— Affirmatif. »

Et ailleurs, parfois, il y avait l'espoir, au milieu de la mort.

Il y avait ce flic à l'origine de tout, qui avait pris l'avion avec sa femme et ses deux filles pour Saint-Pierre-et-Miquelon, où sa belle-famille avait une maison. Tout le monde semblait l'avoir oublié, et ici il ne se passait rien. Il avait demandé qu'on ne lui parle plus jamais de la France, il avait détruit son portable, puis rangé la télévision dans un carton, et rangé le carton au grenier. Il avait allumé le vieux poêle à bois, et ils avaient décidé de se faire des crêpes.

Il y avait la redécouverte de la famille, du prix de la vie… De la vie pour soi, et pour elle. Il y avait cette femme, allaitant son bébé dans le canapé familial, dans les bras de son mari. Cette femme était une héroïne et personne ne le saurait jamais. Ils se contenteraient d'être heureux de vivre.

Il y avait cette scène incroyable, de deux éléphants se retrouvant devant Notre-Dame en flammes, triomphants, barrissant et se frottant l'un à l'autre, comme si rien d'autre n'existait.

Et il y avait ce paysan, qui ne se remettait pas d'être un assassin, et ce comptable, si loin de chez lui, qui ne se sentait bien que dans les bois. Ils avaient rencontré dans la forêt un homme qui essayait d'y vivre, et qui y avait déjà passé plusieurs nuits. Tous les trois s'étaient assis, seuls, au bord d'un petit cours d'eau. L'homme au fusil leur avait dit qu'il n'y avait que ça à faire, que peut-être un jour ça se calmerait, mais que d'ici là ce serait l'Enfer. Et les deux autres s'étaient demandés s'ils n'allaient pas devoir passer la nuit là, eux aussi, et s'ils ne devraient pas même carrément s'installer ici. Ils commencèrent à songer à survivre, à laisser leurs instincts parler. Mais ils avaient déjà froid, et il n'y avait rien à manger ici.

Ils furent incapables d'imaginer demain.

Comme les autres, ils subiraient les événements, seraient réduits à l'espoir.

Certains y croyaient encore. Ils croyaient que tout au fond de la France, tout en bas, dans ses sous-sols, dans sa terre, dans ses racines il y avait une force, une force qui s'ignorait, et qui, soudain confrontée au danger, à l'effondrement de ce pays sur lui-même, se réveillerait, se déchaînerait, et ferait éclater la terre.

Et d'autres n'y croyaient plus. Ils pensaient que rien n'était durable et que tout était mortel, que leur vie était perdue, que ce pays était mort et que ce peuple n'était plus.

Et au fond personne n'en savait rien.

57

Et nous avons pleuré mon précieux.
Nous avons pleuré d'être si seuls.

— J.R.R. Tolkien

PARIS, 5E ARRONDISSEMENT, 12 H 30.

À en juger par la provenance et l'intensité du son, il n'y avait qu'une arme en batterie.

Le colonel n'entendait plus d'hélicoptère. Plus de hurlements non plus. La 12,7 avait fait le ménage. Les balles sifflaient et les cons s'étaient tus.

Y avait-t-il enfin des militaires dans les rues ? De quel camp étaient-ils ? Il n'en savait rien.

Il ressentait une vague colère. L'impression de passer à côté de son destin. De rater sa dernière occasion d'exister. Il avait l'âme d'un incendiaire sans briquet.

Il n'en sut jamais rien, mais il y avait dans sa boîte aux lettres un pli urgent, une convocation au bureau des armées, pour s'y voir notifier son affectation d'officier réserviste.

La fillette jouait toujours sur le tapis du salon, parfaitement indifférente à la situation. Le colonel avait voulu boire, au robinet. L'eau était sale et chaude. Il s'était rincé le visage. Le poids de la mort avait attiré son regard. Il avait fixé un instant le cadavre de sa femme, cet œil émergeant de l'horreur, ce triste phare, demeuré en ce monde cruel.

Cet œil lui rappela cet extrait de *Melancholia*, de Victor Hugo, qui la faisait pleurer, qu'elle lui citait tout le temps, ce poème sur le cheval qui meurt, sous le poids de sa charge et les coups de son maître. Le poème se terminait en parlant du regard du cheval, de cet œil noir, *plein des stupeurs sombres de l'infini, où luit vaguement l'âme effrayante des choses*…

Le colonel pensa que Jocelyne était morte exactement comme ça, sans comprendre, comme un enfant, comme une pauvre bête. Était-ce courageux ? Il n'en savait rien. Il n'aurait pas, lui, le courage d'en

faire autant, et préférait penser que le suicide était lâche.

Il n'en revenait pas qu'elle ait réussi à faire ça. Elle, si délicate… interrompre de la sorte ses angoisses, au gros calibre…

À voix basse, il s'était mis à lui parler.

« Tu sais, c'est la première fois que tu me surprends vraiment. Allez va, sans rancune. Je te rejoins bientôt. Je te pardonne. J'ai été tué, moi, par un regard. Notre petit Vincent, oui, je ne devrais pas te le dire, mais je crois qu'il m'en veut. Ce que j'ai encore fait ? Mais rien… Il venait pour prendre des nouvelles, nous aider à fuir, peut-être, et il a vu que j'avais sauvé cette fillette. Comme je l'avais sauvé lui, quand il s'était retrouvé seul, abandonné. C'est une métisse, et alors ? Je l'ai recueilli, lui, je ne l'ai pas jeté du haut d'une falaise sous prétexte que son père était un jean-foutre de première. Je l'ai recueilli, et je le regrette, puisqu'il est assez inhumain pour condamner à mort une fillette.

Qu'est-ce que tu veux, c'est comme ça. Le temps de la nuance a pris fin. La vie sauvage n'a jamais laissé la moindre chance aux animaux dans mon genre, les animaux nuancés. Dans ce monde il n'y aura plus que des purs et des impurs. Ce sera sans moi. Je ne renoncerai pas à la nuance, je ne renoncerai pas à mon âme.

Tu serais fière, je crois. Je vais mourir, seul, pour un sentiment humain. Un sentiment que les fauves ne permettront plus. Ce jour marque l'avènement d'une race impitoyable.

Je vais connaître minuit dans ce siècle. Les ténèbres d'une parenthèse barbare. Je ne suis pas prêt.

Je ne pensais pas que ça pouvait arriver. Une agonie économique, peut-être, une lente régression, oui. Mais un tel effondrement non. Je sais maintenant qu'il est là, et que je ne pourrai pas lui survivre. Pour survivre, il faudrait un peu de mérite et beaucoup de chance. Tu sais que je n'ai jamais eu ni l'un ni l'autre. Ce monde ne peut être que celui des ultras.

Je suis l'obsolescence à visage humain. »

Hésitant entre l'abattement et l'apathie, le colonel regagna le salon. Dehors la 12,7 s'était tue.

Sur les étagères, des conserves pour tenir quatre ou cinq jours. Le frigo en panne exhalait déjà des relents de pourriture. Le colonel se laissa tomber sur son canapé. L'arme était posée à côté de lui.

Il se sentait fatigué.

Il avait peur.

Tout ça touchait à sa fin…

Il avait regardé cette télévision inerte. Sous l'écran il ne voyait plus le petit témoin lumineux rouge, la constante, la trace de vie. Le voyant n'était plus qu'un œil noir. Cet œil le regardait, comme il avait regardé l'œil de Jocelyne. Cette bête était morte elle aussi, sans fracas.

Le colonel regarda le couloir menant à la salle de bains, puis la porte d'entrée, fermée par trois verrous. Que des voies sans issue.

On peut parfois se réfugier dans l'imaginaire, mais pas quand l'environnement nous oppresse à ce point. Il avait remarqué ça, enfant. On peut être le héros qu'on veut dans sa chambre de jeu, mais dans la cour de récréation, parmi les autres, parmi les forts et les filles, on ne peut être que la petite créature chétive que l'on est. Le principe de réalité gagne toujours.

Il aurait voulu se convaincre qu'au fond ce monde l'indifférait, ne le concernait plus, lui paraissait même ennuyeux, aussi ennuyeux que les photos de famille d'une autre famille.

Ça ne marchait pas comme ça. Voilà qu'il pensait à son assurance vie…

Le colonel se sentait si faible… Il était réduit à rien par la force des choses. Il ne pouvait plus penser qu'à cette porte, à ce fusil, à cette fillette, et à ce qu'il lui faudrait faire, du fusil et à la fillette, quand la porte céderait, quand l'immeuble prendrait feu.

Il savait qu'un digicode n'arrêterait plus personne. Le colonel avait laissé les burnes de chimpanzé dans son placard. Ça se ferait au calibre 12. Il en emporterait bien un ou deux avec lui.

« Tire la chevillette, grand méchant loup, et la chevrotine te cherra dans la gueule. »

Il n'y avait plus qu'à attendre l'heureux gagnant.

Qui entrerait le premier ? Les méchants ? Ou d'autres méchants ? Ou un petit-fils… Il élimina cette possibilité. Il n'avait plus de petit-fils. La chose qui avait été son petit-fils était un débris d'humanité, un hybride de haine, de revanche et de folie, un sauvage dégénéré, un chien fou et un loup solitaire. Un fauve humain.

La morale de cette histoire, c'est qu'une telle histoire n'a pas de morale. Les moralistes ont tué les réalistes, le réel tuera la morale. Et voilà. Il n'y a d'issue pour personne.

Tenter une sortie ? Pour aller où ? Il ne pouvait plus fuir, la fillette l'en empêchait. Il ne pouvait pas la laisser. Il était affectivement impliqué par le sort de cet oisillon abandonné. Épuisé il résolut d'attendre la mort dans son canapé, comme il l'avait toujours fait.

Il tenait entre ses mains cette arme. La clé du néant. Il songeait à ce cadavre dans la salle de bain, et se prit à l'envier. Il avait toujours envié Jocelyne, et sa pensée de dépliant publicitaire. Être à ce point capable d'ignorer le monde…

Tenir un fusil, il n'y a pas pire invitation au suicide. Une arme chargée, c'était pour le colonel comme le chant d'une sirène, une bouche de femme, le Diable… Il trouvait ça dangereux, parce qu'il se sentait peu à peu devenir l'esclave de l'arme. Il y avait cette tentation

folle, absurde, de retourner le canon, de le pointer sur son visage, de presser la détente et de se pulvériser. S'il agissait vite, il savait que la pensée le retiendrait trop tard. Que l'arme pouvait gagner.

Peut-être que Jocelyne était morte comme ça, par accident ou presque.

Le colonel voulait, lui, se montrer vivant aux infernales ombres. Comme toujours, il attendrait. Dans le pire, il n'y a pas de fin. Seul, les phalanges grippées sur cette arme froide, il regrettait déjà ce monde qui l'avait tant agacé, celui des supermarchés, des écrans, des banalités, ce monde exempt de destin, de guerre, de but. Idéalement insensé.

La fillette jouait toujours. Le colonel n'avait plus personne d'autre. Il savait, vieillard, qu'un jour il serait vraiment seul. Et ce jour était là.

Plus près de Dieu que des hommes, il ne s'était jamais autant senti squelette et poudre.

Il murmura dans sa tête.

« Je suis une pauvre âme impuissante qui porte un cadavre…

Et bientôt, *je ne serai pas même un cadavre, mais un je ne sais quoi qui n'aura de nom dans aucune langue.* Quelque chose de minéral. Une sorte de pierre, oubliée au fond d'une rivière. Et à la fin, érodé par les temps, je me détacherai du fond des eaux, et m'en irai roulant éternellement, dans le courant terrible des nouveaux âges. »

Il regarda la fillette, qui était son avenir et tout ce qui lui restait.

Il songea qu'il ne savait pas son nom.

« Je m'appelle Henri », lui déclara le colonel, en trouvant ce prénom plus baroque que jamais.

La petite resta un moment pensive. Ses parents, qui ne l'avaient jamais aimée, lui avait donné un prénom qu'elle n'avait jamais aimé. Elle pensa qu'elle pouvait bien s'en inventer un, qui serait celui de sa nouvelle vie. Elle pensa alors à ce mot au charme mystérieux, à ce mot qu'elle venait de lire, sur la couverture d'un livre de la bibliothèque.

« Et toi, quel est ton nom ? demanda le colonel.

Elle le regarda, de ses yeux verts et déterminés, dans lesquels brillaient la candeur et l'espoir, mais aussi la douleur et le secret, et elle répondit :

— Guerilla. »

— Remerciements.

David Serra pour la vision, Laura Magné pour l'édition, Jany Bassey pour l'écrin.
Et pour tout le reste Mélanie, qui ne se reconnaîtra pas forcément.

Achevé d'imprimer sur rotative
PAR BUSSIÈRE CPI FRANCE
en NOVEMBRE 2016

Dépôt légal : AOÛT 2016
Numéro d'édition : 006
Imprimé en France

ISBN : 979-10-91447-49-2
N° d'impression : 2026744

1 Allahou akbar *(N.d.R.)*